

**L'ÉDITION
POPULAIRE**
BI-MENSUELLE

N° 2

POI DEMADE

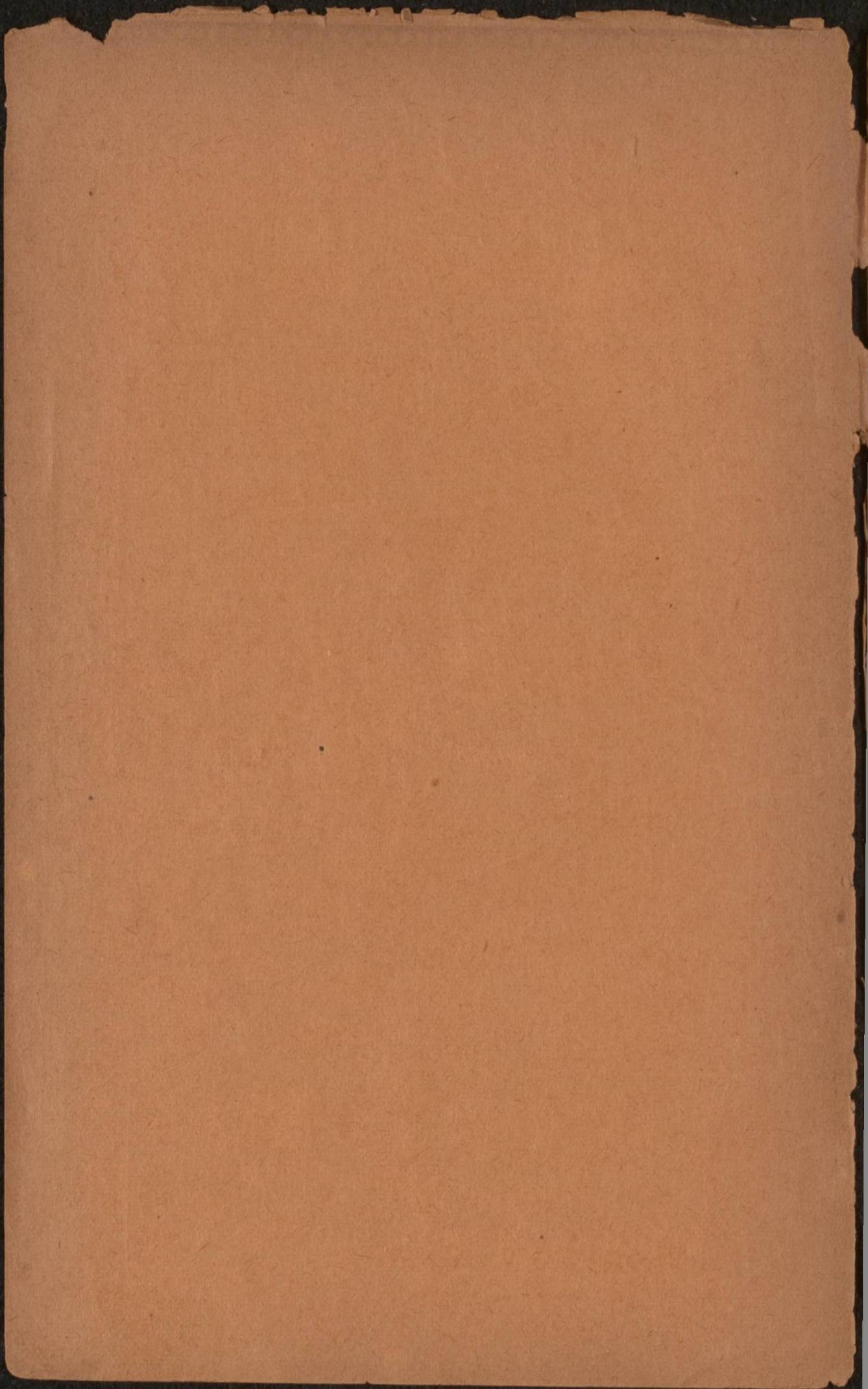
L'Ombre

étoilée

10, rue de Mézières, PARIS

15 PRIX 15
CENTIMES

21. RUE DE L'INDUSTRIE. BRUXELLES



Pol Demade

L'Ombre

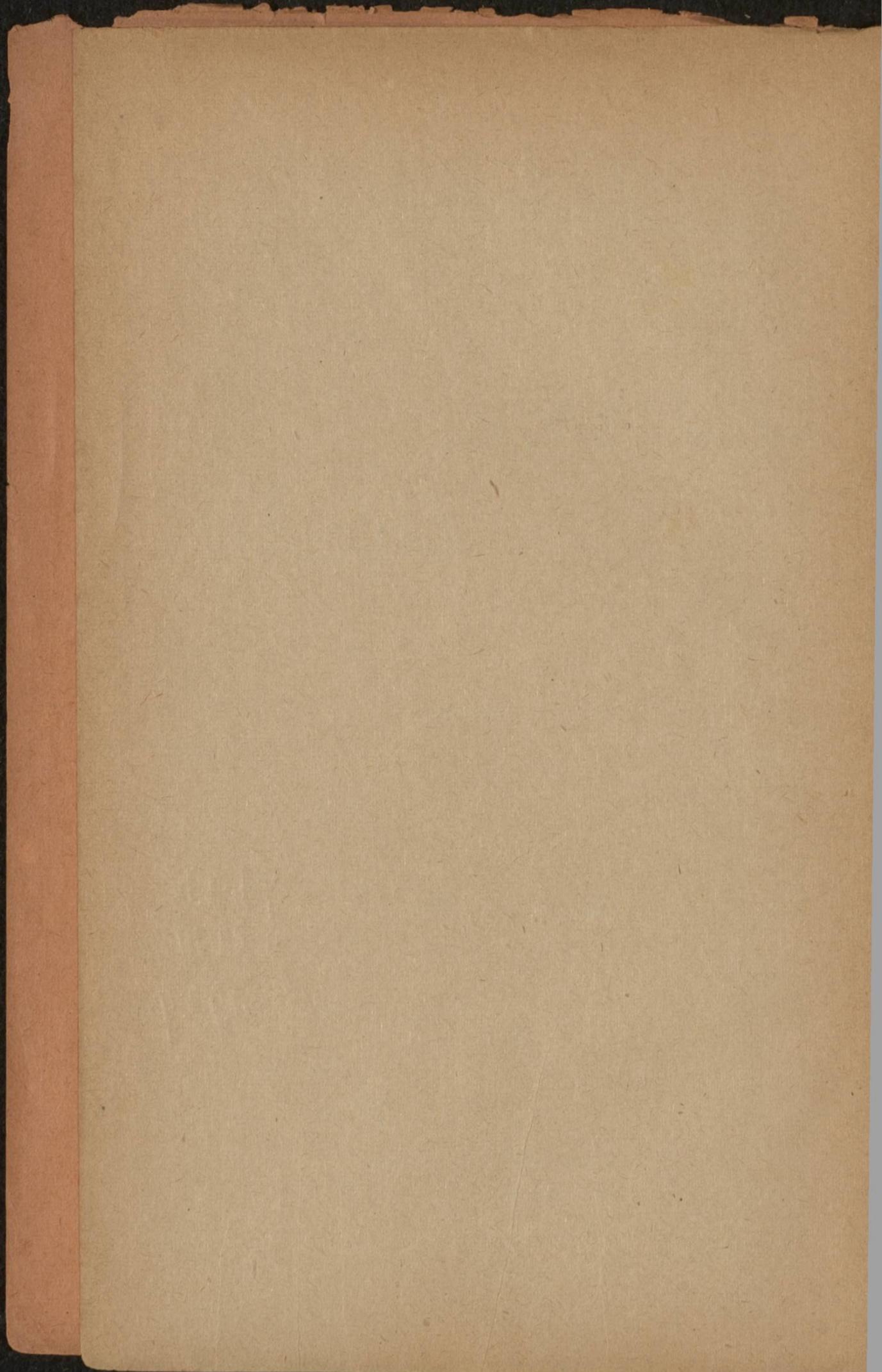
étoilée

(RECITS INEDITS)



FS-VN
XVIII
1929

G. MERTENS, ÉDITEUR
21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21
BRUXELLES



BIOGRAPHIE : M. Pol Demade, né à Comines (Flandre Occidentale) en 1863, — d'origine française, — médecin, directeur de la Maison de Cure pour nerveux à Haeltert (Flandre Orientale), — entra dans les lettres le 29 juin 1888, date de son premier article au « Patriote » où il signe chaque semaine, depuis 24 ans, du pseudonyme de « Jean Suis », des contes et des chroniques.

BIBLIOGRAPHIE : A publié, en plus d'une ou deux douzaines de brochures sur les sujets les plus divers, et de deux ou trois milliers d'articles de journaux et de revues, quatre œuvres principales :

1893 — UNE AME PRINCESSE, un roman épuisé et qui ne sera jamais réédité. (Gand, Siffer, in-18, 118 pages.)

1898 — CONTES INQUIETS. (Bruxelles, Société belge de Librairie, in-18, 340 pages, prix : 3 fr. 50, épuisé)

1910 — LES AMES QUI SAIGNENT, cinquante-deux Contes. (Bruxelles, Dewit, un beau volume in-18, 292 pages, prix : 3 fr. 50.)

1911 — BOUTIQUE D'IDEES. (Louvain, A. Uystpruyst, un beau volume in-18, 316 pages, prix : 3 fr. 50.)

CRITIQUE : Consulter :

Un romancier catholique, œuvre biographique, dans le *Magasin littéraire* (Gand, 1893) ; les articles de M. Félicien Pascal dans la *Libre Parole* (mars 1893) ; de Maurice Barrès dans le *Journal* (avril 1893) repris dans son volume : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* ; de M. L. Scharpé dans *Het Belfort* ; de M. Georges Ramaekers dans la *Lutte* ; de M. Albert Giraud dans la *Jeune Belgique*, etc. etc.

A nos Enfants :

LOUISE, ADRIEN, LOUIS, JEANNE et JEAN,

pour lire

quand ils seront las de jouer.

PRÉFACE.

Le lecteur trouvera dans ce recueil quelques histoires, les unes graves et les autres gaies, celles-ci austères et ces autres tendres. L'auteur ne se vante pas d'avoir du génie, il ne se flatte pas davantage de préférer des paroles que personne ici-bas n'avait dites avant lui. Son but, plus modeste du côté littéraire, et plus audacieux du côté philosophique (il l'a dit ailleurs, il le répète volontiers), c'est de forcer le lecteur à relever la tête du côté où, le soir, apparaissent les étoiles, ne fût-ce qu'instinctivement, comme fait la poule, qui ne boit pas une gorgée d'eau sans regarder au-dessus de son baquet. Les pages qui suivent n'ont pas la prétention d'être pétries de lumière bien qu'elles aient été imaginées pour attirer le lecteur. Une histoire, mêlée à la conversation, avive sa monotonie d'intérêt, comme l'étoile du soir fleurit l'ombre de sa clarté dorée.

En somme, ces histoires, c'est un peu d'ombre étoilée.

POL DEMADE.

Haeltert, le 30 juillet 1912.

Juste Larmorel.

Il y a quelques années, un confrère qui me menait de son village à la gare voisine, en voiture découverte, — c'était à la belle saison et par une après-midi délicieuse, — me dit, chemin faisant :

— Vous êtes curieux d'hommes. Il faut que je vous présente Juste Larmorel. C'est là-bas.

Et le Dr Noquet, du bout de son fouet, me désignait à cent mètres, derrière un bouquet de sureau en fleurs, une maisonnette aux tuiles rouges.

— Un client ? demandai-je.

— Mais non.

— Un malade au moins ?

— Une simple curiosité. C'est un vieux brave, atteint depuis de longues années d'un asthme terrible, pour lequel d'ailleurs il ne me demande jamais de remède. Il cultive, dans son enclos, une demi-douzaine de simples qui suffisent à sa thérapeutique. Il convient de dire que, parmi ces herbagés, se trouve une plate-bande entière de « datura stramonium » qu'il appelle du nom vulgaire d'endormie..

— Un joli nom, et bien choisi, puisque sans guérir, ce qui est au-dessus de sa puissance...

— Et de la nôtre....

— La stramoine berce la souffrance et l'endort.

Nous descendons. On attache la bride du cheval à un arbre. Nous nous engageons dans un sentier tout bordé à droite et à gauche de stellaires blanches. Une porte à claire-voie est ouverte dans une haie d'aubépine. J'entre le premier.

— Nous voici à la porte de l'arche de Noé, prononce mon compagnon.

C'était cela ou à peu près. La haie, la cour de la maisonnette, les sureaux en fleurs, le toit, les arbres foisonnaient d'oiseaux. Un chien dormait au travers du seuil du logis, un autre allait et venait, paisible ; des chats chauffaient au soleil leur nonchaloir ; dans un coin empoussiéré et chaud, des poules en tas, couchées, regardaient d'un air curieux, mais ce qui abondait partout, c'étaient les oiseaux gros et petits, les gris, les cendrés, les noirs, moineaux, verdiers, fauvettes, pinsons, roitelets, merles.

Un homme apparut à la porte de la maisonnette, une de ces portes à la vieille mode, coupées en deux, dont la moitié reste ouverte et l'autre close.

— Une visite, père Larmorel, une visite.

Le petit homme ouvrit tout entière la porte et s'avança à notre rencontre, mais au même moment nous fûmes entourés d'une multitude de petits oiseaux. Vous avez traversé, les soirs d'été, des sentiers au-dessus desquels bourdonnaient des essaims de moucherons. Ici, l'essaim au lieu d'être de tout petits insectes était composé d'oiseaux.

— Assez, assez, les enfants, cria Juste Larmorel, de sa voix grosse mais brève d'asthmatique, assez!

Et il agita sa canne en l'air...

La nuée d'oiseaux l'entoura. Il en avait sur la tête, les épaules... Il tint sa canne horizontalement. Les moineaux se livraient bataille pour avoir l'honneur de s'aligner sur cette branche improvisée. Il chercha, de la main, dans sa poche, en retira une poignée de menues graines, la jeta le plus loin qu'il put. La bande daigna l'abandonner et il ne demeura, au bout du bâton, qu'un roitelet minuscule, gros comme une grande mouche, que Juste éloigna en soufflant dessus.

— Eh bien ? interrogea le confrère.

— Étonnant, étonnant, fis-je.

— Monsieur est docteur, aussi, parla Larmorel, ça se voit.

Et le petit vieillard me fixait de ses yeux malicieux où les deux perles vivantes de son regard s'étaient retirées au loin de ses orbites creuses, telles des lumières dans la profondeur d'une caverne. C'était grâce à ces yeux-là, sans doute, ces yeux où les faiseurs de romans découvriraient des flammes et des feux, deux diamants noirs (s'il en existe), que Juste Larmorel avait dompté tout ce monde d'oiseaux avide surtout de liberté... Mais comme il savait voiler de bonté et de douceur l'éclat de ces regards-là ! Se doutait-il seulement de sa puissance de fascination ce brave homme ?

Il nous montra comme des choses presque naturelles, comme on montre un poirier bien garni, une branche lourde de fleurs, une demi-douzaine de faits étonnants ou prodigieux. Pensez donc : un ménage de merles lui avait dérobé son chapeau, un haut-de-forme démodé qui datait vraisemblablement de 1830, pour y installer leur nid, pondre et élever leurs petits. Il avait accoutumé ses poules à venir déposer leurs œufs à leur tour dans une jarre posée sur sa table et bien à portée de sa main. — Jamais une querelle ne s'élevait sous son toit entre les bestioles en apparence les plus antipathiques les unes aux autres : il n'avait jamais vu un de ses chats s'attaquer à une souris. Il avait une manière originale de se débarrasser de ces dernières qui dispensait du reste Raminagrobis de toute intervention brutale : une grande caisse pleine de fine sciure de bois était réservée, par lui, à ces

rongeurs. Toutes les souris de sa maisonnée, attirées-là par force délicatesses, fromage, riz, lard, mettaient bas leurs petits dans la caisse. De quel ton Juste Larmorel nous disait :

— Quand les petits sont assez forts, je les porte au loin.

— Et elles ne vous reviennent jamais, hasarda mon confrère ?

— Les pères reviennent, les enfants jamais.

— Ah, oui la jeunesse est si oublieuse, insinuai-je.

Juste Larmorel est mort l'année dernière et la petite maison aux tuiles rouges qu'un bouquet de sureau cache aux yeux de celui qui va par la grande route, est demeurée vide.

J'ai réclamé de mon confrère des nouvelles de tout le petit monde qui s'agitait autour du vieux bonhomme. Hélas ! comme dit Racine, que les temps sont changés ! Mon ami a visité la maisonnette ; il s'est renseigné au hameau voisin. Les chiens de Juste Larmorel sont morts de tristesse, les chats sont partis on ne sait où, la caisse pleine de sciure fine a été renversée dans un coin et les souris ont rejoint les souriceaux au loin, les héritiers ont fait main basse sur la basse-cour, et mangé les poules. « Quant aux oiseaux, écrit mon ami, ils se sont dispersés eux aussi aux quatre coins de l'horizon. Je n'ai rencontré autour de la maison déserte qu'une demi-douzaine de pierrots. J'ai racheté d'un voisin, pour vous en faire cadeau, la canne du brave homme. Je l'ai tendue en vain à la manière de Juste, dans le jardin, au cours de ma visite : le roitelet gros comme une mouche n'est plus venu. »

Larmorel, qui affectionnait les bêtes à la manière des saints, doit les avoir emportées en Paradis.

Une Illustration pour un prône.

Nous venions de raconter quelques terrifiantes aventures, et ceux qui nous avaient écouté observaient que les histoires de médecins n'étaient pas rassurantes d'ordinaire, lorsqu'on annonça Monsieur le curé. L'excellent homme venait, après vêpres et sans cérémonial, chez nos hôtes, de vieux amis. La maison, non plus que les cœurs de ceux qui l'habitaient, n'ayant de secret pour lui, il nous faisait la surprise d'apparaître inopinément, en plein jardin, à dix mètres de nous. Sa haute et un peu frêle stature se silhouettait sur la pelouse

verte, au-dessus d'un massif de roses fleuries, et il ressemblait ainsi, à distance, à l'un de ces saints qu'on porte en procession derrière des corbeilles de fleurs. Le pasteur s'assit au milieu de nous et l'on causa de choses et d'autres.

Dans la conversation à bâtons rompus, quelqu'un ayant fait allusion au prône du matin, Mlle Rose, une vieille fille admirable, se permit timidement une félicitation.

— Que vous avez bien parlé à la grand'messe ! Monsieur le curé.

— C'était un sujet facile, remarqua le prêtre.

— Vous avez dit de si belles choses !

— Je n'ai eu que la peine de les recueillir dans l'Évangile. Quand on parle des anges, Mademoiselle Rose est heureuse...

— Elle s'imagine que c'est d'elle qu'il s'agit, hasarda l'un de nous.

Tandis que Mlle Rose rougissante se défendait contre une avalanche de compliments, M. le curé nous donnait en quelques mots le canevas du prône.

La Providence divine a confié à des anges la garde du genre humain, et elle a voulu qu'ils assistassent de leurs secours tous les hommes pour les préserver des dangers qui les menacent, — parla le pasteur. J'ai montré, par des exemples tirés des saints livres, que la bonté divine a permis souvent aux anges de faire plusieurs choses merveilleuses à la vue des hommes. et c'est une preuve, selon moi, que nos anges gardiens font tous les jours, pour notre bien et notre salut, une multitude de choses extraordinaires, quoique nous ne les voyions pas de nos yeux.

— Vous auriez pu raconter l'histoire de Sœur Gervaise. observa Mlle Rose, qui venait de reprendre ses couleurs naturelles.

Je me permis de réclamer l'histoire de Sœur Gervaise.

— A la bonne heure, avait appuyé la maîtresse de maison. Ça mettra un peu de bleu dans les sombres aventures que vous nous avez contées tout à l'heure.

— Oh ! c'est fort simple, monsieur le docteur, parla le curé. Cela s'est passé à Perle, à deux grandes lieues d'ici, il y a, je crois, une bonne quarantaine d'années. Il y avait à cette époque, dans ce gros village, un vieux presbytère et dans ce vieux presbytère un vieux curé, l'abbé Salinge. Le bon prêtre faisait, à l'époque de la kermesse ou de la ducasse, comme vous voudrez, ce que nous faisons tous, à pareille date, une petite fête à laquelle, selon l'usage antique et solennel, il invitait des parents et des amis du voisinage. C'était, vers la fin de septembre, en pleine saison des poires et des pommes savoureuses. Toute la parenté du bon Salinge, de-

puis les vieux jusqu'aux tout jeunes se donnaient rendez-vous chez lui. Ce jour-là, le grave presbytère s'égayait du rire des jeunes filles et des petits enfants. Vous savez aussi bien que moi en quoi consistent ces fêtes charmantes.

Il y a, entre grand'messe et vêpres, un grand dîner qui met tout le personnel ordinaire et extraordinaire sur les dents. Les plats sont nombreux et forts parce qu'ils sont destinés à des estomacs puissants et que d'ailleurs ça n'arrive pas tous les jours. Le dessert est riant et copieux : il y a du gâteau, de la tarte, des fruits en abondance. C'est le festin de Balthazar auquel on a ajouté le bénédicité.

— Et dont on a retranché la fin.... dit quelqu'un.

— Attendez, attendez. Au dessert tandis que les plus jeunes des convives, enfants, garçonnets, fillettes, se rattrapaient au jardin du silence et de la correction forcés de la table par mille folies, parties de jeu, escalades, courant, jouant, secouant les arbres, cueillant des fleurs, et que les vieux, les aînés, un peu lourds, s'attardaient à table autour des dernières tasses de café, parmi la fumée des cigares ou des pipes, un cri retentit tout à coup qui fit cesser les jeux des enfants et taire la causerie grave des convives.

— La petite Marie est tombée dans le puits! Vite, vite, Monsieur le curé!

Tout le monde se précipite, poursuit Mlle Rose, l'abbé Salinge en tête. Ils sont là, tous, en un clin d'œil, les enfants rouges encore des derniers jeux, les convives pâles, les servantes les bras retroussés occupés des soins du ménage, autour du vieux puits, dont on ne se sert plus depuis des années, et qui semblait défendu, contre la curiosité et l'imprudence des enfants, par son mur encore solide et la muraille vivante et fleurie des bouillons blancs, des roses trémières, des capucines. Deux ou trois têtes haletantes, angoissées, se penchent vers ce trou noir au fond duquel leur enfant a disparu. En haut, d'un rouleau de bois vermoulu, pend une chaîne rouillée.

L'abbé Salinge s'étant signé, debout, dit l'oraison de l'Eglise, une oraison qu'on ne trouve pas souvent dans les livres: « O Dieu, qui par une providence ineffable, daignez envoyer vos saints anges pour nous garder, faites-nous la grâce d'éprouver ici-bas les effets de leur puissante protection... »

A ce moment le prêtre s'interrompt et aide à ramener vers l'ouverture la chaîne lamentable dont il tient une extrémité et dont l'autre va se perdre tout au fond. Le rouleau de bois grince et fait, parmi le silence douloureux qui règne autour de lui, un bruit sinistre.

Il advint, à cet instant, une chose merveilleuse que j'ai bien

envie d'appeler un miracle, car si ce n'en est pas un, c'est bien près d'en être.

Quand le bout de chaîne, qui traînait au fond du puits, fut proche de la lumière, le curé s'aperçut qu'au bout pendait un vieux seau sans fond, oublié là depuis des années. Et, savez-vous ce qu'il y avait dans ce seau? L'enfant! L'enfant suspendue par les bras, comme elle l'eût été dans ceux d'une petite chaise ou dans ceux de sa mère, l'enfant souriante et tendant ses petites mains à tous ceux qui étaient-là agenouillés dans la prière et l'angoisse.

Monsieur le curé achève l'oraison commencée pendant qu'il rend la petite à sa mère.

— Et ceci, Messieurs, n'est pas une légende cueillie dans un vieux livre d'images, observa le curé en achevant son récit. L'enfant du puits existe toujours... Elle s'appelle en religion Sœur Gervaise, elle fait la classe des grandes au couvent de Perle, Elle a une grosse quarantaine d'années et c'est un peu, je crois, l'amie de Mademoiselle Rose. La conclusion n'a pas besoin de s'énoncer tant elle est évidente.

— Assurément, repartit Mlle Rose avec vivacité. La Providence ayant donné aux anges l'ordre impératif de nous garder, nous avons le droit de compter sur eux. Sans cette protection la filleule du bon curé Salinge eût péri infailliblement au fond du puits.

— Et nous eussions été privés, osais-je dire, d'une jolie histoire, véritable illustration pour un prône.

Le Coq de M. Verteux.

A M. l'abbé de Pessemier.

Depuis la procession de la Fête-Dieu, tout le village parle du coq de Monsieur Verteux.

M. Verteux est un bonhomme remarquable, la physionomie la plus originale, du bourg de Le Tertre ; il est connu d'ailleurs de tout l'arrondissement et sa renommée, sans valoir celle d'un conquérant, a dépassé déjà les limites étroites de sa province.

Quand des circonstances spéciales amènent M. le curé au palais épiscopal, Monseigneur ne manque pas de se renseigner sur tous les paroissiens et particulièrement sur M. Verteux.

M. Verteux est le dernier libéral du gros village de Le Tertre. C'est tout ce qui reste d'un parti qui régna souveraine-

ment là, sur trois ou quatre mille villageois, vers 1830. Il se prétend « un pur » selon le goût de la vieille école. Il est résolument l'adversaire du « cléricisme », et il proteste, de tout son pouvoir et toujours, contre « les empiètements du clergé et l'arrogance sacerdotale ». A part cela, c'est un paroissien comme les autres. Il fait sa visite de l'an à M. le curé, garde le Carême, satisfait au devoir pascal, donne aux quêtes, etc. Son libéralisme se réduit en somme à voter pour son parti et à une petite manifestation anticléricale annuelle, à peu près toujours malheureuse, à l'occasion de la Fête-Dieu. Ce jour-là, Verteux, qui a pris la précaution d'assister à la première messe de la paroisse, apparaît hostile au catholicisme. Mais je le répète, Verteux n'a pas de chance, sa manifestation rate infailliblement.

La veille de la fête, au presbytère, M. le curé dit en riant à sa vieille bonne.

— C'est demain le jour de M. Verteux.

La procession du Saint-Sacrement ne saurait éviter de passer devant la maison du dernier libéral, située au milieu même du village, dans un îlot de verdure et de fleurs, et toute proche d'une chapelle d'où se donne au peuple agenouillé la bénédiction solennelle. Contrairement à la touchante coutume des villageois, Verteux entend qu'on n'arbore point le drapeau national au-dessus de son perron, qu'on n'allume pas de bougies à ses fenêtres, et qu'on ne jette pas de fleurs devant son huis. Malgré sa vigilance, sa protestation anticléricale pêche toujours par quelque endroit. Tantôt c'est un voisin qui jette des fleurs sur le pavé au passage de la procession, tantôt c'est une servante qui trahit la consigne, sort le drapeau, met en vedette à la fenêtre de sa chambre à elle quelques fleurs, une statuette, des bougies. Verteux lui-même a l'anticléricisme malheureux. Il y a deux ans, il fut contraint de s'absenter pour motifs urgents et toute sa maison, du rez-de-chaussée jusqu'au faite du toit, apparut resplendissante de fleurs, de bougies, de drapeaux. L'an dernier, désireux de prendre sa revanche, le dernier libéral imagina de se promener dans son potager, la pipe en bouche, pendant la cérémonie religieuse. De loin, par-dessus la haie d'aubépine fleurie, on put apercevoir un discret nuage de fumée bleuâtre : Verteux manifestait à sa manière. Mais le pauvre homme fut atteint si malencontreusement d'un coup de soleil, qu'il dut expier sa pipe par une forte saignée prescrite par son médecin. Cette année, rendu plus prudent et plus sage, Verteux avait décidé de s'en tenir à ce qu'il appelait la défensive. Sa maison demeurerait close, il n'y aurait ni drapeau, ni fleurs, mais il ne ferait rien : « Pas d'hostili-

té! » telle était pour cette fois sa devise d'anticléricol prudent.

Scruté, la veille, à l'auberge, sur ses desseins, Verteux avait répondu : « On ne verra rien, il n'y aura pas un chat, et ce sera tout ». A dire vrai, l'aspect seul de cette demeure à mine hostile, ou tout au moins rébarbative, constituait une manifestation anticléricale. Depuis la somptueuse maison de M. le Bourgmestre jusqu'à la dernière chaumière, tout Le Tertre pavoisait, se réjouissait, s'ornait. La piété des fidèles créait des chefs-d'œuvre d'ingéniosité en matière de décoration. Des mains qu'on aurait cru des mains d'artistes imaginaient de petites merveilles sur le passage de la procession. Devant les reposoirs s'épalaient des mosaïques, des imitations de vieux tapis, des écussons, des armoiries d'un travail étonnant, conçues et confectionnées le matin même, par des doigts anonymes joints, l'instant d'après, pour la prière. Ce pauvre M. Verteux et son anticléricolisme même discret constituaient à eux deux une scandaleuse exception.

Au moment où le cortège passait devant la demeure du vieux libéral, tous les yeux se tournèrent de ce côté, mais, hors l'aspect de tous les jours, et l'absence de tout objet trahissant la joie, la maison ne présentait rien d'anormal ; elle boudait au bon Dieu sans lui faire de grimace. La foule s'arrêta devant la chapelle proche de la vilaine maison, les chœurs entonnèrent le « Tantum ergo », l'encens fuma entre les mains des enfants de chœur, M. le curé se leva pour la dernière bénédiction, les gendarmes en grande tenue présentèrent les armes ; alors, tandis que tous les fronts se prosternaient, et que le pasteur élevait au-dessus de la foule l'ostensoir, dans un silence de respect et d'adoration, une voix sonore vibra dans l'air : c'était, perché sur la crête d'un mur touchant la rue, le coq de M. Verteux, qui, rompant le mutisme hostile de son entourage, venait saluer, de son joyeux chant le Maître qui passait parmi les fumées de l'encens et de la prière. Il chanta et il rechant encore.

Tout Le Tertre entendit résonner la voix chaude du coq de M. Verteux.

M. le curé, en rentrant à la sacristie, ne put s'empêcher de répéter tout haut le verset de l'Évangile de saint Mathieu, merveilleux d'application ici :

— Alors il se mit à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. Et aussitôt un coq chanta.

A quelque temps de là, il rencontra ce pauvre M. Verteux.

— Je vous félicite, monsieur Verteux, disait le pasteur, vous possédez dans votre basse-cour un coq absolument merveilleux.

— N'est-ce pas, monsieur le curé.

— De quelle race est-il ?

— Je ne sais pas au juste, mais ce doit être de la race clé-ricale.

— Vous pensez ?

— Il n'y a plus de libéraux, monsieur le curé.

— Et vous ?

— Moi non plus.

Naudette.

Une maîtresse de maison demanda, l'autre soir, à l'un de nos confrères quelle avait été la plus grosse émotion de sa vie médicale ?

— Ma foi, madame, répartit X..., qui est l'homme de la belle humeur et de la plus belle santé morale et physique que je connaisse, j'ai éprouvé, au cours de ma carrière, beaucoup d'émotions, et, dans le nombre, je vous affirme qu'il s'en est trouvé une douzaine au moins de très vives. Parmi ces douze, deux ou trois sont trop violentes pour être racontées ici : elles seraient capables de troubler la sérénité qui sied après dîner, mais je me souviens d'une émotion délicieuse que je veux bien vous dire. Elle a trente ans de cave ou si vous préférez, de cœur, et comme les vins exquis que vous nous avez servis tout à l'heure, elle a gagné en vieillissant un je ne sais quoi de doux, de moëlleux...

— De derrière les fagots de votre âme...

Notre confrère s'inclina. Mme D... proposa à sa fillette une partie de jeu à la vérandah ou ailleurs.

— Je m'y oppose, fit le docteur X..., Mlle Hélène peut nous entendre. C'est une simple histoire d'enfant. Voici. En ce temps-là, j'étais médecin au Murier, un joli village de quelques milliers d'âmes. J'étais jeune. Nous habitions une maison de campagne assise au milieu d'un jardin immense. A l'automne, il tombait des arbres assez de feuilles pour joncher d'un épais tapis nos trois hectares de terre. Les poètes ont écrit au bas de ce mélancolique tableau des vers admirables. C'est superbe, ce décor qui sert d'entrée à l'hiver. Malheureusement, nos feuilles d'automne, d'abord d'or et de pourpre, se ternissaient aux premières pluies, et adieu la poésie. Il venait alors, de l'hospice du village, un long vieillard pâle qui balayait infatigablement les feuilles mortes. Il y en avait à l'infini, et le bonhomme, d'un geste toujours

pareil, monotone, sous la pluie et le vent, sans hâte, mais aussi sans lassitude, poursuivait son labeur. On parle, dans les légendes, du Juif Errant, qui va et qui marche sans se fatiguer ; le pauvre vieux devait être son élève. Il eût balayé le monde, si on l'eût prié, sans presser l'ouvrage. Tous les huit ou dix jours, il entrait à la maison montrant, au bout de son bâton lustré, son balai fini. On lui en donnait un autre et il recommençait. Il consommait ainsi chaque année une douzaine de balais. Certain automne, le pauvre vieux ne vint pas. Je le trouvai malade et couché dans un lit d'infirmérie. Il murmura en me voyant :

— C'est mon tour.

Son pronostic ne manquait pas de justesse. C'était une pauvre feuille du grand arbre de la vie qui s'en allait. Le vieillard, qui avait tant balayé, était balayé à son tour impi-toyablement. Il souriait pourtant d'un sourire résigné et doux. Les traits souffrants se détendaient, semblait-il, pour la paix. Que de fois j'ai observé, au Murier, cet apaisement de fin de jour, qui prend les campagnards les plus vieux surtout, au soir de la vie. Ils se disposent au repos éternel.

Au moment où j'allais quitter l'infirmérie et tandis que je m'entretenais avec la bonne Sœur, une petite main toucha la mienne.

— C'est Naudette, monsieur le docteur.

— Naudette ?

— La maman du vieux François auquel vous venez de rendre visite.

J'avais devant moi une de ces fillettes comme il en apparut autrefois dans les contes de fées, et comme Raphaël ou Burne-Jones eussent souhaité en connaître pour les immortaliser : une tête aux cheveux bouclés de la couleur du lin neuf, des joues dorées au soleil, telles des pommes mûres, des yeux admirables : des perles de jais serties dans des globes de saphir...

— Est-ce bien vrai, monsieur le docteur, que François est fort malade ? demanda l'enfant.

Sans attendre de réponse à cette question, la petite disparut par la porte entr'ouverte et nous la vîmes s'approchant du pauvre ramasseur de feuilles. De dessous son tablier, elle tira toutes sortes de friandises qu'elle étala sur le lit. Ses poches étaient inépuisables comme les poches des magiciens. Nous la regardâmes avec curiosité. Avant de déposer les bonnes choses dont elle était porteuse, elle les mettait une à une sous les yeux du bonhomme en les énumérant à haute voix.

— Du raisin bleu, du blanc, une poire, du chocolat, encore une poire... .

Le tableau était charmant et relevé encore par le cadre sévère de cette infirmerie de village.

— Vous ne connaissez pas Naudette ? parla la religieuse. Je m'étonne. Tout le monde la connaît. C'est une fille adoptive de Tiriez, notre échevin, une banibine laissée pour compte, le long de la grand'route, par des chemineaux, un soir de fête au Murier. C'est une enfant extraordinaire. Imaginez-vous qu'un jour elle a ramené par la main, à son père adoptif, le pauvre homme que nous venons de voir. Elle avait six ans à cette époque. Tiriez, comme vous pensez, fut assez embarrassé du cadeau que lui menait là Naudette.

— Papa, c'est un pauvre homme que j'ai rencontré ici tout près.

— Ah ! fit Tiriez, très bien. Donne-lui deux sous.

— C'est qu'il a faim.

— Ajoute une tartine.

— Il n'a pas de maison.

— Et tu voudrais que je lui donne deux sous, une tartine et une maison.

— Mais certainement, papa.

Tiriez n'eut pas le temps de présenter beaucoup d'objections. Naudette s'éclipsa et, prompte comme l'éclair, revint faisant sonner sa tirelire qu'elle posa devant lui.

— La question est résolue, papa.

— Mais ma pauvre enfant, tu n'as pas la centième partie de ce qu'il faut.

— Tu ajouteras ce qui manque.

Et Tiriez ajouta ce qui manquait ; depuis ce jour, le vieux François est ici, non pas au titre d'indigent, mais comme pensionnaire et je vous assure qu'il n'a jamais manqué de rien. Ici nous appelons la petite : la maman de François. Elle est très fière de cette appellation.

Voilà, madame, disait notre confrère, de l'héroïsme en tablier blanc et le commencement d'une des plus vives émotions de ma carrière.

Quelques jours après cette première rencontre, comme je franchissais le seuil de l'hôpital, on m'annonça que François était à toute extrémité. La Sœur infirmière me prévint que c'était tout à fait la fin, l'affaire d'un quart d'heure, d'une heure à peine. J'entrai tout de même. Naudette était au chevet du vieillard. Celui-ci était d'une pâleur mortelle.

— Il ne respire plus, fis-je remarquer à l'infirmière. Il meurt... Voyez... les yeux...

Tandis que je prononçais ces paroles, deux toutes petites mains se tendaient vers les pauvres yeux du balayeur de feuilles mortes et doucement, maternellement, les fermaient

à la lumière. C'étaient les mains de Naudette et j'ai bien vu, je vous le jure, madame, quoique je sentisse tomber sur mes yeux le voile des larmes.

Le Retour du Bon Samaritain

Distrait de ses occupations ordinaires par l'acte généreux que l'on sait, le Bon Samaritain rentrait à Sichem avec tout un jour de retard. Comme il arrivait à la porte de la ville la plus proche de sa demeure, il remarqua quelques commères désœuvrées qui causaient avec animation, et, parmi elles, sa propre femme, qui parlait plus haut et gesticulait plus fort que toutes ses compagnes. Aussitôt que celle-ci l'aperçut, elle courut néanmoins au-devant de lui, comme font les femmes qui affectionnent leurs maris, mais, au lieu de l'accueillir avec de douces paroles et un sourire bienveillant, elle se composa un visage sévère et lui adressa des reproches.

— J'ai eu, dit-elle avec amertume, beaucoup d'inquiétudes à votre sujet et j'ai passé une fort mauvaise nuit.

Elle avait, ce disant, l'air courroucé et les poings sur les hanches.

— Ah ça, gronda-t-elle, vous m'expliquerez, j'espère, la cause de votre retard.

Mais elle continua aussitôt, sans laisser à son mari l'occasion de placer une parole :

— Ma foi, votre monture me semble n'avoir guère mieux reposé que moi, cette nuit. La pauvre bête paraît fourbue, comme si vous lui aviez imposé quelque fardeau ou quelque chevauchée au-dessus de ses forces. Si c'est permis ! Un animal qui nous a coûté de si beaux deniers !

Et elle passa la main, en manière de caresse, sur le cou de l'animal.

Le bon Samaritain, assez interdit qu'on accordât tant d'attention à sa monture et si peu à lui-même, mit pied à terre, moins par le besoin de descendre que pour se donner une attitude qui le mit plus à l'aise au milieu des invectives qui pleuvaient sur lui. Il pensait tout bas, en descendant de la bête, que n'ayant point dormi la nuit dernière, à cause du blessé ramassé le long de la route et qu'il avait veillé jusqu'au matin, c'était lui, et non sa monture qui était digne de pitié, mais il se garda bien d'en faire l'observation, parce qu'il était bon et que sa femme paraissait sérieusement courroucée.

Il eut à peine touché la terre du pied, que sa compagne éclata en reproches nouveaux .

— Votre monture n'est pas brillante, exclama-t-elle, mais vous ne valez guère mieux ! Vous flageolez sur vos jambes comme si, au lieu de vaquer honnêtement à vos affaires, vous vous étiez amusé à mener joyeuse vie, à bien manger, à boire plus que de raison dans les hôtelleries de Jéricho. Ah ! j'ai bien tort d'avoir confiance en vous. Tous les hommes sont pareils, et le meilleur ne vaut pas grand'chose ! Votre ceinture me paraît bien plate, et je suis sûre qu'au lieu de rapporter de l'argent, vous en avez dépensé. Et qu'est ceci ?

Et sa main désignait quelques taches sur le manteau de son mari.

— Je tiens la preuve. Vous êtes parti tout flambant neuf, propre comme une drachme nouvelle, sans un trou, sans une tache. Ah ! vous iriez loin en Samarie pour trouver une femme comme moi ! Et vous me revenez défait, sale, couvert de taches !

— Couvert ! hasarda le bon Samaritain. Ce me semble un peu exagéré, chère amie.

— Et cette gourde vide ? C'est une honte, vous dis-je. Non content de me faire mourir d'inquiétude, en rentrant en retard, vous m'offrez le plus triste spectacle qu'une femme puisse avoir sous les yeux. Votre monture est à bout, vous avez gaspillé votre argent, sali votre manteau, hasardé votre honneur, et je ne sais pas tout. Et vous demeurez là, muet, sans trouver seulement un mot d'excuse, une parole de raison, un prétexte. Avouez donc, mais avouez donc.

Le bon Samaritain eut la tentation de dire que jusqu'ici on lui avait posé beaucoup de questions sans guère lui laisser le loisir de répondre, mais il retint ces imprudentes réflexions.

— Voici, dit-il, du ton le plus naturel du monde, ce qui s'est passé. Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains de brigands.

— Des brigands ! interrompit sa femme, des brigands, vraiment. Racontez votre histoire de brigands.

— Il tomba entre les mains des brigands qui le dépouillèrent, et, après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le laissant à demi mort.

— Je ne vois pas en quoi cette histoire de brigands vous justifie, à moins que vous ne soyez l'homme à demi-mort.

— Or, continua le bon Samaritain, il se rencontra qu'un sacrificateur descendait par ce chemin-là, et, ayant vu cet homme, il passa outre.

— Je l'approuve fort, on ne doit pas se mêler de ces sortes d'affaires.

Un lévite aussi, étant venu en cet endroit, s'approcha, et, l'ayant vu, passa outre.

— Ce sont des gens pratiques, déclara la femme.

Le bon Samaritain se tut à cet endroit de son récit. Sa femme le regardait, il fixait sa femme sans desserrer les dents.

— Continuez donc ! Je vous attends à la suite du récit.

— Eh bien, ma chère amie, je suis arrivé près du malheureux et, l'ayant vu, j'ai été touché de compassion.

— La belle excuse ! Est-ce que le sacrificateur et le lévite n'avaient pas eu compassion comme vous ? Ils ont continué leur chemin cependant. L'homme qui gisait sur la route n'était sans doute point recommandable, et d'ailleurs, les brigands n'étaient peut-être pas loin. On ne se compromet pas pour le premier vagabond venu, et puis, charité bien ordonnée, commence par soi-même.

— J'ai cédé à la compassion. Je me suis approché et j'ai bandé ses plaies, en y versant de l'huile et du vin.

— La belle et propre besogne ! Est-ce que vous ne pouviez pas charger quelqu'un de ce soin répugnant ?

— Cela fait, je l'ai mis sur ma propre monture.

— Et vous avez marché à pied, j'espère ?

— Non pas. Pour aller plus vite, j'ai pris le blessé en selle.

— Et éreinté votre bête ! Et c'est tout ?

— Je l'ai mené à une hôtellerie et j'ai pris soin de lui.

— Vous souciez peu de prolonger votre voyage au delà du nécessaire, d'alarmer votre femme, de gaspiller le patrimoine de vos enfants, sans compter tous les risques qu'on court à vouloir faire du bien à des gens qu'on ne connaît ni d'Adam ni d'Eve, et qui généralement ne le méritent guère.

La femme du bon Samaritain se répandit en ces propos et en beaucoup d'autres aussi peu charitables. Quand elle eut dégoisé tout ce qu'elle avait sur le cœur, elle demanda à connaître la fin de l'aventure, à quoi l'autre répondit par ces sobres paroles :

— Le lendemain, j'ai tiré deux deniers, je les ai donnés à l'hôtelier en lui disant : Aie soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, à mon prochain voyage, je te le rendrai.

Pour toute réponse, la femme courroucée jeta les bras au ciel et entraîna la monture par la bride en proférant des exclamations indignées. C'était la honte, la fin de tout, l'abomination de la désolation, s'affirmait-elle à elle-même, en rentrant dans sa demeure.

Et tandis que les apostrophes véhémentes, les épithètes

discourtoises sonnaient devant lui, le bon Samaritain, qui allait paisiblement à pied, derrière sa monture, par la rue vide, sentait, à chaque phrase cruelle, à chaque mot blessant, un peu de douceur lui tomber du Ciel et lui entrer dans l'âme.

“ Malades à louer ”

Tandis que la neige tombait à gros flocons au dehors, nous causions, l'autre soir, entre médecins. Le dîner avait été exquis et bref ; l'appartement où nous étions était délicieux, tiède ; les cigares et le café excellents. Notre aimable confrère Faradet contait des histoires gaies. Celle-ci nous mit tous en joie..

Faradet est la bonne humeur incarnée. C'est le chirurgien heureux, fort de sa science, satisfait de la belle besogne accomplie. Il couperait un homme en quatre, avec la sérénité du convive qui taille une poire en quartiers pour en faire savourer les morceaux à ses voisins de table. Ses yeux pétillent d'intelligence, il a gardé le teint frais du jeune homme, sa parole est enjouée. C'est lui qui a défini le vin : « De l'extract de soleil », et qui a trouvé, pour désigner à ses élèves la couperose ou nez rouge des buveurs, l'expression pittoresque. « Un couchant de Bourgogne. »

« Je venais de m'installer depuis quelques semaines, conta Faradet. Les meubles de mon cabinet étaient tout neufs, moi aussi. La clientèle ne semblait pas empressée à user de mes chaises et de mes divans, cependant commodes et bien rembourrés. Un jour, c'était au lendemain des funérailles d'un de nos plus illustres maîtres (inclignons-nous, messieurs), un monsieur bien mis se présente chez moi. Après quelques minutes d'un stage convenable dans mon salon d'attente, je l'introduis moi-même et je lui désigne la chaise en face de moi.

— Monsieur le docteur, parle l'homme assis et que j'avais pris pour un client sérieux, je ne suis pas ce qu'il est convenu d'appeler, en termes d'art, un malade, non.

— Alors, monsieur ? fis-je d'un ton d'interrogation.

— Je vous prie néanmoins, si ce n'est pas abuser de vos précieux instants, de m'accorder cinq minutes d'attention.

— Cinq minutes, soit.

— Vous êtes jeune, monsieur, vous débutez dans la carrière. Vous réussirez évidemment, parce que vous avez du

talent, un grand talent, à ce qu'on dit, mais cela est insuffisant.

Je demeurai ahuri!

— C'est insuffisant parce qu'aujourd'hui tous les médecins ont du talent. Cela ne gêne pas, mais un peu de (comment dirais-je)... de réputation ne vous serait pas nuisible. Or, pour vous servir, monsieur le docteur, je suis entrepreneur de réputation.

Je fus sur le point d'entr'ouvrir la bouche et de mettre mon bonhomme à sa place, c'est-à-dire à la porte, mais je me ravisai. Le cas était si drôle, si amusant. La curiosité me retint.

— Le titre vous paraît bizarre, prétentieux. Daignez m'écouter néanmoins. Les réputations se font et se défont, n'est-ce pas? C'est une affaire en somme. M. de Girardin a dit que rien n'était aisé comme de devenir célèbre. Vous priez vos amis de vous faire une réputation et ils vous la font. Dans ce cas, monsieur le docteur, vos amis ce sont vos malades. Or, et vous ne vous offusquerez pas de ma franchise, vous en êtes à les attendre. J'étais seul, il y a un instant, dans votre salon d'attente, bien que l'heure de ma visite coïncidât avec celle qui figure sur votre plaque, en dessous de votre nom : Consultation de 4 à 5 heures! Si je vous fournissais des malades, ils vous feraient la réputation qui vous manque. Voulez-vous?

J'esquissai un sourire.

— Il ne s'agit point, poursuivit mon entrepreneur de réputation, de malades authentiques, cela va de soi. Je n'ai pas encore le personnel qui conviendrait à ce genre d'entreprise. Mais je puis parfaitement vous improviser une consultation très animée, un salon d'attente bien garni. J'ai sous la main tout ce qu'il faut pour cela. Je vous fournirai, pour tel jour, à telle heure qu'il vous plaira, cinq malades, vingt malades. Ces personnes recrutées dans divers mondes, les unes vieilles, les autres jeunes et autant que possible d'aspect souffreteux, viendront à tour de rôle sonner à votre porte, s'installer dans votre salle d'attente. En voyant ce va-et-vient, le voisinage ne tardera pas à se convaincre que vous avez beaucoup à faire, et, je vous en donne ma parole, vous ferez beaucoup. Mon personnel, que je puis vous amener à pied ou en voiture, selon conditions à convenir entre nous, se chargera du reste de répandre votre nom dans les alentours. Je puis garantir sur facture un travail tout à fait soigné.

J'écoutais rêveur.

— Je tiens tous les genres. Je puis vous fournir fort convenablement de maladies de la peau, maladies nerveuses.

déviations des membres. Je fournis aussi le malade reconnaissant, celui qui déclare à ses voisins venus à la consultation qu'il a été guéri, que le médecin qui l'a soigné n'a pas son pareil. J'ai tout prévu et je n'abandonne rien au hasard. Je possède, dans mes ateliers, un stock très complet d'objets d'art, statuettes, bronzes au bas desquels figurent d'élogieuses inscriptions « A mon docteur en reconnaissance de ses bons soins », « A celui auquel je dois la vie ». Nous abandonnons ces objets, moyennant un droit de location peu élevé, aux médecins qui traitent avec notre maison, afin qu'ils ornent leur vestibule, leur salon d'attente, leur cabinet de consultation.

— Vous avez beaucoup de clients, demandai-je en m'efforçant de garder mon sérieux.

— Beaucoup, monsieur, répondit sans hésiter l'Entrepreneur de réputation. Nous avons des contrats fort variés, d'après les besoins et les spécialités. Les malades reconnaissants, dont la présence est si avantageuse dans un salon d'attente sont beaucoup demandés. A l'époque de l'influenza la demande fut énorme. Je vous recommande particulièrement l'objet d'art. On m'assure qu'il est très efficace. Or, une occasion se présente entre mille, dont je vous engage à profiter. On a enterré hier X... (vous avez connu X..., de l'Académie), un des plus anciens clients de notre maison. Il nous reviendra, de ce chef, dans nos magasins, près de vingt objets d'art agrémentés de flatteuses dédicaces. C'est une affaire en mille.

— En somme, dis-je, vous venez m'offrir des malades à louer.

— Il n'y a pas de sot métier, déclara mon Entrepreneur.

— Qu'eussiez-vous fait à ma place, demanda Faradet, en nous regardant tous, les joues épanouies de belle santé? Ma foi, l'occasion de rire était trop belle pour la laisser échapper. Il y avait là, d'ailleurs, une si jolie expérience à tenter! Je louai pour un mois, cinq malades ordinaires, un malade reconnaissant, et deux bustes avec dédicace. La petite expérience me coûta un louis, mais j'ai ri pour vingt mille francs au moins. Le malade reconnaissant vint dix fois de suite. Il était merveilleux.

Des quatre coins de la salle des rires sonores saluèrent le récit de Faradet.



Huguette

Huguette, la vieille Huguette, était la gloire de Blonde-les-Herbes. Les « blonds » (c'est ainsi qu'à vingt lieues à la ronde on appelait les habitants de ce village) montraient à tout venant leur centenaire, comme d'autres signalent, à la curiosité des visiteurs, un monument, un hôtel-de-ville, un musée. Ils la désignaient du doigt sommeillant l'après-midi, par les beaux jours, dans son fauteuil sur le seuil de sa chaumine. C'était un spectacle charmant et mélancolique tout à la fois que celui offert, dans ce jardinet posé en avant-cour et surabondant de floraisons printanières, par cette très vieille bonne femme, silencieuse les trois quarts du jour, et préludant par un « somme » presque perpétuel au grand sommeil, au repos éternel dont parle la liturgie catholique.

M. le baron d'Hurepoix, dont la confortable demeure avait été transformée par l'imagination inoccupée des villageois en château, encore que ce fut une honnête maison de campagne sans plus, payait, comme tous ses concitoyens, son tribut d'admiration à la centenaire. Jamais un invité n'apparaissait au « château » qui ne devint curieux aussitôt de contempler Huguette dans son fauteuil.

Malgré le siècle qu'elle avait sur la tête, la centenaire avait conservé l'usage de toutes ses facultés : elle avait gardé de bons yeux en dépit de ses lunettes, une langue bien pendue et elle se rattrapait, pendant ce quart de jour que lui abandonnait le sommeil, de l'inertie des autres heures. Quand M. d'Hurepoix la voyait éveillée, il la saluait de la main ou, s'il avait bien le temps, lui adressait quelques paroles amicales. Il y a deux ou trois mois, le baron lui présenta son automobile. Huguette, qui avait vu beaucoup de choses depuis cent ans, n'avait jamais vu jusqu'à ce jour de « voiture sans chevaux ». Son étonnement fut extrême et se traduisait par cette exclamation pleine de piquant :

— Avec ça, monsieur le baron, y faut plus de jambes !

— Hein, si vous aviez ça !

— J'pourrais encore aller à messe ! Y a de nouvelles orgues. On dit que la musique c'est comme au Paradis. J'voudrais entendre ça avant de mourir.

— Qu'à cela ne tienne. riposta galamment le baron. Voulez-vous ? dimanche avant la grand'messe, je viens vous prendre. Vous entendrez les nouvelles orgues, mais rien ne vous obligera à mourir après les avoir entendues.

— Je n'oserai jamais, monsieur le baron.

— Mais si, mais si. Réfléchissez. Je repasserai samedi prendre votre réponse.

Tout Blonde-les-Herbes sut, dès le samedi soir, que Huguette avait accepté l'invitation du baron d'Hurepoix et qu'elle irait à la messe en automobile. Tous les habitants du village se promirent d'assister à la grand'messe, et M. le curé, mis au courant de la nouvelle, feuilleta pendant une heure les « Concordances » de la Bible, afin de trouver, pour son prône, un texte à la hauteur de la situation. Une heure avant l'office, tous les Blonds, toutes les Blondes, en leur plus belle toilette, furent sur pied dans l'unique rue qui menait du château à l'église. Les alentours de la maison de la centenaire furent quasi assiégés.

Huguette ne fut pas la dernière à s'émouvoir. Les cloches de l'église n'avaient pas encore commencé de sonner la deuxième sonnerie qui annonce la demie avant l'heure, qu'apparaissaient, dans le cadre supérieur de la porte, coupée en deux à la manière des portes villageoises, sa bonne tête malicieuse, ses lunettes à branches d'argent, son chapeau noir à rubans verts. La deuxième sonnerie retentit au-dessus de l'ilot de verdure que constituait dans la plaine herbeuse Blonde-les-Herbes. On attendit encore un gros quart d'heure... La cloche du village tinta les petits coups. L'automobile du baron se montra à la porte de la grille du château et s'arrêta devant le chaume de l'invitée.

— Ah! monsieur le baron, dit Huguette, affairée, vous allez nous faire manquer la messe... On sonne les petits coups.

D'Hurepoix sourit et montrant sa machine :

— N'ayez pas de crainte, ma bonne, ça va plus vite que l'éclair.

Huguette fut installée dans l'automobile. Elle se signa d'un grand signe de croix, joignit ses vieilles mains ridées gantées de mitaines.

— Y a pas de danger, monsieur le baron? demanda-t-elle.

— Aucun. Je répons de vous.

— A la grâce de Dieu!

Entre une double haie de curieux, maintenus à une distance respectueuse par la crainte de l'appareil, l'automobile s'ébranla. En un clin d'œil, on fut sur le seuil de l'église. A travers le portail large ouvert, une délicieuse musique s'envolait, dans l'air de ce beau dimanche, sur d'invisibles ailes.

Huguette, portée sur sa chaise, demeura silencieuse et ravie. Jamais, au cours de sa longue existence, elle n'avait ouï d'harmonies comparables à celles qu'elle entendait aujour-

d'hui. Les orgues, sous les mains artistes d'un clerc de village qui en eût remontré à des maîtres de chapelle fameux, furent tour à tour triomphales ou suppliantes, houleuses comme des cohortes de séraphins, calmes et tempétueuses. La tête penchée, les yeux clos, immobile tout entière, semblable à la statue de la méditation, Huguette semblait écouter en son cœur le retentissement de cet admirable concert religieux. Dans la stalle qu'il occupait au chœur, comme bourgmestre, le bon monsieur d'Hurepoix se félicitait intérieurement, comme d'une bonne action, d'avoir amené Huguette et d'avoir, pour sa part, contribué à la joie d'une créature de Dieu. Vingt fois, pendant la messe, il se retourna vers la centenaire pour lire sur ses traits l'expression de la béatitude. Monsieur le curé, dans son prône, se surpassa...

Personne cependant à Blonde-les-Herbes ne serait capable de décider si Huguette entendit « vivante » toute la messe, toute la musique de l'orgue, tout le prône de monsieur le curé. Aucun des assistants n'a rien vu, ni un geste, ni un signe ; n'a rien entendu, ni une plainte ni un soupir, ni un râle. L'automobile de M. d'Hurepoix est rentré à vide au château. La centenaire de Blonde-les-Herbes est morte, ou plutôt elle s'est éteinte comme la musique des orgues qu'elle était allée entendre. Tandis qu'on s'occupe d'envelopper dans le drap blanc, ce qui reste d'elle, elle compare maintenant les musiques de la terre et du ciel.

Mademoiselle Lataupie et ses Lunettes

« De la lumière, de la lumière. »
Gœthe mourant

Dans le pensionnat, où la vieille demoiselle s'était retirée de la vie, pour attendre patiemment la mort, on ne prononçait pas : « Mademoiselle Lataupie et ses lunettes » ; on disait autre chose. M. le directeur, qui était pourtant un prêtre sérieux, s'oublia un jour, devant Monseigneur l'évêque, jusqu'à présenter la demoiselle sous l'appellation familière connue de tout le couvent, des élèves aussi bien que des maîtresses : « Les lunettes de Mademoiselle Lataupie ».

Mademoiselle Lataupie semblait ne pas compter beaucoup,

par elle-même, en ce monde ; elle ne valait, ou ne paraissait valoir, que par ses lunettes. Ces lunettes étaient, il est vrai, des appareils optiques d'une haute importance. Il y a des personnes, dont le nez est très gros et dont on dit plaisamment qu'elles sont tout nez. Mademoiselle Lataupie était toute « lunettes ». Imaginez une paire de lentilles monstrueuses, de dimension suffisante à garnir de leurs verres les châssis ovales qu'on aperçoit à certaines portes matelassées, dans les couloirs de théâtre ou dans l'antichambre des notaires. Des montures et des branches énormes, grosses comme le petit doigt, aggravaient encore l'appareil exorbitant et inutile, puisque celle qui le portait était aveugle.

Nonobstant ce côté risible de sa personnalité, nul, de ceux ou de celles qui la connaissaient d'un peu près, n'eût osé affirmer que la vieille demoiselle fut une femme sotte ou ridicule. Lorsque, au grand jour du suprême jugement, Celui qui scrute les cœurs et les reins, selon l'expression biblique, revisera les réputations humaines, ce ne seront peut-être pas ceux que nous avons tenus pour grands ou pour petits qui seront estimés, devant l'univers, et sur preuves éclatantes, grands ou petits. La sentence sans appel bouleversera vraisemblablement plus d'un de nos jugements à nous, pauvres hommes.

Mademoiselle Lataupie, passant derrière ses lunettes, par les rues d'une grande ville ou de quelque capitale fière de sa civilisation, eût recueilli sans doute le sourire des gens d'esprit, les dures épithètes des sots et les quolibets des gamins. Pour son bonheur, ou plutôt pour son repos, la vieille fille, confinée depuis des années dans un pensionnat qui lui tenait lieu d'univers, ne sortait guère que de loin en loin : « pour des affaires » toutes exceptionnelles, une consultation chez un oculiste de renom, une visite obligatoire chez un homme de loi.

Dans le pensionnat, malgré l'abondance des mots plaisants dont on l'accablait parfois, et à laquelle innocemment Mademoiselle Lataupie se prêtait, comme une cible se prête aux balles, l'aveugle jouissait de la faveur universelle. Nonobstant sa qualité de « laïque », la bonne demoiselle, après un noviciat de plusieurs années, avait été mise, par ordre supérieur, sur le même rang que les dames religieuses. Elle suivait toutes les pratiques de piété ou de religion des « Sœurs », occupait une stalle au chœur, dînait au réfectoire, couchait au dortoir de la communauté. Il ne lui manquait que l'habit ; l'âme, elle l'avait. Dans la classe supérieure, ces demoiselles les grandes élèves, qui passaient pour connaître un peu les secrets petits et grands de la maison, affirmaient que Made-

moiselle Lataupie n'avait jamais été admise à prononcer ses vœux « faute de dot », mais c'était là un simple propos de mauvaise langue, un bavardage sans valeur. L'aveugle avait eu du bien au soleil, et elle l'eût conservé sans l'inépuisable bonté de son cœur et sa main toujours large ouverte à qui voulait prendre. A défaut de dot, son âme riche, j'allais dire opulente, eût suffi à lui constituer la dot réglementaire. L'humble demoiselle, dont les doigts s'étaient abîmés aux plus vulgaires besognes du couvent, qui avait été pendant près de dix ans, du matin au soir, du premier janvier au trente et un décembre, malgré sa cécité « la peuleuse de pommes de terre », labour digne de Tantale ou de Sisyphe, parce qu'il fallait le recommencer éternellement, l'humble demoiselle était le conseil de la maison. Dans les cas graves, la supérieure prenait, avant la décision, l'avis de l'aveugle, et c'était d'ordinaire la manière de voir de celle qui ne voyait pas qui l'emportait. Du dernier rang, la brave vieille fille s'était élevée, oh bien à son insu, jusqu'à ce grade éminent de conseillère des heures difficiles. Aussi était-elle devenue une personnalité en vue dans l'établissement, et faisait-elle partie intégrante du pensionnat. Madame la supérieure ne manquait jamais, quand une dame, à la veille de lui confier un enfant, venait visiter sa maison, de présenter à la visiteuse, si éminente que fût celle-ci : Mademoiselle Lataupie. Les fameuses lunettes faisaient invariablement leur sensationnelle apparition au grand parloir... Cela restait comme une date dans la vie de chaque pensionnaire, cette entrée de l'aveugle étrange. Par une sorte de divination ou d'acuité merveilleuse du sens du toucher (que les aveugles reçoivent de la Providence comme une compensation de leur cécité), Mademoiselle Lataupie, à prendre seulement la main de la future petite pensionnaire dans la sienne, jugeait de sa physionomie, elle disait si l'enfant était grande ou petite, brune ou blonde, grosse ou maigre. Pourtant les yeux, de l'avis des oculistes, étaient bien clos à jamais, la cécité était totale et irrémédiable.

Pourquoi Mademoiselle Lataupie s'obstinait-elle à porter ces affreux appareils qui déshonoraient son visage ? La réponse paraîtra invraisemblable, et cependant je suis bien renseigné : « par coquetterie ! » Cette sainte fille, qui avait dépouillé tous les défauts, petits ou gros, que la malice des hommes prête aux femmes, qui n'était ni bavarde, ni méditante, ni vaine, était demeurée coquette. Toutes les religieuses, toutes les élèves, tout le monde du pensionnat, le seul qui existât pour la pauvre fille, la savait aveugle et elle voulait quand même, en dépit de l'évidence, de l'aveuglante

évidence, leur donner le change en portant ces lamentables lunettes, que les autres aveugles se gardent soigneusement de porter.

— Mademoiselle Lataupie, disait un jour Monsieur le Directeur, rencontrant sa vieille pensionnaire allant à tâtons par les couloirs du couvent, je viens de vous surprendre en « état de mensonge ».

— Je ne pense pas, répondait humblement la bonne demoiselle.

— Si je vous assure. C'est un mensonge en action que de porter des lunettes pour faire croire qu'on y voit, quand on n'y voit pas. Je l'ai lu dans le livre d'un théologien.

— D'un théologien, c'est possible, Monsieur le directeur; mais le bon Dieu, savons-nous ce qu'il en dit ? Et puis, je vous affirme que mes pauvres yeux se trouvent mieux de recevoir la lumière filtrée, si l'on peut dire, par ces bonnes lunettes.

Ni les plaisanteries de ses consœurs, ni les arguments inattendus que Monsieur le directeur puisait chez d'in vraisemblables casuistes ne décidèrent Mademoiselle Lataupie à abandonner ses légendaires « conserves ». Elle les conserva jusqu'au dernier jour. Ce ne fut qu'à la dernière heure, tandis que l'agonie perlait de sueur son front paisible, que l'admirable vieille fille, réunissant, en un suprême effort, ce qui lui restait de forces, fit le geste de retirer ses lunettes, en murmurant à l'oreille de M. le directeur, qui l'assistait à bien mourir, ce mot sublime, et qui mériterait plus que le mot de Goëthe, l'immortalité :

« — Je vais enfin voir clair ! »

Madame la supérieure s'empressa de réaliser les intentions de l'agonisante. Elle retira les lunettes, et Mademoiselle Lataupie entra dans son éternité.

La Mouche de cuivre

Le timbre de la porte, frappé d'un coup sec et bref, retentit par toute la maison.

— C'est tante Paule ! s'écria la petite Naudette, atablée à côté de sa mère, en laissant choir bruyamment sa cuillère d'argent sur le rebord de son assiette.

— Il n'y a pas d'erreur possible, remarqua le père, tandis qu'un sourire malicieux plissait ses lèvres. Ce coup de

sonnette vaut un paraphe. On se mettrait à cent mille pour le contrefaire, qu'on ne parviendrait pas à ses fins.

— Ma tante apporte son bouquet de fête, repartit la mère. Le calendrier pourrait se tromper, qu'elle ne se tromperait pas.

Ils se levèrent tous trois pour aller au devant de la visiteuse.

Dans le vestibule, en hâte, quelqu'un froissait une grande enveloppe d'un papier fin. Cela faisait comme un bruit de soie.

À l'instant où s'entr'ouvrait la porte de la salle à manger, tante Paule apparaissait rayonnante, en toilette de dimanche, portant en mains une gerbe de fleurs.

— Tous mes bons souhaits, mon cher frère, prononça la tante, un peu cérémonieusement.

On s'embrassa à pleines joues, de tout cœur.

— Jolies, magnifiques, superbes, tes fleurs, exclamait le héros de la fête. Il faut les mettre à l'eau sans tarder.... J'entends les conserver le plus longtemps possible...

— Mais, mon cher ami, objecte en souriant tante Paule, tu plaisantes, tu ne vois pas que ce sont des fleurs artificielles...

— Artificielles ! Comment ? Non, vrai, je ne m'en étais pas aperçu. Est-ce que tu ne te trompes pas ? Je te dis qu'elles sont parfumées. Artificielles ! mais ce n'est pas possible !

Tante Paule triomphait. La bonne vieille fille, tout le monde le savait, travaillait depuis trois mois à ce bouquet de fête ! Mais depuis dix ans qu'elle faisait des fleurs, on s'était entendu unanimement, dans la famille, pour déclarer, les uns par aimable plaisanterie, les autres par une sorte de tendresse touchante, que Paule imitait la nature « à s'y méprendre ».

Le fait est que l'ingénieuse vieille fille avait beaucoup progressé, et que la gerbe de lys blancs de cette veille de fête était, en son genre, la perfection dans l'artificiel. La fleuriste avait poussé son art jusqu'à l'extrême : ces lys artificiels, grâce à la collaboration de quelque parfumeur, fleurait même le lys authentique. C'était un tour de force. On découvrit mieux encore, une minute plus tard.

La petite Naudette, curieuse comme tous les enfants, ayant mis son petit nez au fond de l'une des fleurs, pour mieux respirer la bonne odeur du lys, l'en retira tout barbouillé d'une fine poudre jaune semblable au pollen des vrais lys. L'admiration, cette fois, dépassa les bornes ordinaires et ce fut au milieu des plus flatteuses hyperboles que

Naudette promena autour de la table son joli nez saupoudré de la poudre d'or imaginée par sa tante pour copier de plus près la nature.

— Franchement, ma chère amie, déclara le frère à sa sœur, il ne manque à tes fleurs qu'une chose pour être parfaites en tous points...

La vieille fille interrogea du regard.

— Des mouches !

— On me l'a déjà dit, repartit la fleuriste, tandis que son front se rembrunissait.

Le lendemain, au dîner de famille qui se donnait chaque année à la même occasion, la gerbe du lys fut, comme bien l'on pense, le sujet de nouvelles admirations. La louange prit toutes les formes. Celui-ci loua la blancheur des fleurs, cet autre leur parfum, celui-là l'exactitude minutieuse du pistil, d'autres encore la délicatesse savante des étamines. Tandis qu'on vidait une flûte de Rhin mousseux au dernier succès de tante Paule, la petite Naudette, qui rôdait depuis une demi-heure autour de la table, vint souffler à l'oreille de son père qu'il y avait « une petite mouche sur le bouquet ».

Une petite mouche sur le bouquet ! Le propos fit sensation. En un clin d'œil toute la famille fut debout. Seule, tante Paule, légèrement pâle, demeura assise. Tout le monde entra dans le salon, dont la porte large ouverte donnait sur la salle à manger.

— Venez voir, tante Paule, venez voir, disait la petite Naudette, l'œil animé et s'efforçant d'attirer par la main la vieille fille.

Au salon, on formait cercle autour de la gerbe, et les exclamations s'entrecroisaient :

— C'est extraordinaire !

— Une vraie mouche !

— Les fleurs sont si parfaitement imitées que les insectes s'y trompent !

— C'est vrai comme la nature !

— On n'avait jamais atteint cette perfection.

La vieille fille n'y tint plus, elle s'approcha comme les autres.

— La mouche de cuivre ! s'exclama-t-elle.

Un cousin qui s'entendait un peu en entomologie, mit son monocle pour examiner de plus près l'insecte.

— Eh, eh, c'est une fort belle lucilie, une lucilie César, ma foi, d'un vert métallique éclatant. Toutes mes félicitations. Qui aurait cru...

Tante Paule rayonnait ; Naudette, rouge comme un coq,

faisait du tapage comme si elle eût voulu attiser davantage encore l'enthousiasme.

— Naudette, pas tant de bruit, tu vas chasser la mouche, lui dit sa mère.

La bonne annonça que le café était servi à la vérandah. Il ne fallut pas moins que ce gros incident pour vider le salon. Tante Paule, (délicieusement émue au fond de son âme), la dernière, quitta la mouche.

— Maintenant il ne manque plus rien à tes fleurs, ma chère amie, conclut le héros de la fête, puisque tu as pour toi le suffrage des mouches elles-mêmes !

La bonne vieille tante s'en retourna, ce soir-là, le cœur débordant de joie ; elle achevait de vivre une des journées les plus heureuses de sa vie. Elle ne savait pas, elle ne sut jamais, qu'elle était redevable de ce bonheur à cette chose futile, suffisante cependant pour combler d'allégresse l'âme humaine, une illusion, et qu'il avait suffi, pour opérer cette transformation de son être, de la main d'une enfant. Quand Naudette, la veille, avait entendu son père prononcer « qu'une seule chose manquait à ces fleurs pour être parfaites, des mouches », la bonté qui sommeillait en sa petite âme, s'était soudain réveillée et l'enfant s'était senti tout à coup presque du génie pour réaliser l'œuvre de la tendresse. Toute une matinée, la fillette avait rôdé dans le jardin paternel autour des fleurs, en quête d'insaisissables insectes. Enfin, après des heures de poursuites, d'alertes, d'inquiétudes, une belle mouche aux couleurs métalliques éclatantes d'un vert d'émeraude, une alerte lucilie était venue s'embarasser et se faire prendre tout au fond de la corolle velue d'une campanule. La petite main de l'enfant s'était abattue vivement sur la coupe violette de la fleur ; Naudette l'avait maintenue close tant qu'elle avait entendu l'insecte bruire dans sa frêle prison ; et puis enfin elle avait porté la mouche de cuivre exténuée et à demi-morte sur la gerbe de tante Paule.

Elle en eut pour toute une heure, la chère petite, à raconter l'événement par le menu, sur les genoux de son père, qui sourit en pleurant, comme un simple héros d'Homère et coupa court aux explications de sa fille par les meilleurs de ses baisers.



L'Echeveau de Sorelle

A M. Beck.

J'ai connu et affectionné un bon curé qui s'était mis, vers sa soixante-quinzième année, à l'étude de l'hébreu avec l'ardeur d'un jeune homme, à cette seule fin de se mieux pénétrer de la parole évangélique. C'est lui qui m'a conté l'histoire réelle et cependant merveilleuse de Sorelle et de son écheveau de laine.

« Ce qui me frappe maintenant que j'approche l'Évangile de plus près, me dit un soir mon vénérable ami, c'est son caractère de divine bonté, et voilà la vraie marque de Dieu. Le Christ qui change l'eau en vin pour que les Noces de Cana ne manquent pas de bon vin, ressuscite son ami mis au tombeau, amène la marée dans les filets de Simon-Pierre, multiplie par deux fois les pains et les poissons pour rassasier les multitudes qui l'écoutent, accomplit presque tous ses miracles en vue de la manifestation de sa bonté. Les prodiges de puissance uniquement sont en petit nombre à côté de ceux-là, on peut les compter : Jésus marche sur la mer, il se transfigure, il ressuscite. Partout il s'atteste tout-puissant, mais c'est la bonté qui éclate et avec tant de vivacité qu'elle atteint même, de temps en temps, ceux qui ne croient pas ; témoin ce Diderot qui faisait lire la Bible à sa fille.

L'Évangile n'est pas achevé, il continue, et la bonté demeure comme la marque d'authenticité des actes dignes de lui. Voilà le signe. Il y a des hommes qui, selon le témoignage du Psalmiste, ont des yeux et ne voient point. Nous autres, auxquels a été donnée la vraie lumière, sachons voir et discerner entre les actes des hommes. »

De ces hauteurs nous descendîmes peu à peu vers la plaine et pour nous reposer, nous prîmes les jolis sentiers de la causerie. Il était manifeste que mon ami, tout en longeant les haies, regardait de temps en temps vers les cimes. Sinon, il ne m'eût point raconté une demi-douzaine d'histoires admirables marquées du signe dont il venait de parler. L'histoire de Sorelle est de celles-là.

Les temps et les lieux importent assez peu au récit qui va suivre.

« Sorelle, me conta mon ami, était une vieille fille. C'était tout ce qui demeurait, paraît-il, d'une grande famille disparue dans la tourmente révolutionnaire. De son titre qui

avait été sonore, au dire de plusieurs, et de ses biens, qui avaient été considérables, il restait Sorelle tout court. Je l'ai connue en cheveux blancs, très vieille déjà. De ses parchemins, de ses terres, de sa fortune, de tout le passé des ancêtres, elle gardait ceci : un je ne sais quoi qui n'était pas vulgaire, un air de distinction native. A supposer que ses aïeux eussent possédé la gloire, ils lui avaient laissé en héritage ce reflet. Ce n'est rien, si vous voulez, mais c'est quelque chose : il y a des grands du monde qui rachèteraient à prix d'or ce cachet de noblesse, si ces choses-là se trouvaient être des objets de trafic. Sorelle, quoique ne possédant au soleil qu'une petite maisonnette, ne passait pas pour pauvre, elle n'était pas riche non plus. Nous n'étions pas mieux renseigné sur son présent que sur son passé, au moins au temporel. Cette fille de race était devenue une simple tricoteuse de bas. C'était une chrétienne d'une foi admirable. J'ai rencontré, Dieu merci, beaucoup de braves gens, dans ma longue existence, mais je n'ai pas rencontré mieux que celle-là. Elle édifiait tout le monde, depuis le chemineau, auquel elle apparaissait, de derrière son châssis, comme une sorte de statue de vierge très ancienne, jusqu'à son curé qui voyait en elle une figure d'Évangile, un être de la famille de Tobie, de Job, ou du bon Samaritain.

Sorelle, je viens de vous le dire, faisait des bas, travail modeste et qui n'a jamais mené personne à la renommée, du moins jusqu'à ce jour. C'était son occupation du matin au soir, du premier janvier à la Saint-Sylvestre, comme celle des apôtres, avant leur élection, était de prendre du poisson ; mais Sorelle, à l'opposé des pêcheurs de Galilée, ne fit jamais autre chose que des bas. Cette brave demoiselle, dont les aïeux avaient peut-être brillé aux croisades, dans les batailles, s'illustrait au fond d'un village à tricoter de la laine. Ses bas étaient réputés à dix lieues à la ronde. Il n'y avait pas un pauvre diable dans la contrée qui n'eût à ses pieds une paire de ces bas fameux. Ce travail inférieur faisait sa joie.

— Encore des bas, disais-je parfois en entrant chez elle.

— Oui, monsieur le curé, répondait-elle, encore ! Tant qu'il y aura des chrétiens qui iront pieds nus, il faudra bien que quelqu'un se charge de la besogne de les couvrir.

Sorelle était-elle instruite, avait-elle fait des études ? Je ne l'ai jamais su. Elle avait un esprit naturel et du bon sens, ce qui supplée souvent à de vastes connaissances. Un jour, que je la plaisantais sur son monotone travail, elle me fit une dissertation sur les bas qui m'est restée longtemps dans la mémoire comme un chef-d'œuvre de malicieuse bonho-

mie. Quel dommage que je n'aie pas essayé de mettre cela sur du papier, car aujourd'hui tout est à peu près effacé dans mon souvenir. Son apologie, pour autant que je me rappelle, tenait en cette considération : que la paix du cœur lui apparaissait inséparable d'un certain état de bien-être matériel auquel elle contribuait, à sa manière, en tricotant des bas bien chauds.

Sa manière, malheureusement, est perdue pour longtemps, je crois ! Elle a fait plus de bien avec ses bas que je n'en ai pu faire peut-être avec mes meilleurs sermons ! Quand on revisera, au jour du grand jugement, les appréciations humaines, il est certain que mon éloquence aura moins de prix, devant le Juge suprême, que les aiguilles à tricoter de Sorelle. Cette créature toute imprégnée d'une foi communicative et agissante avait le don apostolique. Elle a converti des pécheurs par centaines, je n'ose pas dire par milliers. J'ai connu des chenapans, des misérables dont elle a littéralement retourné l'âme. Quand un de ces malheureux venait lui demander une paire de bas, elle le faisait asseoir en face d'elle et prenait sa mesure, suivant sa pittoresque expression. Cela fait, elle promettait pour tel jour et se remettait à l'ouvrage.

Tout en travaillant pour le corps, elle priait vraisemblablement pour l'âme. Quand l'homme ou la femme revenait, la conversion était déjà à moitié préparée. Quelques bonnes paroles de Sorelle emportaient les dernières résistances. Elle nous les envoyait tout couverts de péchés, pour que nous achevions l'œuvre qu'elle prétendait n'avoir que commencée, et qui était aux trois quarts achevée déjà. Un de ces convertis, le plus mauvais sujet de ma paroisse, vint un soir sonner au presbytère à une heure très indue, réclamant instamment que je voulusse bien le confesser sur le champ. Comme je parlentais de la fenêtre de ma chambre à coucher avec cet étrange pénitent de minuit, lui demandant la raison d'un empressement si insolite, vu l'heure, il me répondit par ces mots, qui en disent long sur le pouvoir de Sorelle : « Sorelle m'a donné des bas », et il ajouta tout aussitôt : « Monsieur le curé, si vous ne descendez pas pour m'entendre, je crierai mes péchés tout haut. »

Le lendemain de ces conversions inattendues, quand je félicitais Sorelle de son prosélytisme, elle se renfermait dans un mutisme singulier.

— Vous avez un secret, mademoiselle Sorelle, lui disais-je, un jour.

Elle montrait ses aiguilles pour toute réponse.

— Il faudrait me le confier, dans l'intérêt du pauvre

monde. Il y a autre chose que vos aiguilles, mademoiselle.

Un jour que j'insistais plus que de coutume pour connaître ce secret, elle me désigna, dans un livre de prières qu'elle avait à portée de sa main, cette parole de saint Matthieu : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne de passer d'un lieu à un autre, et elle y passera, et rien ne vous sera impossible. »

« Rien ne vous sera impossible ! » Depuis que Sorelle a disparu de ce monde dans l'autre, j'ai médité bien des fois ce texte de nos saints livres.

— Ah ! mon cher ami, me dit, ce jour-là, en manière de conclusion, mon bon curé hébraïsant, ce qui nous manque, c'est la foi qui transporte les montagnes. Cette foi-là, Sorelle l'avait. Elle ne s'en servait pas, m'objecterez-vous, pour transporter des montagnes puisqu'elle se bornait à tricoter des bas ! Elle faisait mieux, mon cher. Des montagnes à changer de place ! La belle affaire ! Sorelle a fait des bas pendant près de trente-cinq ans, selon notre calcul ; et, informez-vous auprès des personnes compétentes, cela fait un joli total de paires de bas ; eh bien, elle a fait l'impossible à la lettre, elle a tricoté tous ces bas sans que jamais personne de nous ait pu lui découvrir, malgré d'innombrables recherches, un seul fournisseur de laine. Nous ne lui avons jamais vu entre les mains qu'un seul écheveau à la fois, le seul d'ailleurs qu'on ait découvert dans toute sa maisonnette le lendemain de sa mort. Un homme du métier auquel je montrais tout récemment l'écheveau de Sorelle me disait : C'est singulier, je ne connais aucune maison qui tienne de la laine comme celle-là.

Les Quatres Rois

(Conte de Noël)

A Monsieur Moulinasse.

C'est à la tombée du soir, un des derniers jours de l'an 4000 du monde, dans le désert de Pétra, sur l'immense route de sable qui mène vers la Judée. Des restes d'or et de pourpre, reliques du soleil en allé, demeuraient aux confins de l'horizon, jetant leur note vive parmi l'éternelle grisaille de la solitude stérile et morte. Au-dessus des sables, tièdes encore des embrasements du midi, passe déjà le vent froid

du soir qui tamise sur toutes choses une fine brume de poussière. Des fumées montent blanches et tranquilles des feux du bivouac. Les chameaux du camp, dégagés des charges de la route, errent à la recherche des chétives broussailles environnantes. Les chameliers, les serviteurs, les guides, assis en cercle autour de la flamme claire, qui se reflète sur leurs joues et dans le miroir changeant de leurs prunelles, se réchauffent et rêvent.

Sur le pas d'une tente aux toiles entr'ouvertes, un vieillard somptueux, le front cerclé d'un bandeau d'or, la tête chenue, pesante du poids des ans et des pensées, abrite, d'un geste de sa main tremblante, ses yeux, et fixe d'un regard inquiet les étoiles. Nulle part, autant que ce soir, en cette halte, au cours de sa longue route, parmi le vide infini de la plaine désolée, les astres ne lui ont semblé moins lointains, plus accessibles. Même là-bas, en son palais, sur la haute terrasse de la tour de marbre, les étoiles jamais ne lui ont apparu plus proches, par les plus beaux soirs. Que de nuits cependant de sa longue existence, depuis la vingtième année, il a passé devant ce spectacle, dont les yeux ne se lassent non plus que de la contemplation du mouvant océan. Les livres, les savants, la nature lui ont appris tout ce qui se sait au monde de ces luminaires errants dans l'infini des cieux. Il s'est fait un nom célèbre dans la science antique des astronomes, pour avoir complété le catalogue des astres, gravé jadis dans la pierre des murs de Babel. Seule, une étoile nouvelle, surgie naguère des profondeurs de l'ombre et confondant ses calculs, met en défaut sa vigilance et son génie. Elle est là, devant lui, presque au zénith, la mystérieuse inconnue à laquelle obéissent, de par sa volonté, ses guides et leurs chameaux, tout le camp et lui-même, avec la docilité d'enfants qu'une femme mènerait par la main.

C'est un astre dont l'apparition, annoncée seulement par les livres sacrés des Juifs, est préfiguratrice sans doute de quelque grand événement bouleverseur de l'univers. Les sages de son royaume, réunis autour de lui, ont conclu à la naissance d'un grand prince, en Orient, mais en vain ont-ils tiré son horoscope, qu'il emporte partout avec lui, sur des tablettes de cire, comme un perpétuel sujet de méditation ; ils n'ont appris de la destinée que d'in vraisemblables événements. Et le roi mage songe à ces prophéties, tandis qu'il fixe, d'un regard inquiet, l'astre énigmatique.

Devant les tentes, dont les toiles tremblotent au vent, passent, en ce crépuscule, enveloppés de longs voiles de

laine, sur des chameaux dont l'amb'e, ordinairement plus égal, se hâte dans le froid glacé du soir, trois cavaliers et comme ceux-ci s'approchent, tous trois, d'un même geste, désignent au vieillard l'étoile, ralentissent le pas de leurs montures et s'arrêtent.

Eux aussi portent au front, comme celui que les hasards du désert ont mis sur leur chemin, le bandeau d'or marqué de signes, commun, en ces temps, aux initiés des hautes sciences.

Ils s'abordent fraternellement, et la même tente se referme sur les quatre rois.

— Je suis Gaspar, de Tarse, fait le premier.

— Je viens de Nubie et j'ai nom Balthasar.

— Melchior de Saba, prononce le troisième et j'apporte de l'or.

— Moi de l'encens, repart le Nubien Balthasar.

— J'offre la myrrhe abondante et réputée de Tarse, déclare Gaspar.

— Et vous, interrogent du regard les trois arrivants.

— J'ai vu cette étoile en Orient et je suis venu, comme vous, avec le désir d'adorer le Seigneur qu'elle annonce, parle avec lenteur et mélancolie le vieillard, en caressant d'une main tremblante sa barbe blanche. Mais ni les chameaux d'Epha, ni les dromadaires de Madian, ni aucune autre monture ne me mènera vers lui. Mes jours touchent à leur déclin : je suis à ce moment de la vie où le nom le plus illustre s'efface au souffle de la mort, comme le signe qu'on trace sur le sable mobile du désert se confond avec les poussières sous le vent du soir. J'apportais cependant, à ce jeune prince dont l'étoile brille avec l'éclat d'une flamme, un présent qu'il n'eût pas dédaigné sans doute. Ce n'est ni l'or fin de Saba, ni l'encens agréable de Nubie, ni la myrrhe célèbre de Tarse, mais c'est à son endroit l'arrêt de sa destinée : son horoscope que voici inscrit sur ces tablettes de cire nouvelle.

Gaspar, Melchior et Balthasar tendent aussitôt les mains et d'un œil inquiet, leurs chefs se touchant presque, en l'avidité de cette lecture, parcourent ensemble les lignes du mystérieux horoscope. Leur surprise et leur étonnement augmentent à chaque phrase, à chaque mot.

— Celui qui doit régner sur Israël naîtra dans une étable ! note Gaspar.

— Il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts, lit à voix haute Melchior, et ses ministres seront des pêcheurs de poisson dont il fera des pêcheurs d'homme...

— Il commandera à la mer, note avec effroi Balthasar, en parcourant le texte, et il n'aura pas une pierre où reposer la tête. Il est le Fils de Dieu et il sera livré pour être moqué, conspué, flagellé, crucifié entre deux larrons.

— Il est le plus beau des enfants des hommes, et il deviendra semblable au ver de terre qu'on écrase dans le chemin.

Ils se regardent tous quatre en silence et les tablettes de cire tremblent entre leurs mains.

— Cet horoscope est contradictoire, prononce Gaspar.

— Irréalisable, affirme Melchior.

— Effrayant, déclare Balthasar.

— Vous n'avez pas lu jusqu'au bout, remarque le vieux mage à barbe blanche. Il est une dernière prophétie, qui me concerne, là tout en bas. Lisez, je vous en prie.

Ils lisent : « Celui qui aura tiré cet horoscope aura un sort semblable à celui de Moïse : il verra l'étoile se lever jusqu'aux frontières de la Terre de l'Espoir, mais il n'y entrera point. Il mourra avant d'avoir atteint le but de son voyage, et la force gardera son tombeau. »

Les quatre rois cherchèrent vainement le sommeil sous les toiles de leurs tentes ; aucun d'eux ne reposa cette nuit, tant leurs esprits furent agités de pensées contradictoires et tumultueuses.

Par le frais matin tranquille, sous un soleil qui baigne de sa lumière rose les sables gris du désert, ils se remettent en marche dans la direction de l'étoile. Le camp, les bagages, les serviteurs précèdent, selon la coutume des caravanes ; les Maîtres suivent à deux ou trois portées de flèche.

Gaspar, Melchior et Balthasar trottent de front. Le vieux mage s'attarde plus en arrière, soit à cause de la lenteur native de sa chamelle, soit qu'instinctivement, en ce suprême voyage, il ralentisse l'amble de sa monture pour allonger d'autant ce que l'horoscope lui concède de vie.

Les quatre rois, tout entiers à leurs austères préoccupations, vont du matin au soir silencieusement. Ils marchent depuis quatre journées dans les sables arides sans échanger une seule parole. Au crépuscule, ils demeurent longtemps, parmi l'ombre, pour contempler l'étoile qui se rallume chaque soir au-dessus de leurs fronts et qui s'éteint à chaque aurore dans le matin rose.

De temps en temps, au cours de la route monotone, Gaspar, Melchior ou Balthasar se retournent et jettent, à la dérobée, un regard dans la direction de leur compagnon dont la marche se ralentit chaque jour un peu plus, leur semble-t-il. Vers midi, quand le soleil brûle les sables, le

vieillard clôt les yeux et va confiant en sa chamelle, et c'est comme un mort qui cheminerait debout, tant est grande la pâleur de son visage. Ce quatrième jour de leur voyage, les mages de Tarse, de Nubie et de Saba ont une grande inquiétude : le vieux roi rentre seul au camp s'étant attardé au loin, très en arrière. Il leur apparaît plus las encore que de coutume. Il explique qu'il a fait un long détour au bord d'une plage inconnue, il en a rapporté de grands coquillages aux volutes nacrées :

— Entendez, dit-il, tandis qu'il approche la conque de son oreille : on distingue la plainte de la mer... Avant peu vous toucherez au but de votre voyage... J'ai cru entrevoir, au loin, la Terre de l'Espoir.

Ils écoutent les bruits confus qui se réveillent au fond des coquillages marins, et leurs yeux se reportent vers l'étoile annonciatrice. Sa flamme est, ce soir, moins vive que les autres soirs : son feu, où flambait hier, au même creuset, de la pourpre et de l'or, s'est atténué en un scintillement argenté, très doux.

Gaspar, Melchior et Balthasar se regardent avec inquiétude. Le vieux mage n'a plus la force de soulever la tête vers la voûte constellée de l'or vivant des astres ; un long soupir s'exhale de sa poitrine ; il étend les bras et sa main tâtonne dans l'ombre crépusculaire cherchant un appui ; il chancelerait sur le sable si ses trois compagnons ne l'entouraient aussitôt de leurs bras robustes ; les serviteurs appelés s'empressent autour du Maître en qui se réalise la prophétie : « Il verra l'étoile se lever jusqu'aux frontières de la Terre de l'Espoir, mais il n'y entrera point. »

Ils ont couché le roi mourant sur un épais tapis, hors de sa tente, parmi le sable du désert, selon son suprême désir. Tout le camp fait, autour de la couche funèbre, un cercle de pitié. Les guides, les serviteurs contemplant le gisant. Les chameaux eux-mêmes, par dessus la tête des conducteurs, jettent sur la scène un regard pitoyable.

Gaspar tend l'oreille aux dernières paroles que murmure de ses lèvres blêmes le royal agonisant. Melchior, docile au vœu de celui qui va mourir, entr'ouvre d'une main pieuse ses paupières alourdies, pour qu'une dernière fois encore il entrevoie la clarté de l'étoile. Balthasar, à genoux à ses côtés, et tenant entre ses mains des tablettes de cire, l'entretient à voix basse.

Soudain, tous trois se relèvent, l'oreille du roi a cessé d'entendre, les lèvres de murmurer.

Dans l'œil entr'ouvert, comme en un miroir terni, se reflète encore, mais en vain, la clarté des étoiles. La mort

a parfait son œuvre. Au travers le silence des hommes et des choses, un cri plaintif retentit : c'est la chamelle, qui mena pendant tant de jours le mage au désert, qui se lamente et pleure.

Les Trois Rois ont passé la nuit près du mort à relire, à la lueur des torches de résine, chacun à son tour, les prophéties écrites sur les tablettes de cire. Mais aucun des trois n'a pu se décider à emporter, à côté de l'or, de l'encens et de la myrrhe, parmi les présents destinés à l'enfant royal, le douloureux horoscope destiné à percer d'un glaive le cœur de sa mère.

A l'aube, le lendemain, comme ils manquaient d'aromates pour embaumer le corps, ils ont couché le mort vêtu de la pourpre royale et le front cerclé du bandeau des mages sous le sable blanc et ils sont allés, guidés par l'étoile merveilleuse, vers la crèche de Bethléem.

A leur retour de Judée, tandis qu'ils repassaient par le désert de Pétra, cherchant des yeux, parmi la solitude ensablée, le tertre sous lequel dormait leur défunt compagnon, ils aperçurent au loin, sur un monticule de sable, un lion qui semblait dormir au soleil et ils se souvinrent aussitôt de cette dernière phrase de l'horoscope :

« La force gardera son tombeau. »

Notre-Dame-aux-Roses

C'était un soir d'Adoration, en été, dans le jardin d'un presbytère aujourd'hui désaffecté ; nous prenions le frais entre les allées bordées de buis d'où s'élevaient, tels de hauts candélabres, des poiriers taillés en pyramides prometteuses de fruits.

Un prêtre du voisinage, auquel j'avais été présenté le matin, marchait seul et pensif, achevant son cigare, de l'autre côté du potager. Me voyant seul aussi, il vint à ma rencontre et m'aborda. Je pressentais quel allait être le sujet de notre conversation. L'abbé Bonesontus (il s'appelait ainsi) avait sa marotte, comme on dit familièrement pour désigner l'idée fixe d'un homme.

Et, mon Dieu, ils ne sont pas si nombreux que ça les hommes qui ont une idée et qui vivent pour elle. Malgré le ton de douce ironie avec lequel on avait parlé de la marotte du bon curé, elle avait piqué ma curiosité et je n'étais pas fâché de me laisser accaparer par elle.

— Vous causiez tout à l'heure de pèlerinages, commença l'abbé, et vous faisiez à ce propos des observations qui dénotent le médecin attentif non seulement aux choses de la matière, mais surtout à celles de l'esprit. Savez-vous, monsieur, que les Viloëttes (ainsi se nommait le village du bon curé) ont failli rester, ou devenir, un des plus beaux pèlerinages de la chrétienté ?

— Comment ça, dis-je ? Racontez-moi la chose. Je rafole des histoires autant que les enfants.

— Même quand elles sont longues ?

— Même quand elles sont longues !

— Cela remonte au XIV^e siècle, et peut-être plus avant encore dans les temps antiques.

A cette époque les Viloëttes étaient connues, paraît-il, comme la terre des roses. Elles y croissaient vigoureusement et avec une telle abondance qu'on y venait de cent lieues à la ronde.

— En pèlerinage ?

— Non pas, mais en fête. L'origine de cette fête se perd dans le passé des âges. Pour corriger ce que ces festivités, qui venaient Dieu sait d'où, de Rome ou de la Grèce peut-être, avaient de trop profane, on les fit chrétiennes en les baptisant. En ce temps, rapporte une très ancienne tradition, dont j'ai retrouvé les traces dans plusieurs vieilles chroniques, un peintre fameux, un Florentin probablement, passa par les Viloëttes et y peignit une Vierge, une Madone comme ils disent là-bas. L'existence et l'authenticité de cette peinture sont attestées par un ancien inventaire découvert il y a une vingtaine d'années. Si j'en crois le vieux texte latin, cette image de la Vierge devait être admirable, et autour de la Madone, qui était en pied, s'enroulait, en manière de cadre, une guirlande de roses.

A propos de ce détail, il existait une légende qui auréolait le tableau d'un éclat merveilleux. On rapportait, et le souvenir en est encore aujourd'hui dans la mémoire des anciens du village, qui le tenaient, par tradition, des précédentes générations, que le peintre, qui avait épuisé tout son génie à tracer une sublime figuration de la Mère de Dieu, s'était trouvé tout-à-coup incapable de peindre la guirlande de roses, et que c'était la Vierge, en personne, qui avait collaboré à l'œuvre en achevant les fleurs, si bien que, sous le pinceau auguste, la guirlande était devenue plus belle que la Madone de l'artiste.

Le fait est que les Viloëttes furent célèbres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle par un pèlerinage à Notre-Dame-aux-Roses.

A la Révolution française, sans qu'on sache comment, le chef-d'œuvre dont s'enorgueillissait le village disparaît, et avec lui le pèlerinage fameux pendant des siècles.

A cet endroit de son récit, le bon curé fit une pause et laissa choir la cendre de son cigare. Un nuage de mélancolie passait visiblement sur son front ridé par les ans.

— Nous avons toujours des roses, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même.

— Et vous n'avez plus la Madone ?

— Depuis des années je suis à la recherche du tableau miraculeux. Aidé par la charité de mes paroissiens, j'ai parcouru les musées, les collections, les antiquaires de presque toute l'Europe. Je possède des catalogues de toutes les galeries du monde. Ignorant jadis des choses de l'art, je suis devenu, en vieillissant, presque un connaisseur, un amateur du passé. Je me suis fait paléographe pour déchiffrer les anciennes écritures. Jusqu'à ce jour, je n'ai découvert qu'une poignée de vieilles paperasses, ou plus exactement que cet inventaire que je vous signalais tout à l'heure. Je suis le pèlerin jamais las, qui est entré dans toutes les églises, dans toutes les chapelles, avec l'espoir toujours déçu de retrouver l'image sainte ; j'ai été, je le serai jusqu'à mon dernier souffle, le croisé qui va, tout seul, à la conquête, non pas du tombeau du Christ, mais du chef-d'œuvre de la Sainte Vierge.....

Deux larmes perlaient dans les yeux fatigués du saint prêtre.

— Cependant, acheva-t-il (et un éclair d'espoir passait dans son regard) j'espère bien ne pas mourir sans avoir trouvé... Ce jour-là, ce sera un beau jour pour les Viloëttes ! Est-ce que vous me voyez, ramenant au village l'authentique image de Notre-Dame-aux-Roses. Je la rachèterai, où qu'elle soit, à un prix d'or s'il faut... Les foules reprendront le chemin oublié depuis plus d'un siècle. Les roses reflouriront cette année-là plus abondantes, plus parfumées, plus belles que jadis. L'église des Viloëttes en sera toute pleinte et toute embaumée. Alors, ce me sera indifférent de vivre ou de mourir. J'aurai accompli ma tâche. Je pourrais prononcer le « nunc dimittis » du vieillard Siméon. La prière, muette pendant un si long espace de temps, recommencera de s'élever et le divin murmure en viendra comme un écho céleste jusque près de ma tombe silencieuse.

Nous ne prononçâmes pas un mot de plus, ce soir-là. L'abbé Bonesontus, dans la nuit tombante, m'apparut environné comme d'une auréole de lumière sainte.

Je prie ceux qui me lisent et qui, par le plus invraisemblable

ble des hasards, auraient quelque renseignement sur cette mystérieuse Madone aux Roses, de me faire un signe. Le vieux curé des Viloëttes emportera leur nom en Paradis pour le redire à la Sainte Vierge.

Le Sapin

(Conte de Noël)

« Deux mètres de haut, au moins ; et bien droit, très touffu. »

La bêche en main, Jacques allait hésitant par le parc, de mauvaise humeur, les sourcils froncés, se répétant à mi-voix l'ordre reçu. Les sapins de cette hauteur n'abondaient pas ! A vrai dire, il n'y en avait que deux ou trois tout-à-fait parfaits, qu'il avait plantés lui-même, quelques années auparavant. Ils étaient si beaux, que c'était dommage de les détruire, de les scier au pied, pour les voir figurer dans un salon, une soirée au plus. Mais il n'y avait pas à hésiter. La volonté était formelle et la date précise. Jacques s'arrêta devant le plus beau des sapins, et la bêche entama, de son soc luisant, la bonne terre grasse, après avoir circonscrit autour de l'arbre le cercle fatal. Il avait poussé déjà des racines puissantes, et s'était accroché énergiquement au sol ! La sueur ruisselait en gouttes sur le visage patiné du jardinier, comme si on avait été au cœur de l'été. Il fallut une heure pour ébranler le bon sapin vert, qui frissonnait tout entier, chaque fois que l'instrument heurtait dans la glaise une racine plus forte que les autres. Enfin ce fut tout. L'arbre se pencha pour ne plus se relever. Jacques le mesura couché. Il avait deux mètres et davantage. Le bel arbre de Noël qu'il fallait faire. Au moment où de sa scie, il allait sectionner une à une les racines vivantes, le visage du vieux jardinier s'éclaira d'un peu de joie. S'il enveloppait de mousses fraîches la souche encore chevelue, peut-être, au lendemain ou au surlendemain des fêtes, pourrait-il la replanter et qui sait, qui sait ?

Des petites mains acclamèrent l'entrée frissonnante du bel arbre vert par la grande porte de la maison, deux surtout, très pâles, et veinées de bleu comme les marbres blancs.

— Bravo, Jacques, bravo !

— N'est-ce pas, mesdemoiselles, disait le jardinier consolé par ces applaudissements, que c'est un vrai sapin ! Ah,

j'ai choisi le plus beau. Tant pis, c'est fait ! Et pour qu'il demeure frais, bien vert, vous voyez, j'ai enveloppé le pied de mousse....

Et tandis que les petites mains empressées entraînaient, de toute leur énergie, le sapin, pour le parer de la parure de fête qui l'attendait, une voix douce et sans force disait à Jacques :

— Vous n'avez pas mal au cœur, Jacques, quand vous devez abattre ainsi de beaux arbres dans toute leur force, dans toute leur jeunesse ?

— Mais si, mais si, mademoiselle, balbutia le jardinier à cette question inattendue.

Il ne pouvait s'empêcher de regarder à la dérobée la femme qui avait dit cette phrase mélancolique et qui était elle-même, de l'avis de tous, un de ces arbres dont la force et la jeunesse étaient touchées à leur racine par un mal qui n'était un mystère pour personne hélas !

— Pauvre sapin, murmura la voix, il n'en a plus pour longtemps à être jeune et beau !

Elle n'osa pas ajouter « Après lui, ce sera mon tour ! »

Jacques y avait pensé, et avec cette bonté d'âme qu'on rencontre dans les humbles, les humbles qui portent leurs quartiers de noblesse dans leur cœur, il repartit :

— Ah, mademoiselle, quand on est jeune, rien n'est perdu, on peut reverdir ! On m'envoie, de temps en temps, à la serre des plantes qui sont quasi mortes. Il n'y a plus qu'un tout petit rien de vivant. Eh bien, à force de soins, je les ressuscite.

— Vous ressusciteriez celui-là ? Jacques. Dites ?

Et la main pâle, veinée de bleu, montre le sapin à l'autre bout du vestibule.

— Pourquoi non, fit Jacques ?

— Eh bien, faites cela, mon ami, et si vous réussissez, je connais quelqu'un qui reprendra l'espoir qu'il est en train de perdre.

Jacques partit en s'essuyant le visage, où les gouttes de sueur s'étaient mêlées à d'autres gouttes, les larmes de ses yeux émus de vieux serviteur, attaché à ses maîtres, et il allait répétant tout bas, mêlant l'idée de son sapin à une autre plus touchante, plus attendrie : tant qu'il y a jeunesse, il y a espoir.

Avec quelle anxiété il attendit qu'on lui rendit son arbre, ceux-là peuvent se l'imaginer qui ont vécu les heures interminables de l'attente impatiente et douloureuse. On le lui rendit à la fin. Autour de ses branches lasses pendaient encore quelques pauvres rubans roses et blancs, des faveurs

rouges, des bribes de sa splendeur d'un jour et d'une soirée.

Jacques l'emporta sur son épaule; au fond du parc, par les grandes allées nues, évitant de le froisser en lui faisant frôler les autres arbres, avec les précautions d'une mère emportant un enfant malade.

Il ne put s'empêcher de remarquer combien il était différent maintenant de ceux qui étaient demeurés à l'air salubre, enracinés à la terre nourricière. Il avait pâli, les aiguilles vertes de ses feuilles tombaient sur le sol. Jacques prit sa bêche, remua la terre avec soin, et, ayant débarrassé les racines de leur manteau de mousse, replanta le sapin à l'ancienne place après l'avoir assuré contre le vent.

Il venait le voir de temps en temps, le lendemain d'une averse ou d'une mauvaise nuit d'ouragan. Il venait furtivement, seul, n'osant en parler à personne, et surtout à celle à laquelle il pensait, chaque fois qu'il accomplissait son voyage de reconnaissance.

Un matin du printemps suivant, d'une fenêtre de la maison, une petite main fit signe à Jacques.

— Jacques ? Et le sapin, l'arbre de Noël ?

— Le sapin de Noël va fort bien, mademoiselle, je vous remercie.

— C'est vrai ?

— Tout ce qu'il ya de plus vrai, mademoiselle.

— Je viendrai le voir l'un de ces jours, quand je serai plus vaillante.

— Quand vous voudrez, mademoiselle.

Elle y vint, ma foi, et l'espoir est à ce point tout puissant sur le cœur de l'homme, il l'anime d'une telle énergie, que retrouver en belle tenue l'arbre qu'elle avait cru, comme elle, voué à l'inévitable destruction, lui a rendu le désir, le courage, et la vie.

Le vieux jardinier disait vrai : aussi longtemps qu'il y a de la jeunesse, il y a de l'espérance ; d'ailleurs, on reste jeune tant qu'on croit au bonheur.

Il y a des années de cela, et ils vivent encore, l'un et l'autre. Que le printemps le traverse de sa lumière dorée, ou que l'hiver l'habille des dentelles blanches du givre, le sapin demeure verdoyant : les oiseaux y nichent l'été et s'y réfugient les nuits d'hiver. La jeune fille a suivi une destinée presque aussi souriante ; elle est devenue une épouse, une mère et, comme l'arbre a des oiseaux sur ses branches, elle a sur les bras des enfants, ces oiseaux des mères.

Le Secret de Sœur Clotilde

Sœur Clotilde, de l'Ordre des Sœurs de Charité, venait de rendre le dernier soupir, à 40 ans, presque subitement. A peine avait-elle ressenti un vague malaise, qu'elle avait jugé inutile de signaler au chef de clinique, qu'elle voyait cependant tous les jours, dans son service hospitalier ; et elle était morte le lendemain, au retour de la messe de communauté, sans souffrance, douce et souriante, par un matin ensoleillé, en pleine saison des roses.

Ce fut un douloureux événement pour tout l'hôpital. Quand le docteur Mauvers, accompagné de ses deux internes, pénétra dans la salle où s'alignaient en deux files, les lits blancs de son service, les malades étouffaient des sanglots dans leurs mouchoirs, et lui-même, malgré l'habitude des catastrophes et l'accoutumance aux douleurs, montrait un visage bouleversé.

— Nous ne la remplacerons jamais, prononça le chirurgien, par manière d'oraison funèbre. C'était une femme et une religieuse exceptionnelle. Elle emporte son secret avec elle. Personne ne retrouva la formule de l'ascendant véritablement extraordinaire qu'elle exerçait ici sur ces pauvres gens.

Et sa main, qui ne tremblait jamais, trembla tandis qu'il traçait sur l'obligatoire certificat de décès : décédée ce matin à 6 heures, des suites d'une affection cardiaque

— J'écris « affection cardiaque » à tout hasard, fit-il ; l'exacte vérité, c'est qu'elle est morte un peu comme les fleurs : parce qu'elle avait fini de répandre son parfum.

L'éminent chirurgien, qui était un lettré à ses heures, n'avait pas été au-delà de la vérité dans ce magnifique éloge.

Sœur Clotilde avait été une religieuse d'élite, une femme admirable, une merveilleuse servante de la souffrance. Le matin, quand elle entra dans la salle des opérés, il se produisait une sorte d'apaisement parmi toutes ces douleurs. Aucune main n'était douce comme la sienne autour des blessures et des plaies. Elle encourageait les plus timides, domptait les plus farouches. Elle résignait aux plus cruelles opérations et calmait plus sûrement que la morphine les affres torturantes des amputés. Elle avait été, pendant plus de quinze années, l'espoir, la consolation de milliers de malheureux, étant douce et bonne, non seulement aux corps mais à l'âme de tous. D'abominables gredins, d'incorrigibles scélérats,

blessés dans des rixes, meurtris dans des luttes d'assassins, passaient par le service de Mauvers ; Sœur Clotilde, qui semblait réunir en elle le lys, la rose et le réséda, la candeur, la jeunesse, la modestie, mettait à ses pieds d'un geste de son aristocratique et délicate personne, les plus indomptables d'entre eux. Il était sans exemple que le pire gredin eût blasphémé deux fois dans la salle où régnait cette créature, toute de bonté.

Mauvers avait dit un jour, au milieu de ses élèves :

« — Si Lucifer avait eu la chance de se casser la jambe, et qu'on l'eût amené dans ce service, Sœur Clotilde sûrement en fut venue à bout. »

Mais la bonne sœur était morte, emportant, croyait-on, son secret avec elle.

* * *

Le jour des funérailles de la sœur, devant l'étroite bière de sapin recouverte du drap bleu et blanc des vierges, le recteur du couvent, très simplement, du haut de la chaire, révéla ce secret. Les religieuses de l'Ordre s'en vont d'ordinaire à leur dernière demeure sans autre panégyrique que les paroles des pauvres et les regrets de ceux ou celles auxquels, vivantes, elles ont fait du bien. Le prêtre a fait exception à cette règle, non par faveur envers la défunte, mais pour le plus grand profit de cette communauté, quelque peu entachée de l'esprit janséniste. Sœur Clotilde n'avait pas seulement l'âme de anges, elle en avait possédé un peu la beauté, ou tout au moins celle que nous leur attribuons, et ses consœurs discrètement, mettaient son ascendant au compte de cette qualité extérieure, qu'elles mésestimaient comme si elle n'eût point été un don de Dieu.

Le « secret » de Sœur Clotilde ne résidait pas dans l'attrait angélique de son visage, mais dans cette chose que je vais dire, et qu'il faut renoncer à comprendre, à moins d'être chrétien jusque dans les moëlles.

Le prédicateur prit pour épigraphe de son sermon ce texte de saint Luc (chapitre XXIII, verset 43) :

« Et Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis. »

Et l'assistance apprit bientôt, des lèvres du prêtre, d'où Sœur Clotilde tirait le puissant secours qui venait en aide à sa faiblesse : « du bon Larron ».

Seule de son ordre et peut-être de tous les ordres, la petite religieuse s'était choisi comme protecteur ce saint que l'Evangile ne nomme point et auquel la légende chrétienne prête ce nom mystérieux de Dismas.

Si l'on excepte la canonisation prononcée par Jésus-Christ lui-même, disait le prédicateur, nous savons peu de chose du premier saint du christianisme.

D'anciennes traditions prétendent que les deux compagnons du crucifiement étaient accusés d'avoir assassiné une femme juive et ses enfants qui allaient de Jérusalem à Joppé. On les avait arrêtés dans un château où Pilate habitait, à de rares intervalles, lorsqu'il exerçait les soldats romains, et où ils s'étaient donnés pour de riches marchands. Ils étaient restés longtemps en prison avant leur condamnation. Ils faisaient partie l'un et l'autre, au dire des récits légendaires, d'une troupe de voleurs établis sur les frontières d'Égypte qui avaient donné l'hospitalité, pour une nuit, à la Sainte Famille, lors de sa fuite avec l'Enfant Jésus. Dismas était, d'après ces mêmes récits, cet enfant lépreux que sa mère, sur l'invitation de la Vierge Marie, lava dans l'eau où s'était baigné l'Enfant Jésus, et qui fut guéri à l'instant. Quoi qu'il en soit de ce trait, nous retrouvons sur le Calvaire le mystérieux inconnu. L'ombre de Jésus-Christ crucifié, disent des visionnaires, portait sur un des deux larrons, celui-là qui devait s'apitoyer sur l'injuste supplice du Christ et mériter, par le repentir de ses crimes, la clémence du Fils de Dieu. Il n'y a pas, dans tout le christianisme, un homme dont la sainteté soit mieux avérée, aussi positive, plus éclatante. Malheureusement ce saint ne porte pas de nom. C'était un voleur ; il est demeuré un larron, le bon larron ; et, faute de pouvoir le désigner, personne ne l'invoque. La croix sur laquelle il fut crucifié et que sainte Hélène a retrouvée, est conservée à Rome dans une intégrité remarquable. Je n'en connais aucune relique, hors celle que voici, et qui appartenait à la Sœur Clotilde. Voilà véritablement son secret. C'était la seule chose un peu humaine dont votre sœur n'eût point réalisé le sacrifice. Elle s'était choisi, parmi tous les saints, le plus méconnu, le plus dédaigné pour s'en faire un patron. Quant à ce fragment, d'un bois identique à celui de la vraie croix, je ne pense pas exagérer en disant qu'il a opéré des prodiges ; Sœur Clotilde l'a posé, des centaines de fois, sous l'oreiller des blessés, et aussitôt leurs gémissements, leurs tortures et jusqu'à leurs blasphèmes s'éteignaient dans le silence...

Au fond de la chapelle, tandis que s'achevait la messe des morts, le chirurgien Mauvers songeait qu'aucune statistique n'avait été plus consolante que celle de ses opérés de la salle de Sœur Clotilde, et il attribuait impartialement une belle part de ses succès opératoires à la morte. Il avait même préparé, sur une feuille de papier, quelques phrases d'oraison

funèbre qu'il se proposait de prononcer à la sortie du corps, mais il froissa le papier au fond de sa poche. Il se sentait la gorge opprimée par trop d'émotion. Quand le cercueil, au chant du verset liturgique: « Que les anges te mènent en Paradis », franchit le seuil de la chapelle, il se rangea parmi les hommes valides de l'hôpital, dans la garde d'honneur improvisée par tous ces malheureux reconnaissants, et il s'inclina profondément, estimant, après les paroles du prêtre, que rien ne serait plus éloquent que le silence.

Les Souris de Jean Lapaire

A Léon Siaens.

Dans l'an s'entremêlent des jours qu'il faut chômer ! Ce n'est pas un mal, quoi qu'en dise le savetier de la fable, c'est un bien : l'âme et le corps ont besoin de repos. Quand le cheval a bonne litière et bon foin au ratelier, et que les vaches ruminent paisiblement leur ration de betteraves, quand tout repose à la ferme, c'est pour nous un honnête délassément d'aller à la vieille auberge prendre un verre ou deux de bière réservée aux bons clients, en compagnie des anciens du village. L'estaminet où nous avons notre pipe est antique ; on y a conservé les traditions du temps jadis, et notamment l'usage du feu de bois. On y fume, on y boit un peu, et ceux qui savent des histoires en racontent, et il y en a plusieurs, un surtout, qui en remontrait, pour la manière de conter, à ceux qui écrivent des livres.

Le soir de l'Épiphanie nous en avons entendu narrer une bien bonne : l'histoire des souris de Jean Lapaire, une histoire gaie.

— Ah ! vous ne la connaissez pas ! exclamait le grand conteur, je vais vous la dire.

Il fermait les yeux comme pour se recueillir, secouait la cendre de sa pipe, riait d'avance silencieusement dans sa barbe et commençait.

— Il n'y en avait pas un comme Jean Lapaire pour imaginer des farces. A le voir, on l'eût pris pour un balourd. Pour l'ordinaire il ne disait rien, et demeurait sur sa chaise comme une statue. Hors ses yeux, il avait l'air hébété. Mais lorsqu'il levait ses paupières, ce qui n'arrivait pas tous les jours, il montrait deux yeux malicieux, rusés, espiègles. Vous avez vu jouer des enfants ; ils se cachent partout, derrière une haie, une meule, des sacs. Les yeux de Jean

Lapaire jouaient à cache-cache derrière ses paupières, comme des gamins derrière une porte. Bon. Vous connaissez l'homme.

Un samedi, la veille de Pâques, si mes souvenirs sont exacts, Jean, qui avait été au marché à la ville voisine, profita de la circonstance pour entrer dans la jolie boutique d'un coiffeur et se faire raser.

Le coiffeur était un petit monsieur propre, coquet, parfumé. Quand il vit notre Jean s'installer carrément dans le fauteuil, en vrai rustique qu'il était, Jean à la culotte crottée, fleurant l'écurie, à moins que ce ne fût l'étable, il sourit, c'est probable. Jean prit aussitôt, c'est plus probable encore, sa physionomie la plus bête... il n'y a pas d'autre mot.

Tout en savonnant cette face hirsute, le petit coiffeur se mit à causer du temps, de la dernière moisson, des trèfles, des betteraves, bref de toutes ces choses qui n'étaient pas de sa compétence.

Jean, qui avait déjà son idée, répondait par les propos les plus extraordinaires, à preuve que la conversation se mit soudain sur les souris.

— Des souris ! Tiens, parlait le coiffeur, c'est extraordinaire. Et vous en avez tant que ça ?

— Je crois bien, repartait Jean Lapaire. Il en pleut. On ne peut pas lever un sac, une botte de paille, une planche, sans se trouver nez à nez avec une de ces vilaines bêtes.

— Vous en avez de trop alors ?

— Si nous en avons de trop ! Cette question.

— Eh moi qui en ai justement besoin, osa dire le coiffeur, pensant jouer un bon tour au paysan savonné jusqu'aux oreilles. Tant besoin, que si vous vouliez m'en apporter un cent par exemple, je vous les paierais bien dix centimes pièce.

— Dix centimes, dit Jean Lapaire en sursautant. Convenu.

Le petit coiffeur, occupé à passer son rasoir sur le cuir pour en affiler le tranchant, tant le poil de son client était dur, ne s'aperçut pas sans doute que le regard de Jean s'était tout à coup réveillé et avait joué à l'espiègle derrière sa bonne tête de pipe de campagnard.

Lapaire se ressuya, paya, revint chez lui.

Le samedi suivant, qui était un jour de marché encore, Jean entre chez notre coiffeur. Il tenait sous le bras, enveloppé d'un essuie-mains à carreaux rouges et blancs, une sorte de cage d'oiseaux. Il y avait, dans la boutique, une demi-douzaine de pratiques qui attendaient leur tour.

— J'apporte les souris, dit Jean.

Le coiffeur, qui avait oublié son marché de la semaine d'avant, parut déconcerté.

— Ah bien ! Et combien y en a-t-il ?

— Quatre-vingt-dix-neuf, déclara Jean Lapaire. Ça fait, si je sais compter, neuf francs et quatre-vingt-dix centimes que vous me devez.

Le petit coiffeur reprit son aplomb.

— Pardon, c'est bien un cent que je vous ai demandé et vous n'en avez que 99.

Ce fut à Jean de paraître déconcerté, mais cela ne dura guère.

— Il faut les remporter, mon bon, déclara en souriant le coiffeur qui se frottait les mains à la pensée du bon tour joué à son rustique client.

— Les remporter, fit Jean gravement ! Tenez, je retourne chez moi chercher la centième et je vous laisse celles-ci... pour rien.

Et Jean ouvrit la cage aux 99 souris, qui s'empressèrent, comme vous le devinez, de prendre possession de la boutique du coiffeur et de la maison tout entière.

Je pense, acheva le conteur par manière de conclusion, que Jean Lapaire dut rire plus longtemps que le petit coiffeur.

La Vocation de petit Pierre

Au dehors, la neige étend au loin, jusqu'aux confins de l'horizon, sa grande nappe blanche. Dans la chambre tiède, séduite par les douceurs de la sieste, Grand'Mère, parvenue au bout des faits-divers, a laissé glisser de ses doigts jusqu'au tapis, le journal... Petit Pierre se sent le maître de céans. Il a regardé curieusement sous le nez de la bonne vieille femme, pour s'assurer de la réalité de l'heureux événement. Il n'y a pas de doute, Grand'-Mère sommeille : et tandis que l'enfant se hisse, avec toute espèce de précautions, sur le tabouret qui lui permettra d'atteindre à la boîte d'images, la boîte des grands jours, voici que se manifeste, avec toute la sonorité désirable, une preuve certaine du sommeil de Grand'Mère : elle ronfle.

Petit Pierre ne se tient pas d'aise, en pressant entre ses bras la bienheureuse boîte pleine, jusqu'au couvercle, d'ad-

mirables images et qui lui apparaît, dans ses rêves d'enfant, comme la source du bonheur. Il se représente le Paradis comme une boîte d'images merveilleuses dont on ne verrait jamais la fin et qu'on ne se lasserait jamais d'admirer. Et il s'installe, devant la table voisine, sans faire plus de bruit qu'un papillon qui se poserait sur une fleur ou qu'un chat posant ses pattes de velours sur un tapis, et ses grands yeux s'ouvrent en même temps que la boîte aux magnificences de l'imagerie.

Grand'Mère continue de sommeiller et Petit Pierre d'admirer. Cela dure de longues minutes dans le silence de la grande chambre, en face de la neige dont la nappe blanche se confond lointainement avec le ciel gris.

— Bonne maman, bonne maman, s'exclame tout à coup l'enfant, auquel pèse lourd un quart d'heure au moins d'admiration silencieuse, vois, un bonhomme qui ressemble tout à fait à Joseph, notre jardinier.

— Un bonhomme, un bonhomme, fait la bonne vieille en s'éveillant, que veux-tu dire ?

— Là, bonne maman, là, fait Petit Pierre en désignant du doigt sur une image un personnage auréolé.

— Ça ! un bonhomme, prononce Grand'Mère, en rajustant ses lunettes qui ont glissé jusqu'au bout de son nez. Mais Petit Pierre, c'est un saint, ton patron encore, c'est saint Pierre.

— Celui qui tient les clés du paradis ?

— Lui-même, mon enfant. Vois d'ailleurs l'inscription. Mais tu ne peux pas encore déchiffrer ces lettres là, ce sont des lettres gothiques.

— Gothiques ? Alors, bonne maman, les lettres que je ne sais pas lire ce sont des lettres gothiques ?

La brave femme sourit ; mais l'enfant, qui a bien regardé l'image et comparé saint Pierre au jardinier de la maison, poursuivit.

— N'empêche, bonne maman, que Joseph ressemble beaucoup à saint Pierre. Ne trouves-tu pas ?

— Tous les jardiniers ressemblent un peu à saint Pierre, hasarde l'aïeule.

— Et pourquoi, bonne maman ?

— Pourquoi ? Comme tu es curieux, petit Pierre.

Petit Pierre est assurément très curieux, mais sa grand-mère est en ce moment fort embarrassée de justifier ce qu'elle vient d'affirmer avec une si parfaite assurance : la ressemblance de tous les jardiniers avec saint Pierre. Elle dissimule son embarras en tisonnant et en retisonnant énergiquement dans le feu et il est manifeste qu'elle ne trouve

pas l'explication que sollicite son petit-fils.

Le garçonnet pensif, les yeux tournés vers la fenêtre, l'image entre ses doigts, poursuit son rêve intérieur.

— Il y a longtemps, bonne maman, que le jardinier n'est pas venu.

Les jardiniers ne peuvent travailler l'hiver quand les jardins sont couverts de neige.

— Eh qu'est-ce qu'ils font alors, bonne maman ?

— Ce qu'ils font ?

Cette fois Grand-Mère a trouvé.

— Ce qu'ils font, Petit Pierre, oh, c'est toute une histoire.

— Une histoire ! Tu me la raconteras, bonne maman ? fait l'enfant joyeux en s'agenouillant sur le tapis aux pieds de la bonne femme.

— Je le veux bien. Voici. Pendant l'hiver, tandis qu'il pleut, qu'il neige, qu'il gèle, on ne travaille point au jardin. Sous toute cette neige que tu aperçois d'ici, par la fenêtre, la terre est aussi dure que de la pierre ou de la brique. Pour pouvoir bêcher, fumer, ratisser, planter, il faudrait enlever toute cette immense couche blanche et faire fondre à la chaleur du feu la terre durcie. Tu comprends, mon enfant, que c'est impossible. Des millions d'hommes et des millions de feux ne suffiraient pas à cette besogne. Il n'y a donc pas d'ouvrage sur la terre pour les jardiniers l'hiver. Par contre, dans cette même saison, saint Pierre qui tient les clefs du paradis a beaucoup plus d'occupation qu'en tout autre temps. Il y a beaucoup d'hommes et beaucoup de femmes, et beaucoup de petits enfants qui meurent l'hiver, parce qu'ils ont été plus malades, qu'ils ont eu froid, qu'ils ont eu faim, qu'ils étaient vieux, qu'ils toussaient, qu'ils avaient eu la fièvre. Ton bon papa, que tu n'as pas connu et qui t'aurait tant aimé, est mort un hiver. Moi-même, petit Pierre, qui suis déjà si vieille et qui souffre du froid, du brouillard, de l'humidité, je mourrai probablement l'un ou l'autre de ces hivers. Plus il y a de personnes qui meurent, plus saint Pierre a de besogne à ouvrir et à fermer les portes du paradis ; il est même si occupé, si surchargé en cette saison qu'il doit se faire aider, et ce sont justement les jardiniers, qui n'ont pas d'occupation ici-bas, qui aident saint Pierre là-haut. Je te disais, tout à l'heure, que tous les jardiniers ressemblaient un peu à saint Pierre et tu me demandais pourquoi. L'explication est fort simple. Tu as dû remarquer en te promenant l'après-midi, aux beaux jours, que tous les boulangers, poudrés de banc par la farine dont on fait le pain, se ressemblaient entre eux un peu comme

des frères ; il en est de même des forgerons qui battent le fer dans les forges près du feu au milieu de la poussière du charbon. En général les hommes qui font la même chose se ressemblent plus ou moins. Les jardiniers ressemblent à saint Pierre parce que tout le long de l'hiver ils aident saint Pierre à ouvrir et à fermer la porte du paradis...

Grand'Mère s'est tue, et Petit Pierre est demeuré toute une longue minute silencieux, à ses genoux, les yeux fixés sur l'image, puis il a prononcé d'un ton assuré en regardant son aïeule d'un de ces regards qui vont jusqu'au cœur.

— Bonne maman, je veux être jardinier.

— Et pourquoi petit Pierre ?

— Pour t'ouvrir la porte du paradis.

Le Trésor de l'Eglise

M. le curé de Brinderbe vint le samedi soir, après les confessions, chez Dominique Lenclud. Le lendemain, c'était justement jour de grande foire au Tonroy, la ville voisine, et tous les marguilliers, président en tête, avaient averti le pasteur que le banc d'œuvre serait désert à l'heure de la grand'messe. La foire de Tonroy était célèbre à cinquante lieues à la ronde : les paysans de la contrée y présentaient en vente les plus belles têtes de bétail des dix provinces. Quand on prononçait la phrase « c'est une vache achetée au Tonroy », les fermiers s'inclinaient et aucun d'eux ne trouvait à objecter. Tous les métayers valides de Brinderbe se donnaient rendez-vous, dès avant l'aurore, au marché fameux. Ce jour-là, M. le curé était fort en peine de trouver, parmi les bonnes gens qui demeuraient au village, un personnage assez considérable pour lui confier la mission de faire la quête du dimanche. Si éphémère que fût la dignité, il se rencontrait des compétitions ! Pour couper court à toutes les petites intrigues qui se nouaient autour de la situation, le pasteur avait décidé que l'honneur reviendrait à l'âge. Depuis plusieurs années, c'était le plus ancien du village qui menait la quête presque aussi fameuse, dans les racontars d'estaminet, que la foire de Tonroy...

— Cette fois, c'est votre tour, Dominique, dit en entrant M. le curé.

Le paysan souleva sa casquette et déposa sa pipe.

— Je ne dis pas non, monsieur le curé, je ne dis pas non, répondit Lenclud, flatté secrètement de l'honneur qu'on

faisait à ses cheveux blancs, mais si vous saviez comme j'y vois peu... et puis, les jambes ne sont plus solides, plus du tout, et puis, on n'est pas riche. J'ai essayé hier mon habit de drap, celui que je mets aux grandes fêtes. C'est très ancien déjà, monsieur le curé, je l'ai eu neuf à la mort de défunt mon père de glorieuse mémoire, il a toujours bien trente ans, et il est devenu comme verdâtre.

— Ah, ils ont de la chance, vos vieux habits, fit malicieusement le bon prêtre, ils verdissent eux, tandis que nous, père Lenclud, nous blanchissons !

L'habit vert de Dominique Lenclud apparut le lendemain au banc d'œuvre et, ma foi, fit excellente impression. Le bonhomme accepta, avec toute la gravité d'un ambassadeur, l'eau bénite que M. le curé lui tendit au bout de son goupillon, tandis que retentissait sous la voûte peinte à la chaux de la vieille église l' « Asperges me hyssopo ».

Dominique Lenclud était un fort brave homme. Aussi loin qu'on remontait dans le passé du village, on retrouvait des Lenclud. Ce nom-là était gravé dans l'airain de la vieille cloche et sur une pierre tombale âgée de deux siècles au moins. C'était de la bonne et pure race paysanne sans peur et sans reproche.

Quand le vieillard, le prône terminé, sortit du banc d'œuvre, tenant en main la chopine de cuivre qui servait à la quête, personne ne sourit, pas même les gamins irrévérencieux massés aux abords du banc de communion. Le vieux Lenclud ne fut ni ridicule ni gauche. Il parcourut les rangs de la pieuse assemblée — clairsemés à cause de la grande foire de Tonroy — comme il eût parcouru les sentiers de Brinderbe, un jour de fête, sans hâte, posément.

Les bonnes gens de Brinderbe ne sont pas riches, d'ailleurs les riches étaient à la ville voisine à cette heure-là, et les quêtes du dimanche, même quand le prône a été très éloquent, sont de peu de rapport ; cependant Dominique Lenclud avait à peine accompli la moitié de son tour que la chopine de cuivre était pleine déjà de menue monnaie. A cette vue, le visage austère du vieux paysan s'était déridé en une sorte de sérénité lumineuse éclairant intérieurement, comme d'un peu de joie, ses traits durs. Au moment de la consécration le quêteur improvisé dut rentrer à la sacristie : la bourse débordait et toute l'assemblée entendit le bruit que faisait en se vidant la chopine de billon. Après l'élévation, Lenclud continua sa quête, il avait encore à peu près la moitié de l'église à parcourir. C'est à croire que les paroissiens s'étaient donné le mot, ce dimanche-là. Au moment de rentrer enfin à sa place, à son banc, et tandis que

Lenclud passait devant les derniers fidèles, la chopine de cuivre, pour la seconde fois, apparut si pleine qu'il eût été impossible d'y ajouter seulement un sou.

Quand les marguilliers, les vrais, revinrent le soir de Tonroy, ils eurent beau raconter tout ce qu'ils avaient vu de merveilleux à la ville, vanter les bêtes extraordinaires mises en vente à la foire, personne ne les écouta : il n'était bruit, à la porte des commères et autour des tables d'estaminet, que de la quête du matin. On citait des chiffres fantastiques. On rapportait qu'il avait fallu des heures, tout le temps écoulé entre messe et vêpres, pour compter le produit de la quête désormais célèbre de Dominique Lenclud. C'est devenu, à Brinderbe, une véritable légende.

On ne sait pas encore, après dix ans, la véritable explication de cette merveille.

Dominique Lenclud repose depuis plusieurs années au cimetière du village sous un tertre de gazon qui va chaque hiver se tassant un peu plus autour de la croix de chêne.

Quand on parle de la fameuse quête à M. le curé, il prend des airs mystérieux, et se contente de dire : Depuis la multiplication des pains et des poissons, il ne s'était rien vu de plus prodigieux. Et de fait, il a placé la chopine de cuivre qui servit un dimanche à Lenclud pour sa quête, dans une petite armoire vitrée de la sacristie, sur un carré de velours rouge, et c'est tout le trésor de l'église de Brinderbe.

La terrestre Aventure

(Conte de Noël)

En ce temps-là, un homme et une femme, humblement vêtus, et de tournure populaire, arrivèrent, par une après-midi de décembre, à l'entrée de l'un de nos villages. L'homme portait le bourgeron bleu des artisans, tandis qu'une ample « cape » à la flamande enveloppait des pieds à la tête sa compagne. L'un et l'autre paraissaient avoir marché longtemps, leurs gros souliers étaient lourds de boue et de neige. A la tour de l'église, l'horloge marquait quatre heures de l'après-midi et, sous le ciel gris, déjà, tombait l'ombre de la nuit.

— Entrons ici, fit l'homme, l'auberge a une mine honnête. Il y a des pots à fleurs aux fenêtres et j'aperçois, derrière

la vitre, une cage où chante un serin. C'est certainement une maison tenue par de braves gens.

Ils entrèrent, prirent une chaise auprès du feu et demandèrent un verre de bière.

— Ma bonne dame, prononça l'homme en s'adressant à l'aubergiste, pourriez-vous nous offrir un logement pour cette nuit? Nous venons de loin, nous sommes fatigués et nous n'avons guère d'argent. Ma femme, que voici, est dans une situation qui ne lui permet guère de poursuivre son chemin ce soir. Nous nous contenterons de la chambre la plus modeste.

— Il faut que je consulte mon mari, répondit l'aubergiste.

Elle sortit un instant, et rentra presque aussitôt disant, qu'à son grand regret, elle n'avait pas le moindre réduit à lui offrir.

Le pauvre ménage ne dit pas une parole et sortit.

— Allons frapper au presbytère, dit l'homme.

A l'ombre de l'église, s'élevait une maison modeste et propre, derrière un mur d'une irréprochable blancheur, parmi des arbres verts.

— C'est ici assurément qu'habite Monsieur le curé.

Ils sonnèrent, une vieille servante vint ouvrir.

— Monsieur le curé est à l'église, il confesse. Est-ce pour une charité que vous venez? interrogea la fille.

— Nous cherchons un logement, lui fut-il répondu, nous venons de loin, nous sommes fatigués et nous n'avons guère d'argent.

— Ah! c'est différent, parla la servante. Revenez tantôt, quand monsieur le curé aura fini de confesser...

Près de la cure s'ouvrait une boutique où l'on vendait des étoffes, de la bonneterie et diverses marchandises du même genre. L'artisan et sa femme entrèrent chez la marchande. Celle-ci n'eut pas plus tôt entendu leur modeste demande qu'elle se répandit en un flot de paroles vaines.

Les pauvres gens s'excusèrent du dérangement qu'ils venaient de causer à cette dame et sortirent pour aller plus loin.

Derrière le rideau d'une fenêtre, ils aperçurent, en passant, une bonne vieille madame à cheveux blancs, femme riche et respectable à coup sûr. La demeure de cette personne était vaste, à en juger par les innombrables fenêtres aux rideaux pareils, qui s'étendaient le long de la grand'place du village.

Ils s'aventurèrent à sonner à la porte de cette dame.

— Il n'y a personne, madame est à confesse, vint dire d'assez méchante humeur une servante qui avait au menton autant de poils que sur la tête. Vous êtes des mendiants, cela se voit.

Les pauvres gens se retrouvèrent dans la rue, devant la porte tremblante sur ses gonds, tant elle avait été refermée avec violence, et ils virent de leurs yeux la vieille dame qui refermait précipitamment les rideaux entr'ouverts la minute d'avant.

— Nous avons eu tort de ne pas nous adresser à un paysan, prononça l'homme en apercevant par une grande porte entr'ouverte un ouvrier qui remuait du fumier dans la cour d'une ferme, les paysans ont bon cœur.

Et ils entrèrent dans la cour ouverte à tout venant.

— Du logement, exclama la fermière les poings sur les hanches, ah ! bien ! l'autre semaine, des inconnus, comme vous, ont logé dans une ferme, et la nuit même la grange flambait. Je ne dis pas ça pour vous, qui me semblez, autant qu'on peut en juger sur la mine, d'assez braves gens, mais enfin on ne sait jamais. Tenez, adressez-vous chez M. le bourgmestre, c'est là en face, cette maison avec trois fenêtres de chaque côté...

Un peu confus, homme et femme, sortirent, en remerciant la fermière du renseignement.

— Sonnez encore à cette dernière porte, dit, d'une voix douce, la femme à cape.

Ils sonnèrent. Le bourgmestre vint ouvrir lui-même, en vêtement de travail, et les reçut fort rudement.

— Vous n'êtes pas du village ! Ah ! nous avons bien assez de misères ici ! On se ruinerait si on donnait à tous les passants ! On a beau avoir bon cœur, il y a des limites à tout. Retournez d'où vous êtes venus. Si vous vous étiez présentés ce matin, on aurait pu vous faire donner un secours de route. A cette heure, c'est trop tard, les bureaux sont fermés. Bonsoir.

— Tenez, voilà pour boire un verre de bière, bon voyage.

Et M. le bourgmestre tendit deux sous à l'homme au bourgeron.

Le ménage pauvre et errant n'avait pas fait cent pas dans la rue qu'il vit se dresser devant lui, bourru et lançant des regards sévères, le brigadier de gendarmerie en train de surveiller ses hommes balayant la neige.

— Vos papiers, vous autres ?

— Nous n'en avons pas, monsieur, répondit l'homme.

— Pas de papiers ! Pas de papiers ! C'est bon pour une fois, allez. Vous avez de la chance qu'il est quatre heures, et que mon rapport est terminé, sinon je vous arrêtais et on vous envoyait vous chauffer au dépôt de mendicité pour vagabondage. Pas de papiers, c'était clair, votre affaire était réglée. Disparaissez !

L'homme et la femme pressèrent le pas ; chemin faisant, ils rencontrèrent rentrant au village, une pauvre charrette traînée par un âne. A leur vue, la bête s'arrêta tout court et se mit à braire avec entrain, donnant les signes les moins équivoques d'une joie très vive, remuant les oreilles et la queue, trépignant d'aise.

— Il nous a reconnus, fit l'homme tout bas à l'oreille de sa compagne.

Quelques mètres plus loin, tandis qu'ils longeaient le mur d'une métairie, le mugissement puissant d'un bœuf leur remplit, à tous deux, l'âme d'une joie inexprimable. La bête mugissait à ébranler les murs de son étable.

— Lui aussi ! parla la femme au manteau.

Ils s'arrêtèrent pour écouter le bœuf.

— Le monde n'a pas beaucoup changé, femme, depuis le soir où nous avons dû chercher un refuge dans l'étable, entre le bœuf et l'âne, parce qu'il n'y avait pas de place pour nous dans l'hôtellerie.

— Je ne croyais pas les hommes aussi mauvais, Joseph. Retournons en Paradis.

Par les cieux entr'ouverts, les anges qui suivaient Marie et Joseph, dans leur terrestre aventure, chantaient :

« Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ».

Notre-Dame-aux-Moineaux

A la mémoire de la T. R. Mère Scholastique.

Enfants, vous vous êtes amusés à cueillir, d'une main précautionneuse, dans les prairies ou sur le bord des chemins, ces globes floconneux et frêles qui succèdent, sur les hampes creuses, aux fleurons dorés des pissenlits ; et puis, d'un souffle vigoureux de vos lèvres, vous avez dispersé les plumeuses aigrettes, et la semence s'en est allée loin, loin, sur les ailes du vent, tomber en terre, germer, grandir et fleurir. Les anges, ces enfants du ciel, me paraissent, en jouant, avoir fait comme nous, lorsque nous étions petits. Ils se sont doucement approchés de cette fleur unique et sans pareille que les livres saints dénomment la fleur de Jessé et que nous appelons Notre-Dame et, du souffle de leurs lèvres ou du battement de leurs ailes, dans un mouve-

ment de familiarité céleste, ils ont disséminé au loin un peu de la semence ailée de cette fleur divine, et voilà pourquoi, parmi les sécheresses de notre pauvre terre, a germé et fleurit la floraison à la fois angélique et humaine des légendes de la sainte Vierge.

J'ai découvert, l'autre jour, en un coin de la terre flamande, une de ces graines célestes en pleine germination et j'ai pensé que vous assisteriez avec joie à l'éclosion d'une légende.

* * *

C'est dans un pauvre hameau de cinq feux caché dans un bouquet de grands peupliers et de saules autant qu'un nid entre les branches d'un arbre, et traversé seulement d'une route étroite. Le pavé a été contraint de faire un long détour pour passer par là, et il semble n'avoir fait le détour qu'à regret, tant il est négligemment empierré en cet endroit. Je m'étonne que les fonctionnaires, occupés du soin de nos ponts et chaussées, aient songé à relier cette minime agglomération humaine au reste du monde, et moi-même je me suis demandé, tandis que j'étais contraint de suivre ce coude, par une après-midi mélancolique de novembre : à quoi bon ?

Malgré la tristesse de la saison, ce bourg minuscule m'est apparu, tout à coup, exquis. De ma vie, je n'avais entendu ni vu une si prodigieuse quantité d'oiseaux de toutes sortes. Il y a moins d'abeilles dans vingt ruches que de paires d'ailes autour des toits de ce hameau et je suis ravi du sobriquet plein d'à propos que les gens des villages voisins ont donné à cet endroit : « La Volière ». Les haies, les chaumes, les arbres, les meules, les champs eux-mêmes foisonnent d'une infinité d'oiselets. Ce ne sont que pépiements, babils et gazouillis, dans les branches veuves de leurs feuillages. Il y avait, à quelques mètres de la première habitation, un saule qui de loin paraissait, dans le dépouillement de l'automne, avoir conservé toutes ses feuilles. Au moment où je passais dans son ombre, je n'aperçus que becs, plumes et pattes, et, en un clin d'œil, toute cette parure s'envola à tire d'aile vers un arbre du voisinage qu'elle revêtit à son tour d'un décor vivant.

Mais la curiosité de la Volière, ce par quoi elle sera célèbre demain ou après-demain, c'est sa Vierge. La bourgade compte les cinq feux que j'ai dits, deux occupent la droite de la route empierrée, les trois autres s'accommodent de la gauche. Toutes ces constructions, s'il est permis d'appeler de ce mot prétentieux des maisonnettes primitives, basses, couvertes de chaume, aux murs à peine équilibrés,

flanqués de réduits, granges, étables, poulaillers de la plus invraisemblable architecture, toutes ces constructions s'allongent, dans un désordre pittoresque et sans souci d'alignement, des deux côtés du chemin arqué lui-même en demi-cercle. Entre les deux demeures de droite, séparées l'une de l'autre par une pièce de terre en friche sur laquelle s'élève une grosse meule, contre le pignon de la maison la plus reculée et regardant obliquement la route, s'érige agreste et naïve Notre-Dame-aux-Moineaux.

La Vierge de la Volière n'est pas une belle dame de mise soignée et presque élégante, comme Notre-Dame de Lourdes, c'est une simple paysanne flamande. A ses pieds, à droite, à gauche, de derrière les plis de son manteau, des bras de l'Enfant Jésus qu'elle tient contre sa poitrine, et jusque de sa tête couronnée d'un diadème, pendent, s'allongent, balancent au vent des touffes de foin sec ou de duvet, des brindilles de bois, des fétus de paille. Toute sa robe peinte d'indéfinissable couleur, tout son corps de la tête aux pieds, sont ternis, salis, maculés de fiente sèche. Seuls, sa face de bonne femme souriante et ses yeux placides, épargnés comme par miracle par la crotte des oiseaux et les souillures des nids, s'aperçoivent distincts et regardent le passant. Ses tranquilles regards ont vu passer cinq saisons de nids et plus de dix générations d'oiseaux.

Au commencement, m'a-t-il été conté dans une auberge des environs, les gens du hameau s'étaient formalisés de l'extrême familiarité de la gent ailée envers leur chère Notre-Dame. Pensez donc, des moineaux avaient installé leur demeure dans le diadème et les hirondelles avaient accaparé dans toute sa largeur le socle de la statue.

Après s'être concerté, on avait décidé de mettre le holà et les importuns s'étaient vu délogés le soir même : les nids avaient été mis en pièces et les oiseaux chassés à grand renfort de gaules. Mais le lendemain, à l'aurore, on s'était aperçu d'un fait extraordinaire : la couronne de la Vierge avait été trouvée gisant dans l'herbe humide de la jachère. Les pierrots étaient revenus à la charge aussitôt et avaient recommencé leurs constructions. On les avait chassés une seconde fois, et une seconde fois, malgré la plus attentive surveillance, le diadème avait été ramassé le matin aux pieds de la statue dans le gazon. Il parut, à ces braves villageois, que la Vierge prenait le parti des oiseaux et qu'elle préférait plutôt renoncer à sa couronne, « puisqu'elle la laissait choir nuitamment », qu'à la compagnie des diseurs de chansons. Ils comprirent la leçon et laissèrent en paix la Vierge et sa famille ailée. Il y a cinq ans que cela dure.

Personne, dans le hameau, ne s'avisera désormais de porter la main sur les innocents protégés de Notre-Dame. On laisse à la pluie d'automne la charge de laver la statue des mille détritibus qui la recouvrent, et le vent d'hiver emporte, brindille par brindille, la carcasse morte des nids désertés et jamais plus, quelque soit la violence de l'ondée, ou de la rafale, la couronne ne tombe du front de Notre-Dame-aux-Moineaux.

C'est sous ce vocable villageois et poétique que la Vierge de la Volière est connue et invoquée déjà à quelques lieues à la ronde. Les paysans de la contrée, qui s'occupent principalement de l'élevage de la volaille, s'adressent à Notre-Dame-aux-Moineaux pour conjurer la pépie des poules et en général toutes les maladies susceptibles d'atteindre leurs basses-cours, et les nombreux ex-votos appendus simplement à des clous fixés dans le pignon, sous la statue, minuscules gerbes d'épis de blés ou de maïs, couronnes tressées d'avoine, d'orge ou de blé, oiseaux de cire, disent plus éloquemment que des inscriptions de marbre combien la Mère de Dieu fut propice et bienfaisante.

* * *

Telle est la légende, moitié céleste, moitié humaine, que j'ai découverte germant en un coin obscur de la terre flamande.

Le crépuscule commençait à tomber quand, salué des derniers pépiements des oiseaux, dont la plupart étaient nés autour de la Vierge, j'ai quitté le hameau de la Volière. Ses maisonnettes rustiques, ses meules aux dos ronds, ses pyramides de perches autour desquelles les houblons avaient fleuri l'été dernier disparurent peu à peu derrière moi et toute la bourgade ne fut bientôt, vue de loin, qu'une sorte de grand buisson. Je me retournai sur l'étroit pavé de la route. De chaque côté s'étendaient la solitude des campagnes, ici des houblonnières en toilette d'hiver et semblables, avec leurs terres ramassées aux pieds des plantes, à des cimetières bossués de tertres d'enfants ; là-bas des champs de navets arrachés dont les grosses racines blanches faisaient comme des taches de neige froide sur les guérets. Les bords des fossés, le long du chemin, étaient tapissés d'herbe courte. L'eau des dernières pluies stagnait dans les ornières creusées par le passage des chariots et la lune y reflétait son croissant d'or pâle. Le ciel, sous lequel, à tous les points de l'horizon, les arbres dressaient leurs silhouettes penchées, était pareil à ces cieux d'anciens tableaux

dont le bleu, le rose et l'or, en se fondant, se sont éteints.

Ce fut sans doute par un de ces crépuscules, pareils à celui de ce soir de novembre, à la fois charmants et tristes, que s'envola, du ciel sur la terre, sous le souffle des anges ou le battement de leurs ailes, la semence de cette légende de Notre-Dame-aux-Moineaux que j'ai trouvée toute fleurie dans ce hameau de la Volière.



La meilleure Omelette du monde

— La confection d'une omelette, qui paraît simple au premier abord, réclame au contraire une pratique spéciale et un certain tour de main pour l'amener à la perfection, et bien des gens, croyant faire une omelette, ne réussissent souvent qu'à produire des crêpes ou des œufs brouillés. Ainsi s'exprimait, devant nous, à table M. Alfred Suzanne, pour lequel l'art d'accommoder et de servir les œufs n'a point de secrets.

— Cependant, Monsieur, ripostait aimablement un de ceux qui entendaient ce propos, j'ai mangé, certain soir, le 16 juin 1863, une omelette telle que jamais je n'en avais mangé de semblable, et telle que je n'en mangerai plus, je pense, de ma vie.

M. Alfred Suzanne sourit et, pinçant les lèvres, prononça d'un ton interrogatif :

— La meilleure omelette du monde ?

Toutes les dames présentes demandèrent, d'une seule voix et comme en chœur : la recette.

— La recette ! A quoi bon ! Pour la recommencer ! Impossible ! A moins que les progrès de la science...

Notre ami n'acheva pas sa phrase... Notre curiosité était vivement surexcitée et les exclamations les plus vives partirent aussitôt des quatre côtés de la table. La recette fut exigée.

— Soit, dit notre commensal, je m'exécute et tant pis pour vos cordons bleus, mesdames. Je vous rappelle que Vatel se suicida parce que la marée avait manqué et je vous prédis, en même temps, que le jour où vos cuisinières essaieront de réaliser la recette, il manquera toujours quelque chose à leurs omelettes, quelque chose qui les empêchera d'être celle que j'ai mangée et qui fut, comme l'a pressenti Monsieur Alfred Suzanne, la meilleure omelette du monde.

Le 16 juin 1863, suis-je assez précis, nous dînions chez maître Alaville, brave homme, notaire et gourmet, trois nôtres

que personne ne lui contesta de son vivant, ni depuis sa mort. Le cher homme possédait une cuisinière au sujet de laquelle on eût pu rééditer le mot de Brillat-Savarin sur certaines cuisinières : elles ont reculé les limites de l'art. Au surplus maître Alaville n'était pas indigne d'une telle perfection. Son palais, je veux dire sa bouche, était une merveille de la nature que Martine (c'était le nom de sa cuisinière), garnissait de chefs-d'œuvre.

Martine ne visait ni à l'extraordinaire, ni à l'extravagant. Elle mettait tout son talent à ce que chaque bouillon, chaque viande, chaque sauce, fut parfaite. Quand un familier de la maison la félicitait, elle répondait modestement : « Eh, Monsieur, je vous remercie, j'ai fait de mon mieux, assurément ; mais vous ne saurez pas, avant demain matin, si mon dîner était irréprochable. » C'était un des axiomes de son maître qu'on ne jugeait, en connaissance de cause, de l'excellence d'un repas, que par le témoignage de satisfaction qui nous était apporté le lendemain au réveil, par l'estomac lui-même.

L'omelette, dont vous êtes justement impatient de connaître la recette, était un des triomphes de Martine. Elle y excellait. C'était, j'ai bonne mémoire, ce qu'on appelait, en ce temps-là, un soufflé d'omelette, quelque chose de léger, de moelleux, d'aérien presque, où il entrait du beurre, des œufs, du sucre, de la crème, un soupçon de vanille, le tout battu en neige, cuit vivement, servi de même, d'un blanc crémeux au dedans, légèrement blond au dehors, et touché, je devrais dire effleuré, çà et là, par le hâtelet rougi au feu, C'était cela et quelque chose de plus, quelque chose de nouveau, d'inédit, d'imprévu.

Je vous ai dit que nous étions en juin. La journée avait été suffocante. Quoiqu'il fût soir, l'air était demeuré comme embrasé et nous dînions fenêtres larges ouvertes. Vers le milieu du dîner le ciel s'obscurcit, les beaux éclairs qui sans bruit tiraient leur feu d'artifice au fond de l'horizon s'accompagnèrent de roulement de tonnerre, la pluie commença de tomber en gouttes larges comme des pièces de cinq francs, on ferma les volets, par égard pour les dames, et le dîner se poursuivit à la clarté rassurante des candélabres.

Tout à coup, à l'heure de l'omelette justement, tandis que nous attendions ce plat (car vous savez sans doute que l'omelette n'attend pas, mais se fait attendre), éclata, ébranlant la maison tout entière, le plus formidable coup de tonnerre dont je me souviens. Les femmes sursautèrent sur leurs sièges. Quelqu'un de nous, dans le silence qui suivit, dit tout haut :

— On dirait, ma foi, que l'orage vient de tomber ici tout près.

Maître Alaville, anxieux, non sur le sort de son immeuble, mais sur celui de son menu, fixait du regard la porte de la salle à manger par où l'omelette devait faire son entrée triomphale. La porte s'entr'ouvrit et Martine parut, tenant à deux mains le large plat d'argent d'où s'échappait un arôme de vanille touchée par le feu.

— Martine, ne put s'empêcher de s'écrier le notaire, Martine, que s'est-il donc passé ?

Nous remarquâmes tous, à ce moment, avec une stupéfaction qui ne vous étonnera point, que Martine avait la figure entièrement noire.

— Monsieur, dit Martine, répondant à l'interrogation de son maître, je ne sais pas au juste ce qui est arrivé. Vous me voyez encore tout étourdie. Je venais de saupoudrer de sucre fin l'omelette que voici. J'avais à la main le hâtelet rougi au feu et je me disposais à toucher l'omelette de mon fer, quand je me suis vue tout à coup environnée de flammes. Ça a duré le temps d'un éclair. J'ai été comme aveuglée, une minute. Au moment de ramasser le fer rouge que j'avais laissé tomber dans mon émoi, je me suis aperçu que mon omelette avait été touchée déjà et caramélisée, et cependant, je suis bien sûre que je ne suis pour rien là-dedans.

Nous regardâmes tous, avec la plus vive curiosité, le plat qu'on venait de déposer au milieu de la table. L'omelette était fort appétissante et, sur sa surface blonde, apparaissait un réseau de lignes brunes et caramélisées d'un dessin inattendu et pittoresque.

— Ma foi, mesdames, prononça maître Alaville, voici, je crois, ce qu'on peut appeler : une omelette à la foudre.

Il ne demeura pas douteux pour aucun de nous, ce soir-là, après un examen attentif des lieux et le minutieux interrogatoire de Martine, que la foudre ne fût bien réellement tombée, et que ce fut elle, par un de ces caprices énigmatiques dont elle est coutumière, qui se fût chargée elle-même de mettre la dernière main au chef-d'œuvre qu'on devait nous servir.

— Était-elle bonne au moins votre omelette, demanda l'un de nous au conteur de cette bizarre aventure.

— Je vous l'ai dit, répéta notre ami, c'était la meilleure omelette du monde. Malheureusement, ajouta-t-il, la recette n'en est point à notre portée, au moins jusqu'à ce jour ; et il faudra, selon toute apparence, que la science accomplisse encore quelques progrès, avant qu'il soit loisible, à nos cordons bleus, de pouvoir compter sur la foudre elle-même pour parfaire une telle recette.

Le Passant de la mer

(Conte de Noël.)

D'après une vieille image.

Ils étaient allés, au bord du soir, vers la mer, où la barque de pêche aux voiles brunes commençait à se soulever sur le sable, elle, en sabots, lui, pieds nus, et ces dernières paroles avaient été dites :

— Donat, avait crié Françoise, de tous ses poumons, dans le vent, au moment où le flot emportait son homme, Donat, souviens-toi que demain c'est la veille de la Noël.

Il ne l'avait pas oublié. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, il se rappelait avoir assisté à la Messe de Minuit. Il y avait été, enfant, avec sa mère, il y allait maintenant avec sa femme.

Et la barque était montée vers la haute mer, au loin, dans ces régions fertiles où le poisson aux écailles argentées joue, au ras des flots, dans la lumière blanche de la lune.

On rentrerait le lendemain, à l'aurore, avec la moisson vivante...

Mais Donat et ses compagnons avaient compté sans le caprice et la perfidie de la mer. Un grand vent s'éleva tout à coup, et emporta la barque sur l'infini des flots, dans l'ombre. Ils durent travailler toute la nuit sans rien prendre et s'estimer heureux eux-mêmes, au soleil levant, de n'avoir pas été pris par l'Océan et brisés par sa colère. Ils se trouvaient très loin de la terre, maintenant, dans le brouillard, les filets vides. Ils résolurent d'attendre et de travailler. Ils rentreraient la nuit suivante !

Vers midi, un midi sans soleil, Donat dit à ses hommes, qui mangeaient mélancoliquement leur pain humide de l'eau saumâtre que la tempête avait jetée dans la barque.

— Il faut que nous soyons rentrés avant le milieu de la nuit.

Silencieux, têtus, acharnés, échangeant à peine de brefs monosyllabes, les quatre hommes se remirent au dur travail de la mer, tandis que celle-ci, pour la seconde fois, depuis qu'ils s'étaient embarqués, redevenait maussade, boudeuse, encolérée.

La nuit vint et avec elle la lassitude engendrée par les

longues heures d'un effort sans répit. Les forces humaines ont une limite. Donat le premier fléchit ; voyant le maître endormi, ses hommes mollirent à leur tour, et bientôt la barque, les voiles repliées, erra, sans autre guide sur les flots que la Providence.

*
* *
*

Donat crut entendre, à ce moment, dominant le bruit confus des vagues, le son clair des cloches. Les ténèbres lui apparurent soudain moins profondes. Il lui sembla apercevoir, dans le lointain, les bonnes gens se mettre en marche vers l'église. Il sentit, le frôlant de son habit, un de ces pieux passants et le dialogue s'engagea entre eux :

— Donat, disait la voix du passant, vous vous rendez à la messe de minuit ?

— Oui, certes, répondit le pêcheur, j'y allais enfant et j'aurais un gros chagrin si j'arrivais trop tard. J'ai promis à Françoise de l'accompagner. Il y a loin encore et je suis las.

— Approchez-vous, repartit le passant, venez à moi, vous qui avez travaillé et qui êtes accablé de fardeau, et je vous referai des forces.

— Croyez-vous que nous arriverons à temps, demanda Donat, nous sommes encore si éloignés ?

— Si vous avez la foi, tout est possible. Vous diriez à cette montagne de s'écarter de votre chemin et elle s'écarterait. S'il vous convient, nous marcherons sur les eaux.

— Un pêcheur ne vous fait pas honte, objecta Donat, remarquant que son compagnon était vêtu avec plus de soin que lui-même.

— Je suis pêcheur aussi, pêcheur d'hommes, et j'ai vécu longtemps au milieu des pêcheurs.

— Ici, à la côte ?

— Non, là-bas. Et le passant désignait d'un geste l'Orient.

Donat regarda son voisin. Il ne se souvenait pas d'avoir vu ce visage.

— Nous approchons, continua l'étranger, souffrez que je vous quitte, pour m'occuper des choses de mon Père...

Le passant avait à peine prononcé ces paroles, qu'un choc violent ébranlait la barque errante depuis de longues heures sur les flots. Donat et ses compagnons furent brusquement tirés de leur sommeil.

— Nous touchons, s'écria Donat !

Devant la barque s'étendait le sable du rivage, tout près s'agitaient des ombres portant des lumières, et la cloche

tintait à l'église appelant les pêcheurs à la Messe de Minuit.

— Ah ! dit Françoise en apercevant son homme, j'ai craint que vous n'arriviez pas à temps, la messe sonne. Entendez-vous ?

Et ils allèrent, comme ils étaient, entendre les joyeux alleluias de la Noël.

L'office terminé, hommes et femmes défilèrent, s'agenouillant pieusement devant la crèche, où l'on avait représenté l'Enfant-Jésus au milieu des bergers. Quand ce fut le tour de Donat, le pêcheur ne put retenir un cri de surprise. Il venait de retrouver, dans l'enfant de la crèche, trait pour trait, la divine physionomie du Passant de la mer, qu'il avait vu, en songe ou en réalité, il ne savait, mais qui sûrement avait mené, au travers du vent, de l'ombre et des vagues, leur barque jusqu'au rivage.

Les petits Manteaux

Annette, assise sur un tabouret, aux pieds de sa grand-mère, s'éternisait de longues heures, en questions de toute sorte, qui ne décourageaient pas l'excellente femme, mais qui eussent mise à court le savoir d'un Pic de la Mirandole. Par bonheur, le questionnaire de la fillette de neuf ans portait surtout sur des problèmes moraux que l'aïeule pouvait résoudre avec son bon sens de chrétienne avertie par l'expérience d'une vie déjà longue.

— Alors, grand-mère, disait en ce moment Annette, on doit toujours être bon, toujours, toujours ?

— Assurément, petite. Plus on est bon, et plus on est pareil à Dieu.

— On ne peut jamais être méchant,

— Jamais.

— Même envers les méchants, grand-mère ?

— Même envers les méchants, fillette.

— C'est drôle !

— Mais non, ce n'est pas drôle. Observe ce que Dieu fait. Quand il fait beau ou que le soleil luit, il fait beau et le soleil luit pour les bons comme pour les méchants.

Annette demeure pensive ; mais elle sort bien vite de son difficile silence pour dire :

— Je voudrais être grande, très grande, pour être plus bonne.

— Plus bonne ? On dit meilleure. Il est inutile d'aspirer à être grande pour être meilleure. Chacun de nous doit être bon à son âge et suivant ses moyens. Une petite fille peut être aussi bonne, sinon meilleure qu'une grande personne.

— Oui, reprit Annette, mais comme elle est petite, elle ne peut avoir que de petites bontés, tandis que si elle était grande...

— Mademoiselle, interrompit grand'mère, vous êtes une raisonneuse. Contentez-vous de faire le bien que vous pouvez. Puisqu'il vous semble impossible, étant petite, d'avoir de grandes bontés, ayez-en de petites. Tenez, aujourd'hui qu'il fait très froid, allez faire la charité aux moineaux, plus tard vous la ferez aux hommes.

Annette, qui n'a pas peur du froid, est descendue au jardin avec une poignée de millet et des miettes de pain ramassées à la cuisine. Autour de la maison, dans les buissons dépouillés et parmi les branches nues, voletent, sans chanson, des moineaux, quelques mésanges, des rouge-gorges. La fillette a semé sur le sol durci les délices de sa provende. Les oiseaux s'avertissent entre eux par un petit cri de joie de l'aubaine providentielle.

La petite fille a fait un tour de jardin, et elle est rentrée. Elle a repris sa place aux pieds de grand'mère. Elle réfléchit ; elle garde un silence obstiné.

— Tu es bien silencieuse, Annette, interroge la bonne femme.

— Je n'ai plus rien à dire, grand'mère.

— Cela m'étonne.

Un nouveau silence succède au premier. Annette, cette fois, a repris le chemin des écoliers, elle erre au jardin, dans le froid pur et sain de ce jour d'hiver. Justement le jardinier taille les arbres. Son échelle est posée au beau milieu d'un pommier qu'il débarrasse de ses branches superflues.

— Cobrieux, appelle Annette de sa petite voix.

— Annette, répond le jardinier.

— Cobrieux, je voudrais que vous me preniez quelques oiseaux. Oh ! ce n'est pas pour les tuer. C'est pour voir seulement. Quand je les aurai bien vus, je les laisserai voler. Vous m'en prendrez, n'est-ce pas, Cobrieux ?

— Je mettrai le trébuchet. Nous aurons toujours quelque mésange, un rouge-gorge. Il ne faut pas espérer prendre des moineaux, ils sont trop défiants.

Annette, qui a son idée, rentre et se réinstalle sur son tabouret.

— Grand'mère, si tu avais quelques petits morceaux

d'étoffes chaudes, du drap, du velours, ça ne fait rien quoi, je te serais bien reconnaissante de me les donner.

Et voilà la petite, comblée dans son désir, au travail, ainsi qu'une active couturière.

*
* *
*

A quelques jours de là, le grand frère d'Annette, qui a seize ans, une carabine, et des cigarettes derrière un exemplaire illustré de Robinson Crusoë, est rentré du jardin triomphant, amusé, en verve.

— Ah! elle est bonne, elle est bien bonne, celle-là, exclame le gamin, qui tient sa carabine d'une main, et dans l'autre un pauvre oiseau qu'il fait passer sous les yeux de la famille prête à s'asseoir, pour le dîner, autour de la table. Voyez donc ce moineau avec sa loque au cou! Ce n'est pas banal.

— Un moineau en pardessus, peut-être, riposte le père.

— Mais c'est un échantillon de ma dernière robe, observe la mère.

— Comment, mais il y a même un bouton, remarque le jeune chasseur, voyez donc.

— En effet, constate grand'mère en souriant.

Mais il y a devant la table, penaude et déjà des larmes pleins les yeux, la petite Annette. Tous les regards se tournent vers elle. Elle a reconnu, tout de suite, dans le trophée saignant, un de ses amis du trébuchet. La petite loque au bouton, qui a rendu tout le monde joyeux, elle sait ce que c'est. Annette a pali, son cœur d'enfant bat en tumulte dans sa poitrine, elle sanglote devant son assiette vide, comme si toutes les larmes de Madeleine étaient au fond de ses yeux purs.

Grand'mère, qui a tout deviné, l'a prise aussitôt dans ses bras. L'enfant, en mots entrecoupés, dont nul ne saisit le sens, s'explique et grand'mère traduit, en les débarrassant de leurs hoquets et de leurs sanglots, les commentaires de l'enfant.

— C'est très simple, narre la vieille femme attendrie et grave. Annette a suivi le conseil que je lui ai donné l'autre semaine. Elle a fait le bien qu'elle a pu. Nous donnons des vêtements aux pauvres, nous autres qui sommes grands; et bien, les pauvres d'Annette, ce sont les petits oiseaux du ciel. Quand il fait froid, elle leur jette du millet, du pain. Elle n'a pas cru, dans sa bonne petite âme de charité, que c'était suffisant. Elle a pensé que les oiseaux, même lorsqu'ils n'avaient plus faim, avaient froid. L'autre jour, elle

m'a demandé des morceaux d'étoffe ; je suis sûr que c'était pour les habiller plus chaudement, n'est-ce pas Annette ?

Et Annette, d'une voix douloureuse voilée de larmes, réunit tout ce qu'il lui restait de courage pour crier, entre les bras de sa grand'mère :

— Je voulais leur faire de petits manteaux.

“ Secundum Lucam „

Nous causions après dîner, sans souci de faire de la science ou de l'esprit, de cet inépuisable sujet « l'exercice illégal de l'art de guérir ».

Cet adjectif « illégal », chaque fois qu'il était prononcé, avait le don d'amener un sourire sur les lèvres ironiques d'un de nos confrères, et c'est vraisemblablement pour commenter ce sourire qu'il nous conta, en soulignant ses paroles de la mimique la plus expressive, cette histoire qu'il intitulait : la thérapeutique selon Saint Luc.

La voici :

Je voyageais en France, dans les Ardennes, non selon les guides, mais au gré de la fantaisie. J'étais parti de grand matin de l'auberge, à bicyclette. Le lever du jour était superbe, l'air délicieux. La route blanche, comme si elle avait été de marbre de Carrare réduit en poudre, s'allongeait entre la futaie d'un vert tout neuf, bien que nous fussions en août déjà. La bonne odeur des fleurs, des fruits, des herbes, imprégnait l'atmosphère d'une essence de vie. Je roulais très lentement pour m'imprégner de toute cette bonté fortifiante.

Bien qu'il ne fût encore que 5 heures du matin, je dépassais de temps en temps, le long de ce beau chemin, un passant, homme ou femme. A mesure que j'allais, ces allants et venants apparaissaient plus nombreux. J'observai, malgré l'allure de ma marche, à moi, que tous ces cheminots étaient d'assez tristes échantillons d'humanité. Comment, dans ce milieu qui distillait de la santé, pouvait-il exister des gens de si mauvaise mine, d'apparence si souffreteuse. Les béquilles, les cannes n'étaient pas rares .

Y avait-il, au bout de la délicieuse route, une foire où s'assemblent si volontiers les malheureux pour apitoyer le public charitable, ou bien étions-nous, ces pauvres et moi, sur le chemin de quelque pèlerinage célèbre dans ce coin de la France ?

Je descendis de machine et mis pied à terre, bien décidé à interroger le premier venu. J'abordai un pauvre diable qui traînait assez péniblement une jambe.

— Où allez-vous, mon brave ?

L'homme me regarda avec des yeux étonnés. Je fus forcé de répéter mon interrogation.

— Où je vais, té ! cette question, chez Sénart, pardi !

Un autre, auquel je renouvelai ma question, m'e répondit, comme si aucune autre réponse ne pût convenir que celle-là :

— A Noray, chez le curé Sénart, tiens !

Noray, le curé Sénart ! Je n'étais décidément pas du pays. J'entrai dans la première auberge, pour me renseigner, et j'appris là qu'il y avait, à une lieue de l'endroit où nous étions, un village, Noray, et dans ce village un curé, l'abbé Sénart, qui passait pour guérir une infinité de maux, et particulièrement les plaies des membres. L'aubergiste en parlait comme si elle eût parlé du bon Dieu lui-même. Elle citait des noms et des cas, appelant en témoignage un tel ou un tel, dont elle me racontait la maladie et la guérison, comme s'il eût été question de mes voisins ou de quelque vieille connaissance. Le bon curé ne comptait plus ses succès, et il guérissait sans réclamer seulement un centime.

— Pas ça, monsieur !

Et la bonne femme esquissait le geste populaire, joignait le pouce et le médius, signifiant que l'abbé Sénart ne demandait même pas, pour prix de ses services, une rognure d'ongle, rien quoi.

Puisque tout le monde allait à Noray, pourquoi n'irais-je pas, moi aussi ?

Il ne me fut pas nécessaire de demander l'adresse et le numéro du thaumaturge. Devant une maison à peine plus grande que les modestes maisons d'alentour dans l'unique rue de Noray, j'aperçus un rassemblement de pauvres gens, les uns assis sur deux bancs de bois posés de chaque côté de la porte, les autres debout, d'autres même assis sans façon sur le pavé. Ce devait être chez l'abbé Sénart sûrement. Le cher homme avait une clientèle nombreuse, mais si elle ne payait pas de bourse, comme m'avait dit l'aubergiste, elle ne payait non plus de mine. Pauvres gens vraiment, et tous marqués profondément par la douleur ou la misère ! L'impression de ces faces rurales, patinées par le soleil et la pauvreté, marquées profondément de rides, de toutes les rides capables de zébrer une figure humaine, l'impression était celle d'un poème d'angoisse gravé dans du bronze, mais un bronze vivant et sonore.

Ces malheureux me firent place, et j'entrai par la porte de-

meurée entr'ouverte, chez le bon samaritain de tous ces misérables. Je dis mon nom et mon titre. L'abbé Sénart ne fut nullement ému de cette visite. Il y avait deux clients dans la très pauvre salle où nous étions, un qui se rhabillait, et un autre qui se déshabillait. Le curé me fit présenter une chaise et me dit simplement :

— Vous voudrez bien m'assister de vos conseils, monsieur le docteur.

Pendant trois heures, le curé de Noray, sans prononcer d'autres paroles que celles-ci : Ça va mieux ! — Ce n'est pas encore tout, il faudra revenir ! — Il faudra de la patience ! — des paroles strictement nécessaires, défit et fit des pansements.

Je n'ai pas besoin de vous dire, parce que ça ne vous intéresserait pas, tout ce que j'ai vu là de plaies, de sanies et de purulences ; mais ce qui vous intéressera davantage, ce sera la thérapeutique du bon homme. Cette thérapeutique, dont il me fut donné de voir et de toucher les merveilleux résultats.

Devant l'abbé, sur une table, étaient rangées quelques cuvettes de bois, dont deux surtout retinrent mon attention. Toutes deux étaient pleines de bandes soigneusement enroulées et rangées. Mais tandis que l'une des cuvettes était pleine d'un liquide huileux, l'autre semblait contenir un liquide rougeâtre. Selon les cas, l'abbé prenait une bande dans cette cuvette ou dans cette autre.

* Quand le dernier de ces malheureux eut été pansé, et que nous nous trouvâmes seuls, face à face, l'abbé et moi, nous nous regardâmes, comme si nous eussions voulu, lui, pénétrer dans ma pensée, moi dans la sienne.

— Il y aura bientôt trente ans, monsieur le Docteur, prononça le bon curé, que je fais ce que vous venez de me voir faire, et je le ferai sans doute jusqu'à la fin de ma vie, s'il plaît à Dieu. Des milliers de malheureux ont été soulagés ou guéris de cette manière. C'est autant de pris sur le diable.

Comme je cherchais quelque formule éloquente pour traduire mon admiration devant tant de charité, le curé ajouta :

— Je n'ai aucun mérite à cela, croyez-le bien, docteur. Vous êtes chrétien, j'en suis sûr. J'ai vu cela à la façon dont vous m'avez regardé faire ce matin. Alors vous connaissez l'évangile : « Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin ; il vit cet homme, et passa outre. Un lévite, étant venu près de là, le vit aussi, et passa de même. » Je n'ai pas voulu encourir le reproche de Jésus à l'adresse du prêtre et du lévite : je n'ai pas passé outre, voilà tout.

— Et ça, demandais-je, en désignant du doigt les cuvettes que je fixais du regard, tandis que le bon samaritain me donnait les raisons de son apostolat temporel ?

— Ça !

Il se prit à sourire d'un sourire à la fois naïf et malicieux :

— Vous ne reconnaissez pas ?

L'abbé prit son bréviaire, déposé sur un coin de la cheminée, et sans l'ouvrir seulement, tant la citation devait lui être familière, il dit :

— « Un samaritain qui voyageait, vint à passer, près de cet homme, et, l'ayant vu, fut touché de compassion. S'étant approché, il versa de l'huile et du vin sur ses plaies et les pansa... » Vous voyez, acheva le curé de Noray, je fais de la thérapeutique « secundum Lucam ».

— Eh, eh, dit l'un de nous, tandis que le conteur achevait son histoire, cela n'est pas si mal imaginé. On a tenté à Vienne les pansements à l'huile, et des maîtres éminents ont conseillé le vin dans des cas analogues. L'huile et le vin du samaritain de Saint Luc sont, ou je ne m'y connais pas, deux antiseptiques incontestables.

— N'est-ce pas, observa notre ami ? Et maintenant, estimez-vous que ce brave curé pratiquait l'exercice illégal de l'art de guérir ? Moi pas, et plutôt à Dieu qu'il se trouvât, dans beaucoup de villages, de ces abbés Sénart qui pensent à la fois les corps et les âmes.

“ La Multiplication des Pains ”

de Jean GLORIEUX

La présence, dans la pauvre église de Poirmeur, de cette « Multiplication des Pains », un des plus purs chef-d'œuvre de l'art moderne, constituera, dans trois ou quatre siècles, un sujet d'étonnement tant pour la critique que pour la foule ; et l'histoire de cette toile merveilleuse vaudra d'être racontée, à supposer qu'elle ne soit pas sortie de la mémoire de tant de générations. Ce récit, auquel les siècles auront enlevé un peu de sa précision de détails, aura, en ce temps, un air de légende, et on se l'imagine déjà publié sous ce titre naïf : Comment un humble desservant de village obtint gracieusement un des chefs-d'œuvre de l'art du XXe siècle.

Jean Glorieux, — le beau nom, annonciateur d'une haute

destinée, — impatient de se soustraire aux bruits du monde, aux querelles des ateliers, au tapage de sa gloire naissante, était venu se faire oublier dans le village de Poirmeur, que ne mentionnaient ni les guides de chemin de fer, ni les livres illustrés des touristes. Installé, plutôt mal que bien, dans l'unique auberge de l'endroit capable d'abriter un étranger, il lisait, se recueillait, crayonnait au hasard de la promenade quotidienne. Il n'avait pas tardé à découvrir deux ou trois points de vue dignes de fixer son attention.

Un jour, qu'il achevait de fixer sur la toile un paysage de Poirmeur, il avait vu s'approcher de son chevalet l'abbé Palois, qui avait engagé la conversation avec lui.

L'abbé Palois n'était pas un artiste, tant s'en faut. Il lui eut été fort difficile de distinguer un Rubens d'un Raphaël, ou même simplement un pastel d'une peinture à l'huile. C'était un bon curé. Son art à lui, c'était le souci des âmes, et dans cet art, comme Jean Glorieux dans le sien, il était un maître.

Ils se saluèrent cérémonieusement.

— Monsieur le curé.

— Monsieur le peintre.

— Comment trouvez-vous cette esquisse, demanda Glorieux.

— Comment? repartit le curé, un peu embarrassé. Mais fort bien! A Poirmeur, Monsieur, nous ne sommes pas de grands connaisseurs. Nous n'avons ici qu'un seul peintre, et c'est plutôt un badigeonneur. C'est Pierrache qui badigeonne tous les trois ans les murs du presbytère. Il n'a jamais commis qu'un seul tableau, une enseigne d'estaminet, un lapin blanc. Et encore lui manque-t-il.... Comment appelez-vous ça?... Son lapin n'a pas même l'épaisseur de mon bréviaire.

— Du relief, Monsieur le curé.

— Oui, c'est ça, du relief. Tandis que vous, poursuivit bonnement le bon pasteur, vous en avez. Toute la prairie, jupsqu'au fond tient sur votre toile. C'est singulier.

L'abbé Palois, un peu à court sur ce sujet, parla d'autre chose.

— Vous avez vu notre église, monsieur le peintre. Comment la trouvez-vous?

— Pas mal, répondit Jean Glorieux, mais un peu nue.

Une idée surgit à ce moment dans la tête du curé.

— Un peu nue, oui, c'est vrai! A gauche du transept surtout. Il y a là un grand mur, contre lequel j'avais toujours projeté d'élever un autel. Mais j'y pense, Monsieur le peintre, osa l'abbé Palois, vous feriez une œuvre, une bonne œuvre, veux-je dire, en peignant quelque chose contre cette

grande muraille nue. Une scène de l'Évangile... Vous qui vous y entendez si bien... je suis sûr que vous auriez fait ça en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Jean Glorieux sourit de tant de naïveté.

— Je consens, Monsieur le curé, mais à une condition : vous me donnez un gîte chez vous...

— Bon souper, bon gîte et le reste, observa l'abbé Palois, qui n'avait pas oublié ses auteurs. D'accord.

Plus la toile et les couleurs.

— Plus la toile et les couleurs. Soit encore.

Le soir même Jean Glorieux déménageait, ce qui n'était pas difficile, et s'installait chez le bon curé.

Toute une semaine se passa à débattre le sujet. Le curé était partisan des grandes scènes. La bible ouverte, il énumérait, un à un, les grands faits, dignes selon lui, d'occuper la muraille blanche du transept. Jésus marchant sur les flots lui tenait au cœur. Jean, affectionnant le paysage, déterminait son hôte à préférer la multiplication des pains. Le prêtre et l'artiste furent d'accord. A l'effet de vivre l'œuvre, avant de la réaliser, Jean Glorieux convint avec le curé de Poirmeur qu'on ferait, à frais communs, dans une vaste prairie proche de l'église, une distribution de pains aux pauvres de la paroisse.

Le lendemain de la scène, renouvelée de l'Évangile, le peintre se mit à l'ouvrage, l'esprit et le cœur chauds de ce qu'il avait vu.

Pendant six grandes semaines, Jean Glorieux, seul, devant la toile, travailla avec l'enthousiasme bouillant et l'obstination patiente du génie. A la fin de ce long espace de temps, l'abbé Palois fut admis à contempler l'œuvre. Mis en présence du tableau, le bon pasteur fut saisi d'une si intense émotion qu'il demeura muet.

Sur l'herbe verdoyante d'une grande plaine, une multitude était assise, au crépuscule d'un beau jour, lasse et mangeant le pain du miracle. Au milieu de la foule de ces braves gens, qui mangeaient le pain avec le même respect que s'ils eussent murmuré une prière, se dressait, entourée de quelques apôtres la silhouette de Jésus, d'une surhumaine beauté. Dans la douceur énigmatique du soir tombant, la lumière issue de toute la personne divine se réfractait autour de lui sur la face de ces hommes et sur le pain éblouissant qu'ils tenaient dans leurs mains, tandis que tout le reste de leurs pauvres corps fatigués se confondait ou mieux se fondait avec les ombres naissantes de la nuit. Jean Glorieux, par un de ces efforts du génie dans lequel il semblait avoir été aidé par quelque puissance supérieure à l'art lui-même, avait réalisé, dans ce ta-

bleau de la multiplication des pains, une sorte de multiplication miraculeuse de la lumière elle-même. Le curé de Poirmeur, devant cette merveilleuse figuration, demeurait étonné comme ce jeune garçon de l'évangile, que l'artiste avait figuré au premier plan de la toile, et qui, les cinq pains d'orge entre les mains, contemplait la foule rassasiée avec des yeux de surprise et d'extase.

Comme Jean Glorieux interrogeait le prêtre du regard, et sollicitait son approbation, celui-ci tendit la main au peintre, et pour toute réponse, pour toute appréciation, pour tout remerciement, il laissa tomber sur la main glorieuse la plus chaude des larmes que ses yeux eussent encore versée...

— Et ce n'est pas encore fini ! repartit joyeusement l'artiste, dissimulant sa propre émotion. Que ferez-vous quand ce sera fini ?

Le curé de Poirmeur leva les yeux au ciel. Il cherchait du côté de Dieu quelque appui, quelque don, qui lui permit de suppléer à l'impuissance de ses lèvres et de son cœur devant l'artiste et son chef-d'œuvre.

Le plus beau Sermon

J'ai rencontré le Père X..., un de nos plus éloquents prédicateurs, au chevet d'un malade, et après des banalités d'usage, nous avons causé de la dernière Encyclique, la première du Pape régnant.

L'éminent religieux a fait le geste de poser la main devant les yeux, en même temps qu'il prononçait le mot, qui en dit long, dans la bouche d'un homme habitué à la splendeur des paroles sacrées :

— Ça été pour moi un éblouissement ! Des clartés nouvelles venaient de jaillir tout à coup de la rencontre des textes évangéliques ! J'ai lu et relu la lettre du Pape et je la relirai encore. Je la connais presque par cœur. Vous vous rappelez le passage sur « la charité patiente et bénigne qui devra aller au devant de ceux-là même qui sont nos adversaires et nos persécuteurs » ? Et cet autre, admirable, commençant ainsi : « Rien n'est plus efficace que la charité... »

Je profitai de la circonstance pour émettre quelques considérations personnelles sur l'éloquence religieuse ; mais le Père X... semblait m'écouter distraitement. La question, pourtant, était de celles qui lui étaient familières... J'osai lui

demander quel était, à son avis, le plus beau sermon qui eût jamais été prononcé ?

— Prononcé ? interrogea malicieusement mon interlocuteur. Je n'étais pas parmi l'assistance, mais on m'a raconté le fait. Cela s'est passé, il y a vingt ans, dans le Midi de la France. C'était dans un de ces villages comme il y en a tant hélas ! dans cette pauvre France, d'où la foi semble se retirer comme elle s'est retirée jadis de l'Afrique chrétienne, de Carthage, d'Hippone après avoir donné à l'Eglise des saints et des martyrs. L'Eglise y était à peu près déserte, et, quoiqu'elle fut petite, le pasteur lui trouvait, le dimanche, après l'unique messe, un aspect de solitude infinie qui le désolait.

Il avait tout fait, tout tenté, tout essayé en vain, il avait appelé à son secours l'éloquence, mais la parole de Dieu était tombée sur la pierre. Il se contentait présentement de prier Dieu et de vivre comme un saint qu'il était. Les villageois ne lui étaient pas hostiles, ils étaient indifférents. Il eût préféré, je pense, un peu d'aversion à cette sécheresse des âmes. Où pousse la haine, pousse au moins quelque chose, mais ici la terre était stérile à la bonne comme à la mauvaise herbe. Les choses en étaient à ce point, lorsque éclata dans sa paroisse, soudainement, une maladie affreuse, épidémique : la variole. Dans les temps passés, quand ces épidémies éclataient dans les bourgs, on courait aux églises. Le Père Choléra, pour ne parler que de celui-là, était éloquent à sa manière, et il convertissait sans seulement desserrer les lèvres. Le village du Midi était trop esprit fort pour se laisser vaincre par une pauvre petite maladie qui, d'ailleurs, avait marqué une seule maison. Cependant il eut peur. La maison, où venait d'apparaître la redoutable visiteuse, fut mise à l'index. L'ombre même que faisait son toit parut dangereuse. Personne ne voulut se hasarder aux alentours de la demeure pestilentielle. Il y avait là quatre êtres humains en proie à la maladie et retranchés de ce fait de la société de leurs semblables. Le boulanger s'abstint de porter du pain, le boucher de la viande, la laitière du lait. Quand le curé connut ces détails, il prit son chapeau et s'en alla frapper à la porte de la maison suspecte, mais personne ne vint lui ouvrir : la maison semblait morte, pas un soupir, pas un cri, pas un bruit ne se faisait entendre. Le pasteur s'en fut près des autorités de l'endroit. Monsieur le maire lui demanda de quoi il se mêlait ; le garde champêtre lui répondit insolemment, la casquette sur la tête et la pipe aux lèvres, que ça regardait le fossoyeur. Il n'avait rien à attendre de ces âmes desséchées. Le prêtre prit le parti très simple de suivre l'élan de son cœur. Il retourna vers la triste demeure et ouvrit de force. Il eut vite

fait le compte terrible : ils étaient quatre sous le toit redouté de tout le village, deux hommes et deux femmes : Il y avait un cadavre froid et déjà à moitié décomposé, et un agonisant ; les deux autres malades étaient dans un état de prostration voisin de la mort. Par toute la maison régnait une atmosphère pestilentielle où se confondaient d'épouvantables odeurs de vie et de mort. Le brave curé, ayant fait un grand signe de croix et dit une prière, pour se donner du cœur, parce que vraiment un peu d'héroïsme n'était pas de trop en cet instant, essuya la sueur qui perlait sur le front de l'agonisant, fit boire les malades, couvrit de son propre mouchoir la face effroyable du cadavre. Encore que ces soins ne le regardassent point, comme le lui avait dit péremptoirement Monsieur le maire, il ensevelit le mort, tira l'agonisant de son fumier et mit du linge de son propre lit au lit des deux autres. Quand le premier cercueil sortit de la maison porté par le prêtre aidé seulement du fossoyeur, le village eut un moment d'étonnement. Le lendemain, il en sortit un second ; ce fut par tout le bourg de la stupeur. Le curé ne quittait la maison redoutée que le temps de célébrer la sainte messe. Chaque fois qu'il apparaissait dans la rue, les villageois, de derrière leurs fenêtres, le suivaient des yeux. La curiosité, une curiosité sympathique, avait succédé à l'indifférence vis-à-vis de cet homme qui avait posé une action devant laquelle tous eussent reculé, et qui avait fait cela sans arrière-pensée de récompense ou même de reconnaissance, puisque les gens qu'il soignait étaient de pauvres diables, comme on dit, et même d'assez mauvais diables, quoiqu'il n'y en ait guère de bons.

On en vint à admirer ce prêtre qui avait eu un courage dont chacun se sentait incapable. On se surprit à le saluer. A quelques semaines de là, deux personnes sortirent un matin de la maison redoutée et se rendirent à l'église. C'étaient les deux malades, arrachés à la mort par le curé, à force de soins et de dévouement, qui allaient, suivant la promesse qu'ils en avaient faite, assister à une messe d'actions de grâces célébrée par leur sauveur. Le dimanche d'après les villageois affluèrent à l'église. Le bruit avait couru que M. le curé raconterait en chaire, au prône, ce qui s'était passé dans la maison des varioleux, et ce n'était pas un bruit mensonger. Ensuite d'un accord vraiment touchant, conclu entre le bon pasteur et ses brebis retrouvées, il avait été convenu, pour l'exemple, que le prêtre avouerait tout haut le repentir de ses paroissiens convertis, en même temps que sa charitable intervention. Le village ne fut point déçu dans son attente. Monsieur

le curé monta en chaire et raconta tout ce qui s'était passé... et ce fut le plus beau sermon qui eût été jamais prononcé, puisque le village qui avait retrouvé le chemin de l'église ne l'oublia plus jamais.

Pie X a raison, acheva notre interlocuteur, de nous rappeler tous au plus grand précepte de l'Évangile : « Rien n'est plus efficace que la charité. »

Le bon Moineau

L'Enfant grec, célébré par Victor Hugo, vers 1830, voulait de la poudre et des balles, et les oiseaux des bois, chantant avec un chant plus doux que les hautbois, le laissaient indifférent, le terrible enfant !

Pierre Osselet, qui n'était pas un fils de la Grèce héroïque, mais un pauvre petit garçonnet d'ici, marqué dès le berceau par la maladie, et qui s'en allait de cette vie vers l'autre, inconnu du monde, par le plus court sentier, sentier bordé des épines de la souffrance, Pierre avait préféré à tout un oiseau, et comme il n'était pas riche et que ses désirs étaient modestes, il l'avait choisi humble, petit, presque insignifiant, un moineau ! Un voisin le lui avait apporté, tout chaud encore du nid maternel, découvert à l'angle de son toit de chaume. Réunissant tout ce qui lui demeurait de forces, Pierre avait entrepris de nourrir le petit bec jaune lui-même. Les journées lui semblaient moins longues et moins douloureuses depuis la venue de l'oiseau. Les moineaux sont gourmands dès le nid. Celui-ci avait sans cesse le bec ouvert, et dans ce gouffre, Pierre laissait tomber, à l'aide d'un fétu de paille, des miettes de pain mouillées de lait. C'était un spectacle à la fois charmant et pénible que de surprendre le petit malade élevant le jeune oiseau. L'enfant pâle, amaigri à l'extrême et dont le sourire se crispait de temps en temps en une grimace de douleur, faisait contraste avec cette petite chose vivante, ailée, joyeuse... Quand Pierre avait tendu trois fois de suite, à l'oisillon, le tuyau de paille auquel pendait un peu de mie de pain il était à bout de force et son bras décharné, où les os saillaient sous la peau, retombait las pour une heure entière sur les draps de son lit. L'oiseau s'endormait alors, proche de sa tête, dans une boîte garnie de foin, qui lui donnait comme l'illusion d'un nid. On avait pensé, plus d'une fois, dans la maisonnette, que le pauvre petit moineau, nourri tant bien que mal, s'en irait le premier ; mais non : l'oiseau s'éleva fort

bien et devint, au bout de quelques semaines, un solide et robuste moineau. Il ne fut pas longtemps à se contenter de la boîte de bois qui lui servait de berceau. Il s'aventura bien vite, de long en large, sur le lit de Pierre, confiant, résolu, n'ayant vraiment qu'une crainte : le chat du logis. Quand celui-ci, las de dormir au soleil, derrière la vitre de la fenêtre, descendait, le moineau se réfugiait dans la main de Pierre ou bien sautait se percher, à la tête du lit, sur la plus haute barre de fer. C'était là qu'il passait la nuit, immobile, les yeux clos, et de là qu'il descendait le matin, sautant d'un bond de son perchoir improvisé sur l'épaule de l'enfant malade.

Une nuit de juillet, si tiède qu'on avait laissé la fenêtre entr'ouverte, pour que petit Pierre oppressé eût un peu d'air, tandis que le moineau sommeillait à la tête du lit, l'enfant s'endormait pour toujours. Très doucement, comme si elle eût craint de lui faire mal, une bonne femme du voisinage lava le pauvre corps, ce qui restait de Pierre, oh ! si peu de chose, — la maladie, jour par jour, l'avait déjà pris, depuis des mois, en détail, — et puis l'enveloppa dans un drap blanc. Quand vint l'aurore, le moineau réveillé, auquel personne n'avait pris attention pendant la douloureuse nuit, descendit comme de coutume sautiller sur l'épaule du petit mort. Une voisine, qui le veillait, choquée de ce manque de respect, prit l'oiseau effaré de ce geste inaccoutumé et le mit dehors, sans plus de façons, par la fenêtre qu'elle ferma. Qu'un moineau entre ou sorte, en de telles circonstances, personne n'y prend garde. Le dernier ami du petit Pierre passa inaperçu. Du haut de son toit de chaume, malgré les charmes de sa liberté nouvelle, il dut songer, à supposer que les moineaux songent, à l'étrangeté de sa situation, et peut-être à l'ingratitude des hommes. Il vit en tout cas des choses qu'il n'avait jamais vues en sa vie de moineau. Les cloches du village sonnèrent, le prêtre, en surplis blanc, vint sur le pas de la porte, beaucoup de monde s'empressa autour de la maisonnette, on emporta petit Pierre, dans une longue boîte de bois, sous un drap, vers l'église. Nous ne saurons jamais ce que le moineau pensa de tout cela, mais, par ce qu'il fit, en cette occurrence, nous devons croire qu'il ne demeura pas indifférent.

Quand la messe fut dite à l'église, les cloches, qui s'étaient tues, recommencèrent de sonner, et l'assistance, derrière la croix, mena le pauvre petit mort au cimetière. Les funérailles sont très simples au village. Il y avait un trou dans la terre, pas très grand, et tout près, sur un monticule de terre fraîchement remuée, le fossoyeur avait planté sa bêche. Le cercueil fut descendu ; le prêtre l'aspergea d'eau bénite ;

un à un tous les spectateurs vinrent voir au fond de la fosse la longue boîte de bois. Tandis que le père de petit Pierre s'attardait devant le trou béant, un oiseau perché sur la bêche faisait entendre comme un petit cri d'effarement.

— Tiens, fit un voisin qui s'efforçait d'entraîner le pauvre père, tiens, je crois, ma foi, que c'est le moineau de petit Pierre.

— Il faudrait le reprendre, murmura d'une voix émue le père.

Le moineau perché sur la bêche, proche de la fosse de l'enfant, se laissa prendre. On me l'a montré, l'autre semaine, dans la maison désolée, le bon moineau. Il est demeuré là, comme un peu de joie, au milieu de beaucoup de douleur. Le soir, il dort à l'ancien perchoir, et le chat, qui paraît avoir signé une longue trêve avec lui, le laisse aller et venir en paix dans le logis.

La Revanche de l'office

(Conte de Noël)

« Et exaltavit humiles »

(*Le Magnificat.*)

M. le baron de Faifeux, vieux beau sentimental et ironique, le monocle solidement vissé devant l'œil gauche (la meilleure de ses deux fenêtres, suivant sa pittoresque expression), fixait tour à tour, tel un général attentif à une revue, les vingt ou trente garçonnets et fillettes évoluant, intéressés et joyeux autour de l'arbre de Noël étoilé de lumières et garni de jouets. Il ne s'était pas aperçu que nous suivions tous, des yeux, son manège avec une attention mêlée d'impertinence, tandis qu'il poursuivait la minutieuse inspection de ce délicieux « bataillon des roses, des bleus, et des blancs » selon le mot d'une spectatrice. Quand il eut longuement satisfait sa curiosité, le baron retira son monocle, et s'adressant à la maîtresse de maison, qui souriait de la scène, dit d'un ton grave :

— Je crois qu' « Il n'y est pas ». Au réveillon de Mme de Thieulet « Il y était ».

Les paroles du baron nous intriguèrent beaucoup. Ces simples mots « Le réveillon de Mme de Thieulet » piquèrent notre attention, tel le titre d'un roman dont on nous aurait dit grand bien. M. de Faifeux fut invité à donner quelques éclaircissements. Il s'exécuta de bonne grâce et voici l'histoire qu'il nous conta, ce soir, devant la bûche flambante, lorsque les lumières de l'Arbre de Noël se furent éteintes et

que les jouets distribués aux garçonnets et aux fillettes eurent été emportés parmi les babils et les rires.

« Mme de Thieulet, dont Dieu ait l'âme, commença le baron, nous invitait, chaque année, à réveillonner dans ce vieil hôtel de l'avenue Godefroid, que la pioche vient d'abattre, le mois dernier et vis-à-vis duquel nous avons tous passé, cent ou deux cents fois l'an, au moins. Mme de Thieulet, que vous connaissez peut-être de réputation, avait du bien au soleil et s'entendait à le faire reluire, je veux dire qu'elle recevait, comme on reçoit en cette maison où nous sommes, grandement, ses amis d'abord et les pauvres ensuite, ceux-ci emportant les restes de ceux-là, et je vous jure que ces restes ne manquaient pas d'une certaine munificence. Cette noble femme, qui avait, un peu comme saint Vincent de Paul, auquel les de Thieulet étaient apparentés, si je me rappelle bien, le génie de la charité, était l'inventeur de deux ou trois modes de faire le bien qu'on portera longtemps encore. C'est elle qui imagina, la première, de réunir près de l'arbre de Noël, autour duquel on n'avait vu encore que des heureux, les déshérités de la fortune, sinon du sourire. C'est à l'un de ces réveillons, le dernier de Madame de Thieulet (car nous eûmes la douleur de la perdre quelques mois plus tard) que se passa l'événement extraordinaire auquel je faisais allusion tout à l'heure.

J'étais arrivé ce soir-là, chez notre aimable hôtesse, à huit heures précises, avec cette ponctualité un peu militaire qu'elle affectionnait, et que je ne blâme point, tant s'en faut. M. Victor Hugo, qui déclare quelque part, ne vouloir

Habiter la cité des vivants,

Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants

Fasse toujours vivante et folle,

eût été charmé, plus que moi-même, en mettant le pied dans le vestibule de l'hôtel. C'était plus qu'une rumeur, presque un tumulte. La demeure semblait envahie.... Le hall, avec ses sapins verts constellés de feux et de jouets, avait été transformé en l'un de ces bois de féerie tels qu'en imaginent les directeurs de théâtre. Nous passâmes une heure fort divertissante à repousser, à force de cadeaux, de friandises et de chatteries de tout genre, ce que je me permis d'appeler irrévérencieusement une invasion de barbares charmants. Enfin nous demeurâmes seuls, maîtres du terrain, et les salons reprirent leur aspect accoutumé des grands soirs, mi-familial et mi-solennel. Jusque onze heures, il ne se passa rien d'insolite. A cette heure, un des hôtes ayant pris discrètement congé de la société, et passant au vestiaire, ne fut pas médiocre-

ment surpris de trouver, endormi sur sa pelisse de fourrure, et la menotte retenant encore je ne sais quel jouet, un enfant de trois ou quatre ans. La nouvelle de ce plaisant incident nous fit tous accourir en cet endroit. C'était un enfant pareil à celui que Raphaël mit dans cette toile du Salon Carré du Louvre, que vous connaissez tous. Deux ou trois d'entre nous en présentèrent en même temps l'observation. Je connais peu de spectacles aussi exquis que le sommeil de l'enfance. Cela rappelle ce qui existe de plus frais parmi les matins du printemps : le parfum d'une rose montant de la rosée de la nuit vers le soleil. Nous nous penchâmes vers cet enfant endormi comme si tous nous eussions été des poètes. Quel magnifique enfant ! Ce fut le cri général. Mme de Thieulet, en l'âme de laquelle toute poésie se muait aussitôt en affectueuse tendresse, s'inquiéta sur le sort de l'enfant. Il fallait l'emporter tout de suite, disait-elle, chaudement, sans l'éveiller, à l'asile d'où il était venu tantôt, avec les autres orphelins. Personne, parmi nous, ne s'arrêta à cette réflexion de sens commun : que la présence de ce petit être endormi, à cette heure-ci, minuit étant proche, tenait du prodige. En ce même moment, à l'asile, tous les petits, rentrés depuis deux ou trois heures avec les bonnes sœurs, étaient très certainement dans leurs couchettes et l'absence de l'un d'eux eût été signalée déjà à l'hôtel de l'avenue Godefroid.

Nous rentrâmes au salon, abandonnant le petit à la sollicitude des gens de Mme de Thieulet, et la conversation interrompue par ce minime incident, reprit, autour du foyer, son cours capricieux. Nous n'y pensions plus du tout, à cet enfant, lorsque, sur le coup de minuit, la porte du salon s'entr'ouvrit brusquement. Les gens de service à l'hôtel, hors d'eux-mêmes (et jamais expression ne me parut plus conforme à la réalité), étaient là, sur le pas, affairés, inquiets, avec des mines étranges, tremblants, balbutiants, ne trouvant, pour exprimer le désordre de leurs esprits, que des phrases sans suite, des paroles sans signification. »

A cet endroit de son récit, que M. le baron de Faifeux marqua d'une pause presque solennelle, aucun de nous ne risqua une interrogation. Nous écoutions dans un silence religieux.

« Savez-vous, continua-t-il, après avoir repris haleine, quel était cet enfant ? »

— L'Enfant Jésus, hasarda d'une voix peu convaincue Mlle Desrieux.

Le conteur prit son monocle, en arma son regard, et toisant l'audacieuse qui se permettait d'interrompre :

— Lui-même, mademoiselle. Lui-même.

Et le baron était si recueilli, en prononçant ce « Lui-même », que personne n'osa sourire. Il poursuivit :

« Pendant qu'on dépêchait à l'asile, pour information, un valet de chambre, l'enfant endormi s'était, selon le mot de la vieille domestique, que Mme Thieulet avait depuis trente ou quarante ans à son service, comme fondu, entouré de la domesticité de l'hôtel, en plein office. Tous les yeux s'étaient alors soudainement ouverts, comme à Emmaüs (rappelez-vous le récit de l'Évangile), et le cri unanime de ces humbles avait appelé le disparu de son nom éternel.

Aussi longtemps que je vivrai, parla le baron, après une nouvelle pause, je verrai Mme de Thieulet droite et pâle, la tête tournée vers l'entrée du salon où se tenaient ses gens, la main tremblante appuyée au dossier de son fauteuil, et je l'entendrai nous disant d'une voix qui sortait de plus profond que de ses lèvres :

— Nous l'avons tous vu, eux seuls l'ont reconnu.

Et elle ajouta, elle qui n'était point pédante cependant, en latin encore :

— « Et exaltavit humiles ».

Je me permis de traduire :

— C'est la revanche de l'office.»

A notre demande, M. le baron ajouta qu'ils furent, en tout, trente-sept ce soir-là, à voir ce qu'ils avaient vu, et qu'à l'asile pas un enfant ne manquait cette nuit-là.

Frits

— Cette chère Flavie!

— Cette chère Florence!

— Quelle heureuse surprise!

— Et la santé?

— Pas mal, chère, et vous?

— Fort bien, comme vous voyez.

— Ce sera à la fortune du pot.

— Bien entendu. Entre amies, est-ce qu'on se gêne?

— Mais débarrassez-vous, je vous prie.

— Devinez ce que je vous apporte là.

— Du miel?

— Non.

— Des pommes?

— Pas encore.

— Je ne devine pas.

— Des poissons rouges, ma chère!

— Des poissons rouges! On n'en trouve pas ici et je rêve

depuis longtemps d'en posséder dans mon aquarium.

Mademoiselle Flavie ôta son châle, dénoua les brides de son chapeau et enleva ses mitaines, pendant que son amie hélait sa bonne par l'entrebaillement de la porte.

— Adèle, Adèle.

Adèle apparut.

— Vous mettrez une assiette de plus, Mademoiselle me fait l'heureuse surprise de venir prendre la soupe avec moi.

Adèle, qui appréciait mieux que n'importe qui, la parcimonie de sa maîtresse, se montra visiblement étonnée de l'arrivée inattendue de cet importun convive.

C'est à peine si l'office aurait pu suffire à l'appétit modeste de Mlle Florence et au sien, et voici que le hasard amenait une troisième bouche ! La pauvre fille hésita quelques secondes sur le seuil de la salle à manger. A manger ! Quelle ironie ! Et l'on était un vendredi. Heureusement la nouvelle arrivée lui sembla munie. Elle avait déposé au pied de sa chaise un panier qui, vraisemblablement, contenait quelque chose, des victuailles peut-être ? Adèle se raccrocha à ce panier comme le naufragé à une bouée de sauvetage.

— Ma fille, dit à ce moment l'intempestive Mlle Flavie, vous aurez bien soin de ceci, n'est-ce pas. C'est du poisson ! Et vivant encore !

Du poisson ! Adèle entrevoit le salut.

D'admirables carassins dorés barbotaient dans le panier de fer-blanc, empli aux trois quarts d'eau et d'herbages associés, afin de faciliter leur transport.

— De si beaux poissons, pensa Adèle, rentrée dans sa cuisine ! C'est presque un crime de manger cela ! Il n'y a que les gens riches pour faire de ces folies !

Les deux demoiselles s'assirent à la fenêtre, l'une en face de l'autre, et causèrent en s'observant mutuellement de derrière leurs lunettes.

Comme elle a vieilli, se dit à part soi Mlle Florence, en regardant son amie qu'elle venait de déclarer rajeunie. Comme elle a vieilli. Sa moustache, jadis poivre et sel, est presque toute blanche.

Elle baisse, réfléchit à son tour Mlle Flavie, tandis qu'elle accablait Mlle Florence de compliments flatteurs. Il est visible qu'elle se teint les cheveux et que tout ce noir est factice.

Au cours de la conversation, le nez de Mlle Flavie s'était orienté plusieurs fois dans la direction de la cuisine. Elle semblait pressentir le menu et d'avance, comme elle était un peu gourmande, elle s'affligeait de sa modestie excessive.

— Vous savez, ma chère, avait déclaré Mlle Florence, qu'en province, dans une petite ville comme la nôtre, on ne

trouve pas ce qu'on veut, le vendredi surtout. A moins qu'Adèle ne nous réserve quelque surprise, vous ne dinerez pas aujourd'hui chez Lucullus. Si encore vous m'aviez prévenue.. Nous vivons si modestement, nous autres ! Ma santé ne me permet pas le moindre extra.

L'heure du dîner approchait. A ce moment une odeur pénétra dans la salle à manger... odeur si puissante, si pénétrante que Mlle Florence en tressauta sur sa chaise.

— Vous permettez, n'est-ce pas, chère, dit-elle à son amie, que j'aille jusqu'à la cuisine. Rien ne vaut, en ceci comme en tant d'autres choses, le coup d'œil du maître.

La bonne demoiselle n'eut pas fait deux pas dans la cuisine, qu'elle faillit tomber à la renverse. Mlle Flavie l'entendit se lamenter à haute voix, et bientôt rentrer à la salle à manger la figure bouleversée, les bras au ciel, murmurant une suite de paroles incohérentes.

— Ah ! chère, c'est un crime, un vrai crime, une honte, une abomination ! On n'a pas idée de ces choses-là ! Cette fille me tuera ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu. Je vivrais cent ans que je n'oublierai jamais ce spectacle. Elle les a cuits, ma chère, elle les a cuits !

Mlle Flavie se dressa devant sa chaise, interrogative, et demanda :

— Les poissons rouges ?

— Frits ! Adèle les a frits ! comme une vulgaire friture.

Petite Sainte

J'ai connu, il y a de cela une quinzaine d'années, un vieux prêtre qui, malgré un très long ministère, plus d'un demi siècle, et la fréquentation journalière de toutes les misères humaines, avait gardé une âme simple et naïve, et que le spectacle du mal étonnait comme une surprise. La bonté faisait partie de son Credo. Il concluait toujours à la miséricorde. C'était de lui, qu'il eût été vrai de dire, que plus une âme est tendre et ouverte à la divine espérance, plus elle trouve dans autrui, quelque souillé qu'il soit, des motifs d'amour.

Je l'ai vu, un jour, dans le ravissement pour un sujet qui eût indigné tout autre que lui. Un mauvais garnement avait réussi à lui emprunter une vieille montre : une curiosité, en même temps qu'un très ancien bijou de famille, que le misérable s'était empressé d'aller vendre aussitôt chez un antiquaire. A quelques jours de là le brave abbé avait aperçu sa

montre à la vitrine du braconteur, et il ne se tenait pas de joie d'avoir eu la bonne fortune de racheter l'objet qui lui avait été volé. « Quelle chance ! » s'écriait-il, le visage rayonnant de bonheur. « Quelle chance ! »

Comme j'étais en visite chez lui, un soir, son bréviaire, un vieux livre fatigué, s'échappa de ses mains tremblantes et s'éparpilla sur le sol. Je m'empressai de ramasser ces feuilles et de les remettre en place, ce qui n'était pas commode. Il me regardait faire en murmurant :

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Cependant je serais ravi de m'en servir encore. Si vous pouviez seulement réunir les pages.

Un grand nombre de très vieilles images, intercalées un peu partout, servaient de signets et compliquaient mon travail de patience.

— Oh, les images ! je n'y tiens pas beaucoup, affirmait-il.

Et en même temps, il les attirait à lui, sous la clarté de la lampe, pour essayer de s'y retrouver.

— Celle-ci, c'est différent, dit-il, c'est un vieux souvenir. Passe encore pour les autres. Mais celle-ci !

Je le vis qui portait le frêle morceau de papier jauni à hauteur de ses yeux, et le redescendait vers sa poitrine, ainsi qu'il eût fait d'une relique.

— Ceci, et il était devenu grave, me rappelle une sainte, une petite sainte.

Et il me conta, sans luxe de style, mais d'un ton où se devinait une joie intérieure, la simple histoire que ressuscitait, dans ses souvenirs, cette pauvre image usée.

Un matin, comme je redescendais de l'autel, après avoir distribué la sainte Eucharistie aux fidèles, assez nombreux ce jour-là, je fus frappé de l'attitude de recueillement extraordinaire d'une fillette agenouillée au banc de communion. Chacun avait regagné sa chaise selon la coutume. Elle seule s'obstinait à demeurer où elle était, insoucieuse de tout ; et elle ne remuait pas plus que les statues sur leurs piédestaux. Je me demandais même si, par mégarde, je ne l'avais pas oubliée. Plusieurs fois, je passai et repassai près d'elle, sans parvenir à distraire son attention de la prière ou de l'extase dans laquelle l'enfant semblait comme plongée corps et âme. Insensiblement l'église s'était faite déserte. Un à un, les fidèles avaient quitté le sanctuaire. L'enfant était seule. Je touchai son épaule de la main. Elle sortit de son rêve et se leva. Ce fut seulement, à la voir debout, que je m'aperçus de son extrême jeunesse, et en même temps de son indigence. Elle ne devait pas avoir douze ans, et elle était mise pauvrement.

— Vous connaissez votre catéchisme ?

— Oui, monsieur le curé.

Je l'interrogeai, et lui posai les questions habituelles sur le sacrement qu'elle venait de recevoir. Elle répondit à la perfection .

— Quand avez-vous fait votre première communion ?

Elle n'eut pas un instant d'hésitation, elle ne se troubla pas. Son regard était limpide et ses paroles claires comme de l'eau de source.

— Maintenant, monsieur le curé, aujourd'hui même.

J'étais évidemment plus ému qu'elle-même, et les questions se pressaient sur mes lèvres.

Alors, disjoignant les mains qu'elle avait gardées jointes encore pour la prière, elle me désigna du doigt une statue érigée à l'entrée du sanctuaire, et lut tout haut le texte que vous devinez :

— « Laissez venir à moi les petits enfants. »

L'église close, j'allai en hâte trouver mes chefs ecclésiastiques. J'exposai le cas. Je dis l'âge de l'enfant, huit ans, et son nom qui doit être au dos de cette image... Voyez plutôt.

J'essayai de lire. Mais l'image était ancienne. Le texte, en suite d'une longue usure entre les pages du bréviaire, était devenu illisible. Tout ce que je pus déchiffrer c'est que celle dont parlait le souvenir était morte à dix ans, et que le pieux auteur de l'épithaphe s'était souvenu d'un verset de la Sagesse :

« Elle est agréable à Dieu ; à cause de cela il s'est empressé de la retirer de la vie. Elle a été enlevée de ce monde, afin que la malice ne changeât point son esprit, ou que l'illusion ne décût son âme. »

Mon ami, le bon prêtre aux cheveux blancs, eut beau approcher l'image de la lampe, évoquer le passé en se touchant le front de la main : le nom effacé ne réapparut ni sur le papier jauni ni sur ses lèvres.

— Dieu seul le sait ! acheva-t-il, tandis que je classais les pages usées de son bréviaire.

Gélasse

Pendant un long demi-siècle, les villageois, obligés, par leur travail, de passer par le chemin qui abrégait la distance entre la grand'route et la forêt, atténuèrent le bruit de leurs pas ou l'éclat de leur parole. Seule, de tout le village peut-être, posée sous un gros tilleul, juste à l'entrée de ce

chemin pittoresquement nommé « la Mousse » à cause de son décor de mousse, la Vierge séculaire, que les paysans saluaient d'un coup de casquette et les bonnes femmes d'un signe de croix, n'avait pas tremblé au nom redouté de Gélasse. Depuis des années pourtant, les rares passants de la Moussue osaient jeter un regard à la dérobée au travers de certain massif de verdure d'où émergeait un toit de chaume, en se disant tout haut : C'est là !

C'est là, en effet, au milieu d'une éclaircie déjà ancienne de la grande forêt environnante, que le rude braconnier Gélasse achève une existence aventureuse. L'homme a bien choisi sa demeure. Le cadre est digne du portrait. Vue de la grand'route et de loin, nonobstant sa riante ceinture de sureaux en fleurs, la maison couverte de paille noircie et comme empanachée vers les quatre coins par des sapins hauts et sombres a l'aspect d'un catafalque caché dans la feuillée. Du chemin moussu, l'impression n'est guère plus rassurante. Les volets branlants, des plâtras aux couleurs éteintes, la porte usée, la toiture ruinée causent une impression d'abandon, de douleur et de crime, augmentée encore, s'il se peut, par le désordre qui règne alentour, invraisemblables réduits, amoncellements de vieilles souches, de branches mortes, de troncs vermoulus ou pourris.

Quand Gélasse apparaît, dans le cadre de sa porte coupée en deux à la mode paysanne et ouverte par le dessus, à hauteur d'appui, le tableau devient d'un réalisme douloureux.

Qui se douterait, à l'apparition grise de ce vieillard décrépité, que cet homme, incapable aujourd'hui d'élever son fusil à hauteur de sa poitrine, était, il y a dix ans à peine, la terreur de la contrée. Tout le monde redouta le braconnier pendant cinquante ans et davantage. Il fut la terreur des hommes et des bêtes. Il ne se tirait pas un coup de feu au village, il ne retentissait pas un cri d'animal frappé à mort, sans qu'on pensât tout bas : c'est Gélasse. Quand le terrible maraudeur passait par les halliers ou le long des haies, les petits oiseaux apeurés se taisaient subitement sur les branches. Il reposait au cimetière une douzaine d'hommes dont on avait dit, plus bas encore, mais sans preuves sûres : c'est Gélasse ! Le lion était devenu vieux. Il avait près de quatre-vingts ans. Le vide s'était fait autour de lui et en lui-même. Sa femme dormait du grand sommeil, ses enfants étaient partis au loin. Ses mains tremblaient, ses pieds étaient lents ; lui, qui distinguait dans le vent tous les murmures de la forêt, était devenu presque sourd ; ses yeux, autrefois perçants, s'étaient voilés peu à peu d'une sorte de brouillard qui s'épaississait chaque jour.

Quand Gélasse, appuyé sur deux cannes, remontait par

hasard jusqu'à la grand'route, les gamins du village, « devenus forts par sa faiblesse », lui jetaient des pierres, et le sinistre vieillard, chassé par les cailloux et les rires des écoliers (dont il avait peut-être tué les pères), redescendait, sans se plaindre de cette volte-face de la destinée, vers son misérable toit. La Moussue semblait longue alors, à l'ancien coureur de la plaine et des bois.

Une après-midi de mai, à la nuit tombante, tandis que le rossignol s'essayait à chanter dans le gros tilleul de la Vierge, monsieur le curé, en surplis, précédé d'un enfant de chœur agitant une sonnette, s'engagea dans le chemin des mousses. La nouvelle courut aussitôt par tout le village. Sur les pas des portes, on tint des propos peu charitables :

- Cette fois, paraît que ça y est !
- Ce n'est pas trop tôt !
- Bon voyage !
- Le diable n'en voudra pas !

Le lendemain, qui était un dimanche, quand monsieur le curé, avant son prône, recommanda, selon la coutume chrétienne : « Gélasse, administré des sacrements de notre Mère la Sainte Eglise », il y eut, dans le fond de l'église, comme une rumeur montante de surprise et d'indignation. Alors, de sa voix tranquille, l'homme de Dieu raconta brièvement, avec des mots simples, sans étonnements, la conversion du vieux braconnier.

« Mes chers paroissiens, parla le Bon Pasteur, vous connaissez tous la fin de ce larron crucifié sur le Calvaire en même temps que Notre-Seigneur, et auquel fut dite cette parole, que jamais un homme n'entendit depuis : Aujourd'hui vous serez avec moi en Paradis. Or, vous ne savez pas, ni moi non plus, ce qu'avait fait cet homme pour mériter le supplice de la croix. L'histoire sainte est muette sur ce point, mais il nous est permis de penser, que celui que nous nommons aujourd'hui le bon larron en avait fait au moins autant que ce pauvre Gélasse, qui s'est fort bien confessé et, mourant, vous prie par mon intermédiaire, de lui pardonner tout le mal qu'il vous a fait à vous ou à vos pères. Aucun d'entre vous ne s'est jamais indigné de ce que Notre Seigneur eût promis le paradis à un larron couvert vraisemblablement d'une infinité de crimes ; la conversion de ce pécheur-ci doit plutôt vous réjouir que vous surprendre. D'ailleurs, prenez-en votre parti, Gélasse, s'il n'est mort à l'heure où je vous dis ces choses, est sous la protection de la Sainte Vierge elle-même ».

Tandis que monsieur le curé prononçait ces paroles, on entendait, tant le silence était profond, un papillon heurter de

ses ailes, le vitrail d'une fenêtre.

« Depuis hier soir, poursuivit le prêtre, je connais la vie de Gélasse comme je connais la mienne et je suis même autorisé formellement à vous la raconter... Le moribond a demandé comme pénitence, que le récit de ses fautes fut rendu public. Je ne pense pas que cette confession soit utile à votre salut, mais le secret de la conversion du pécheur vous intéressera sûrement et sera profitable à vos âmes.

« Hier midi, comme Gélasse s'en allait, par la Moussue trop fraîche, prendre un peu de bon soleil au bord de la grand'route, appuyé à droite et à gauche sur une canne, il heurta si malencontreusement contre une racine qui affleurerait au bord de son chemin, qu'il tomba sur le sol de tout son long, perdant du coup les deux bâtons qui lui servaient d'appui et que la violence du choc avait lancés au loin, hors de portée de sa main. Le pauvre homme demeura un instant étourdi, mais la douleur le rappela bien vite au sentiment de la triste réalité. Il lui fut impossible de se relever. Il était seul et il ne passe pas beaucoup de monde par la Moussue ! Cependant Gélasse entendit quelqu'un s'approcher. C'était une femme. Sans qu'il eût seulement à élever la voix, cette charitable personne ramassa les deux bâtons, les mit aux mains du malheureux, l'aida à se soulever ; elle poussa même la bonté d'âme jusqu'à reconduire Gélasse au seuil de sa maison.

Gélasse, qui n'avait pas une grande habitude de la charité, ne put s'empêcher de dire à mi-voix : que c'était la première fois que les hommes lui faisaient quelque bien. Se ravisant ensuite, il demanda :

— Où habitez-vous, la femme ?

— Ici tout près, lui fut-il répondu.

— Personne n'habite ici près, repartit brusquement Gélasse, hors moi.

— J'habite là-bas, sous le grand tilleul, poursuivit la voix.

— Sous le tilleul ! exclama ironiquement Gélasse, il n'habite personne ; et je m'y connais ; je suis du village et vous ?

— Moi aussi !

— Votre nom, alors ?

— Vous m'avez connu quand vous étiez petit.

— Il y a trop longtemps de cela ! Je ne me rappelle plus !

— Vous rappelez-vous, Gélasse, l'homme tué d'un coup de fusil, sous le grand tilleul et auquel, mourant, vous avez donné un verre d'eau ?

Un éclair passa devant les yeux de Gélasse.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-il.

Mais il ne vit plus personne devant lui.

Eh bien, mes chers paroissiens, la femme qui habite sous le grand tilleul et qui aida hier Gélasse à rentrer chez lui n'est autre que la Sainte Vierge en personne. Il n'y a pas de doute : personne qu'elle, en ce monde, m'a déclaré le braconnier mourant, n'a pu le voir donner un verre d'eau, sous le tilleul, à l'homme qu'il venait de tuer, crime qui n'eut pas de témoin et pour lequel le malheureux ne fut jamais inquiété ; et personne non plus qu'Elle, le suprême Refuge des pécheurs, puisque Gélasse vit tout seul et que personne de vous ne l'a vu tomber dans le chemin, n'a pu venir hier, au crépuscule, me mander au presbytère pour les derniers sacrements. Voilà, mes frères, tout le secret de la conversion de Gélasse. Puisque c'est la fin de la vie qui en établit tout le prix, et qu'il y aura, selon la parole de l'Évangile, plus de joie au Ciel de la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix neuf justes, vous me dispenserez sûrement de vous lire le nom des onze personnes de cette paroisse, inscrites sur cette liste, et mortes violemment de par la faute de Gélasse, onze fois meurtrier en l'espace de cinquante ans et depuis hier repentant. »

Au milieu du silence qui planait sur les corps et sur les âmes, monsieur le curé récita le psaume de la miséricorde Des oiseaux ; et surtout des pinsons. C'est la coutume, ici, et du pardon.

Le Pinson

Au dehors, le crépuscule a tout voilé de son crêpe de brouillard. La lampe est allumée. La porte close. Parmi les enfants bruyants a couru la bonne nouvelle :

— Maman va conter une histoire !

Une histoire ! C'est la suprême ressource, c'est la prime à la sagesse, et au silence.

La mère s'est assise, le plus jeune sur ses genoux, contre son cœur. Près d'elle, deux petits sont accoudés à la table. L'aînée, une fillette, toute mince est perdue au fond du grand fauteuil vide de son père, où elle ne tient pas plus de place qu'une barque dans un golfe.

— Il y avait une fois un pinson...

Les petites bouches s'ouvrent pour boire les paroles que s'apprête à verser le conteur.

— Je vous ai montré hier, à la promenade, trois cages toutes étroites, près d'une fenêtre. Et vous m'avez demandé ce qu'on mettait dans ces cages grosses à peine comme le poing.

dans ce pays, d'enfermer les pinsons dans des cages minuscules. Ceux qui mettent ces oiseaux chanteurs dans ces prisons, où il fait noir comme dans une cave, prétendent que les pinsons y chantent mieux, parce qu'ils n'ont pas autre chose à faire que de chanter. C'est une erreur, et un mensonge. C'est comme si je vous mettais au fond d'un trou noir pour vous faire rire davantage.

— Moi, je ne rirais plus, fit un des petits.

— Je pleurerais toutes les larmes de mon corps, accentua la fillette perdue dans le fauteuil.

— Il y avait une fois, repartit la mère, un pinson qui chantait merveilleusement, quoiqu'il ne fût pas mis dans une de ces affreuses petites cages. J'étais petite alors, comme vous autres. Les passants s'attardaient devant la grille de notre maison pour l'écouter. Des amateurs d'oiseaux disaient, en s'arrêtant devant le bouquet d'arbres d'où partaient ses chansons : « En voilà un qui aurait le premier prix au concours. » Mais le chanteur n'était pas en cage ; il volait en liberté et ne se souciait pas que quelqu'un des passants obtînt, grâce à lui, une médaille au bout d'un ruban. Chaque jour, à la belle saison, les allants et venants causaient de ce pinson qui chantait comme pas un.

Nous avions en ce temps-là, un jardinier nommé Luquet, un brave homme. Luquet était fier de celui qu'il appelait notre pinson, le pinson de notre jardin, comme il disait.

— Il faudrait l'envoyer au concours, murmurait-on autour de lui.

— Si c'était moi, assurait un autre.

— C'est un pinson sauvage, insinuait un troisième, et, malgré cela, j'en donnerais cinq francs comme un sou.

D'autres offraient davantage encore.

Luquet, qui avait souri, lorsqu'on lui offrait cinq francs de l'oiseau, devint grave le jour où, au lieu de lui proposer de l'argent, on lui proposa de l'or. Des pinsons, il y en avait aux quatre coins du jardin ; un de plus ou de moins, ce n'était pas une affaire ! Et puis vingt francs, pour un jardinier, c'est une grosse somme. Luquet tendit un trébuchet. Mais les oiseaux, et surtout les pinsons, sont plus malins qu'on pense. L'admirable chanteur résista longtemps aux embûches qu'on lui tendait. Un jour de gourmandise cependant, il fut pris.

Les enfants qui écoutaient l'histoire retinrent leur haleine, anxieux de ce qui allait suivre.

— Que pensez-vous qu'il advint, poursuivit le conteur ? On mit le pinson de Luquet dans une toute petite cage, du genre de celles que vous avez vues hier. Au lieu d'avoir l'espace et les arbres pour voler, s'ébattre et chanter, il eut

une prison de bois, près d'une fenêtre, contre un vilain mur.

Tous les amateurs du village se réunirent devant la cage où était enfermé le pinson acheté un louis à Luquet, se demandant ce qui allait arriver.

Ce qui arriva? Le pinson commença par se taire obstinément. Impossible d'en tirer une note, pas même un battement d'aile, un petit cri. Il demeurait immobile et muet sur le bâton qui lui tenait lieu de branche.

— Ton pinson, disaient les amateurs désappointés, ne chantera jamais plus. Il est fini.

Ce fut en vain qu'on lui donna, comme camarades de solitude, ou plutôt comme voisins d'esclavage, d'autres pinsons accoutumés en cage; l'oiseau refusait d'ent'ouvrir le bec, à peine touchait-il aux graines dont sa cage surabondait.

Cependant l'époque du grand concours de pinsons approchait. Le pinson de Luquet fut envoyé tout de même, par son maître, pour lutter avec ses frères en chansons. Quand il se sentit là, au milieu de ses concurrents, et que ceux-ci commencèrent à faire valoir la force de leur voix et la beauté de leur musique, il se prit à chanter mieux que tous les autres.

— Il aura le prix, disait-on, autour de lui.

— C'est extraordinaire, exclamaient quelques-uns!

— Qui l'aurait cru! affirmait un autre.

Un murmure d'admiration accompagnait en sourdine les trilles de l'oiseau. On n'avait jamais entendu cela. On n'écoutait plus les pauvres petites notes données par ses concurrents. Il chantait d'une voix claire, vibrante et forte.

Son maître souriait, sûr du triomphe, quand tout à coup, brusquement, l'oiseau cessa de chanter. On entendit dans la petite cage obscure un bruit de plumes froissées. Le pinson était mort. Il s'était tué à force de chanter.

Le conteur s'arrêta à cet endroit de son récit, mais comme les petites bouches demeuraient béantes d'attention, attentives encore à cette histoire qui leur semblait sans doute inachevée, le conteur ajouta :

— Le bon Dieu a créé les oiseaux pour qu'ils réjouissent de leurs chansons tous les hommes, les pauvres aussi bien que les riches : il leur a donné des ailes afin qu'ils puissent aller partout où un peu de leur joie est nécessaire : sur les branches, dans les bois, dans les champs, dans les jardins. N'enfermez jamais les oiseaux du bon Dieu dans les vilaines cages des hommes. Cela doit faire de la peine au bon Dieu de voir que nous faisons le contraire de ce qu'il a fait.



Les Apporteurs

J'éprouve un rare plaisir dans la rencontre des créatures exceptionnelles, et Charles Maivre me faisait éprouver cette joie, d'essence particulière, que donne à l'observateur une âme différente des autres.

Maivre n'avait pas été formé, comme tout le monde, par les écoles ou par les livres, mais par la vie. Il n'avait ni diplômes, ni lettres; ce n'était ni un savant, ni un lettré, mais il avait beaucoup vu. Ses yeux aigus avaient fouillé l'homme à fond; et il avait rapporté, de cette exploration aux pôles de l'humanité, une psychologie naturelle et spontanée faite de moelle substantifique, comme dit, je crois, Rabelais.

Je m'éternisais avec délice à son chevet, avec la complicité d'un des deux ou trois fauteuils, dignes de ce nom, rencontrés au cours de ma carrière médicale. (Car, reconnaissons-le en passant, il n'y a pas un ébéniste, par siècle, capable seulement de fabriquer un bon fauteuil, et il y faut le génie de ce grand sculpteur qui, pour réaliser le siège idéal, faisait asseoir son ami dans du plâtre).

Maivre avait fait une rapide fortune dans la grande industrie. Il avait, lui, dompté ce monstre dévorateur, l'argent, sans se laisser dévorer, et il faisait, du vil métal, le plus noble usage. Il y a de l'or conquis par lui à la base ou au faite de toutes nos œuvres. Il avait, phénomène assez rare, au fond de lui-même, sinon le mépris de l'argent, au moins l'absolu détachement.

Atteint d'une affection cardiaque, que chaque année aggravait, il passait les trois quarts de sa journée immobile, à lire, à penser, à écouter. Il écoutait comme personne. Tout bruit s'éteignait en lui, et il gardait du silence autour de son âme.

Il y avait des années qu'il s'était senti atteint aux sources même de la vie, et qu'il périssait par le cœur comme meurent les chênes.

— En somme, disais-je, ce soir, s'il nous fallait à tout prix choisir nous-mêmes, dans la pathologie, la maladie dont nous dussions mourir, n'eussions-nous pas choisi celle-là?

— Heureux alors le condamné à mort, auquel on laisse le choix du supplice, rispostait Maivre ironique.

— Non pas. Mais la bonne maladie, c'est sans doute celle qui vient comme une amie, sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit, la maladie qui marche d'un pas feutré, qui va doucement....

— Insidieusement, comme vous dites vous autres.

— Insidieusement, soit!

Le vieillard eut un sourire indéfinissable.

— Sournoisement! Il paraît que les affections cardiaques naissent ainsi. Chez moi, c'est venu tout d'un coup, le 1^{er} janvier 1871.

Je dus avoir un léger mouvement de surprise, car mon fauteuil craqua. Le 1^{er} janvier 1871! J'inscrivis cette date dans ma mémoire. Allais-je connaître le secret, la légende?

A croire les anciens, ceux qui avaient vu sortir de terre la maison désormais célèbre dans les fastes du négoce, il y avait du mystère à l'origine de cette fortune. On parlait, en termes vagues, qui variaient avec les conteurs, de chance inattendue, de veine inespérée, de trésor découvert. Les gens bien renseignés acceptaient cette version, qu'ils appuyaient, sans pouvoir préciser, sur certaines confidences échappées à des gens de loi, la justice ayant été mêlée à ces commencements. Ceux qui ne savaient rien avaient créé aux Maivre une légende merveilleuse.

Allais-je savoir la vérité, le fin du fin. Je laissai parler le vieux Maivre.

— Vous êtes un croyant, n'est-ce pas, docteur, comme je le suis moi-même, un croyant tout d'une pièce, à fond d'âme, car si nous ne l'étions pas, vous et moi, ce ne serait pas la peine de conter cette histoire invraisemblable, qui n'a pas de sens hors du divin, et il vaudrait mieux que nous allions nous coucher...

Bourdaloue, dans un sermon sur la richesse, que j'ai là, sur ma table, et que je sais presque par cœur, tant je l'ai lu et relu, dit à peu près ceci :

« Si vous remontez jusqu'à la source d'où l'opulence est venue, à peine en trouverez-vous où l'on ne découvre, dans l'origine et dans le principe, des choses qui font trembler. »

Il n'y a pas, j'espère, Dieu en soit loué, dans notre fortune une de ces choses qui font trembler, mais il y a une énigme dont j'aurai prochainement la solution puisque mes jours sont comptés.

J'allais ouvrir la bouche pour protester. Maivre m'opposa ce verset du psaume 89 :

« Le nombre de nos années peut atteindre soixante-dix ; il ne va pas, chez les forts, au-delà de quatre-vingts. Le surplus n'est que peine et douleur, et la miséricorde de Dieu vient nous enlever de ce monde. »

En 1870, j'étais encore un très modeste fabricant de tissus. Nous avons, comme beaucoup, subi le contre-coup de la guerre franco-prussienne et pâti des maux qui en sont la

conséquence inévitable. Nous étions ce qu'on appelle ruinés. Le 31 décembre nous devions 25.000 francs, et notre avoir se montait, ah ! il faudrait dire « se descendait » à quelques centaines de francs, autant dire à zéro. Aujourd'hui, deux ou trois millions de plus ou de moins me sembleraient une vétille. En ce temps là, 25.000 francs m'apparaissaient une somme fabuleuse et représentaient un total d'angoisse opprimant. Aide-toi, dit la sagesse des nations, et le ciel t'aidera. Je m'étais adressé sans succès à mes proches, à mes amis, à ceux qui détiennent l'argent. Les banques et les établissements de crédit ne manquaient pas plus alors qu'aujourd'hui ; mais vous savez comme moi qu'on n'obtient de l'argent qu'à condition d'en avoir. Je restai sous ce poids de 25.000 francs, qui me pesait comme un entassement de lourds rochers. C'était donc la faillite, et avec elle la honte, plus dure encore que le besoin. Ma pauvre femme, dont Dieu a l'âme, et moi, nous nous heurtâmes du front et du cœur au mur implacable de l'impuissance.

Je n'ai jamais vu finir et commencer une année avec cette tristesse navrée. J'avais tout fait pour nous aider, nous n'avions plus d'espoir terrestre.

Oh ! cette nuit du 31 décembre ! Nous allâmes nous coucher l'esprit inquiet, le cœur angoissé. Les dernières heures de l'année terrible, nous les passâmes à chercher un sommeil qui ne venait pas nous apporter son apaisement coutumier. Dix heures, onze heures... Une espèce de somnolence commençait à nous atteindre et à mêler nos pensées et nos rêves, nos inquiétudes et les cauchemars des ténèbres, quand, tout-à-coup, ma pauvre femme se dressant sur son lit, tandis que minuit sonnait, me dit :

— Tu n'entends rien ? On dirait du bruit, en bas.

— Des voleurs, fis-je, amèrement. Ah ! ils choisissent bien mal leur heure.

— Je t'assure qu'il y a quelqu'un.

— Il fait du vent. C'est une porte qui bat sans doute. Essaie de dormir, mon amie.

Ma femme se recoucha. Nous demeurâmes silencieux, nous donnant mutuellement l'impression que nous dormions, sans penser à nous souhaiter une bonne année. Il me semblait que ma femme murmurait tout bas une prière. Je pensais à la Providence. Elle était seule à pouvoir nous venir en aide. Je ne vous ai pas dit que nous avions, l'un et l'autre, au pire moment, une foi absolue, aveugle, tenace. Nous nous répétions, pour nous soutenir à cette heure, la parole de l'Évangile : « Si vous aviez la foi, vous diriez à cette montagne, transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. »

Au milieu de mes réflexions, j'entendis à mon tour ce que ma femme appelait du bruit en bas. Ce fut moi, cette fois, qui me dressai sur mon séant pour écouter.

— Tu entends, dit ma femme, tu entends ?

— Oui, j'entends.

Je voulus descendre, ma femme n'y consentit qu'à la condition qu'elle m'accompagnerait.

Nous descendîmes, mon cher docteur. Il y avait vraiment une porte entr'ouverte, ou du moins mal fermée, et il y avait autre chose encore dans notre petite salle à manger, sur la table que nous avons quittée le soir, et que j'ai conservée comme on garde une relique. Tenez elle est là, sous ce tapis de velours. On était venu. Mais ce n'étaient pas des voleurs qui étaient entrés, et dont nous avons entendu les allées et venues, c'étaient, — comment dire cette chose prodigieuse ? car il n'existe pas de mots dans les langues pour qualifier les entrepreneurs de ces divines besognes — c'étaient, si vous me permettez ce maladroît néologisme : des *apporteurs*.

Ecoutez bien ceci : il y avait sur la table, en billets de banque, négligemment jetés, 25.000 francs.

Nous tombâmes à genoux en sanglotant.

Mais, comme tout bonheur se paie par un certain prix de souffrance, quand je me relevai, j'éprouvai, pour la première fois, au cœur, cette angoisse spéciale que je vous ai si souvent décrite et qui est un sûr symptôme.

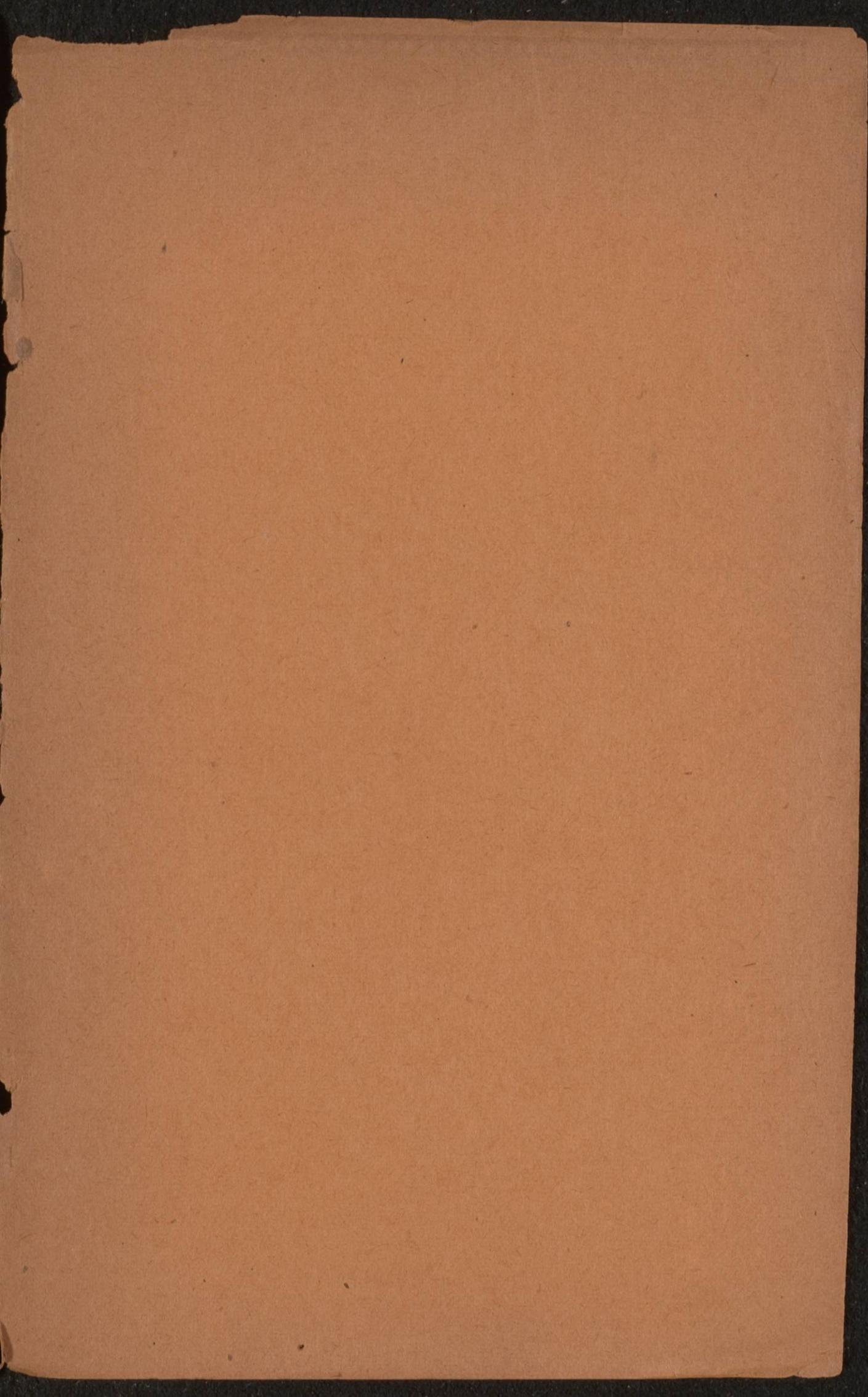
Nous n'avons jamais eu le plus léger soupçon quant à l'origine de cet argent providentiel. Toutes nos investigations furent vaines. La justice avertie ne trouva aucun indice qui permet d'échafauder l'hypothèse d'un vol commis ailleurs et dont nous eussions été les bénéficiaires malgré nous. Et voilà l'origine de la fortune des Maivre.

— Le jour, proche sans doute, où j'entrerai dans mon éternité, acheva Charles Maivre, je saurai le secret de cette énigme.



TABLE DES MATIERES

	Pages
Juste Larmorel.	6
Une Illustration pour un prône.	8
Le Coq de M. Verteux.	11
Naudette.	14
Le Retour du Bon Samaritain.	17
« Malades à louer ».	20
Huguette.	23
Mademoiselle Lataupie et ses Lunettes.	25
La Mouche de cuivre.	28
L'Echeveau de Sorelle.	32
Les Quatre Rois.	35
Notre-Dame-aux-Roses.	40
Le Sapin.	43
Le Secret de Sœur Clotilde.	46
Les Souris de Jean Lapaire.	49
La Vocation de Petit Pierre.	51
Le Trésor de l'Eglise.	54
La terrestre Aventure.	56
Notre-Dame-aux-Moineaux.	59
La meilleure Omelette du Monde.	63
Le Passant de la mer.	66
Les petits Manteaux.	68
« Secundum Lucam ».	71
La « Multiplication des Pains ».	74
Le plus beau Sermon.	77
Le Bon Moineau.	80
La Revanche de l'Office.	82
Frits.	85
Petite Sainte	87
Gélasse.	90
Le Pinson.	93
Les Apporteurs.	96



DE LA MEME COLLECTION:

CHARLES NODIER : **Contes et Nouvelles**, avec notice par Franz Ansel.

POL DEMADE : **L'Ombre étoilée**.

XAVIER DE MAISTRE : **La jeune Sibérienne; Le Lépreux de la cité d'Aoste; Les Prisonniers du Caucase**, avec notice par P. Halflants.

MAURICE DES OMBIAUX : **Guidon d'Anderlecht**.

FIRMIN VAN DEN BOSCH : **Le Crime de Luxhoven**.

GEORGES RENCY : **L'Aïeule**.

WALTER SCOTT : **Quentin Durward**, avec notice par Dumont-Wilden.

GEORGES VIRRES : **Les Gens de Tiest**.

ALFRED DE MUSSET : **Œuvres choisies**, avec notice par P. Halflants.

FRANZ MAHUTTE : **Quelques Histoires**.

LE PRINCE DE LIGNE : **Mélanges**, avec notice par Alfred Duchesne.

HENRI CARTON DE WIART : **Contes Hétéroclites**.

FROISSART : **Chroniques**, avec notice par Maurice des Ombiaux.

LOUIS DELATTRE : **Contes à St Christophe**.

CASIMIR DELAVIGNE : **Théâtre** avec notice par Franz Ansel.

ALBERT DESSART : **Contes bigarrés**.

En vente au prix de 15 centimes le numéro
et par abonnement à 4 fr. 50 les 24 n^{os} par an,
chez les éditeurs

G. MERTENS

RIVIERE

21, RUE DE L'INDUSTRIE, 21

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

BRUXELLES Q.-L.

PARIS